

Denis CLARINVAL

CHEMINS DE CENDRE



CHEMIN DE POUSSIÈRE



PRESENTATION

Il met en scène, sous une forme poético-philosophique, le glissement du langage rationnel vers ses propres limites. La raison y apparaît comme une surface qui glisse sur les choses sans en atteindre le cœur.

Un vieil homme, assis sur un banc, médite sur cette impuissance. La poussière, puis un jeune homme, viennent dialoguer avec lui. La scène, rapportée par un moineau témoin, laisse entendre une multiplicité de voix, déjà une polyphonie en germe, mais qui demeure encore au service d'une méditation humaine.

Ce texte marque donc un seuil : il appartient à l'effondrement du langage, mais prépare aussi la voie à une poétique plus radicale, celle de la polyphonie des failles, où les voix du monde ne sont plus simples échos, mais sujets à part entière.

Le paysan, comme le bûcheron, l'agneau ou la pie, a sa demeure au creux du monde, et chacun reçoit en partage un don singulier, une présence nourrie par l'air et par la terre. Le chemin de campagne, tout à la fois clair et mystérieux, distribue à chacun ce qui lui revient selon sa nature. Chaque être y découvre son nom, un nom qui résonne avec le même souffle, tout en gardant ses accents propres, ses inflexions secrètes. Là où les pas se posent, l'homme, l'animal et l'arbre deviennent ce qu'ils sont, conduits par l'Être qu'ils partagent, dévoilant ce que les apparences s'efforcent de dissimuler.

Dans cette marche s'élève une poésie discrète, une parole née entre les lignes, là où les mots s'interrompent, impuissants. L'être poétique habite précisément cet interstice de silence, là où ce qui n'est pas dit se fait pourtant entendre. Car les mots, si riches en apparence, restent pauvres : ils n'offrent souvent que l'écorce des choses, dressant un rempart devant la profondeur. La raison, elle aussi, bute sur cette frontière : en voulant expliquer le monde, elle n'en perçoit que la surface, et demeure aveugle à l'essence qui toujours se retire.

Ce que nous livre la raison, ce n'est qu'un décor, une forme extérieure que l'on retourne sans cesse dans l'espoir d'y trouver un sens. Mais la fleur a-t-elle d'autre tâche que de fleurir, se faner, respirer l'air, s'abreuver du sol et du soleil ? Est-elle destinée à nos usages ou n'existe-t-elle que pour être ce qu'elle est ? Ainsi s'interrogeait le vieil homme, assis sur son banc, ses paroles murmurées à la poussière.

HISTOIRE DE POUSSIÈRE

Un moineau l'entendit ce jour-là. Il prêta l'oreille à ce dialogue étrange, où la poussière répondait au vieil homme par son bruissement muet, témoin du temps et des mondes, gardienne des pas effacés et des visages disparus. Et le moineau, entrouvrant son bec, reprit à son tour ce qui s'était dit alors en secret : car désormais les oiseaux parlent, et leur chant répète aux vivants l'histoire muette de la poussière.

Le vieil homme se tourna vers la poussière, comme s'il avait entendu sa plainte, comme s'il avait perçu le frémissement d'une vérité enfouie dans la matière qui l'entourait. Et il répondit, d'un ton doux, mais ferme :

À la Science souveraine, tu dois ta légèreté, toi, qui n'es que résidu du Tout. Broyeuse de l'essence, la Raison t'a fragmentée, t'a réduite à des miettes, à une poussière sans âme, sans corps. Le Simple, ce que tu étais avant, est devenu un trop-plein d'intellect, un débris, perdu dans un océan de pensées qui t'avaient écrasée.

Il s'interrompit, comme cherchant à saisir ce que la poussière avait à lui dire, ce qu'elle dissimulait sous ses particules éparses. Il reprit :

Que peut faire la Raison de ce qui déborde d'elle ? Elle a brisé les noyaux, les centres des choses, pour en garder le cœur et en expulser la vie. Elle juge que tout ce qui est reste indigne d'un dessein. Et toi, poussière, tu n'es que le vestige, le chagrin des choses qui n'ont pas été comprises.

La poussière, dans son silence éternel, sembla acquiescer, comme si elle savait que ses propres fragments étaient ceux d'un monde qui s'était effondré, un monde de certitudes qui ne tenait plus debout.

Le vieil homme continua, d'une voix plus douce :

On disait qu'il fallait briser les graines, rompre leur charme, écorcher leurs pelures pour en libérer la vie. Mais toi, poussière, tu es la douleur des graines qui ont été écrasées, la lamentation des choses mortes qui n'ont pas pu fleurir. Tu n'es que la trace du grand festin que la Raison a dévoré.

La poussière, semblant s'agiter sous les mots du vieil homme, répondit avec une voix qui, bien qu'éthérée, portait le poids d'une connaissance ancienne :

Je suis la mémoire de ceux qui sont venus avant, une mémoire qui s'accroche aux souliers des vivants, comme une dernière trace d'un passé que l'on a voulu oublier. Je suis le résidu de ce qui a été, un souvenir d'autopsie, une archive de cendres. D'un monde réduit à son dernier souffle, je suis le témoin.

Le vieil homme, son regard perdu dans l'horizon flou de la campagne, laissa les paroles de la poussière s'inscrire en lui. Il murmura, comme une réflexion sur le destin des hommes :

De la mélancolie, on m'a dit de la faire mien. C'est le poison d'un Enchanteur, d'un démon qui dévore tout, même la vie. Il efface la raison et cache les vérités sous des voiles de folie. Mais toi, poussière, tu cherches à savoir, à comprendre ce que tout cela signifie.

Il se tourna vers la poussière, ses yeux pleins de sagesse et de fatigue, comme si une vie entière de pensées en suspens se disait enfin dans ce silence.

Et toi, qui t'interroge, dis-moi : Que devint ce créateur de ce monde réduit en débris ? Ce dieu auquel tu penses, ce dieu mort qui semble n'avoir laissé que des miettes derrière lui ? Quelle était sa volonté, et pourquoi ne l'as-tu pas vu mourir avec le monde ?

La poussière sembla hésiter avant de répondre, sa voix flottant comme un souffle, une brise :

Ce dieu, dis-tu, est peut-être lui-même devenu poussière. Il a disparu dans le vent du temps, abandonnant ses enfants au sort du monde. Les hommes, qui ont cru en sa grandeur, ont perdu la mémoire de lui, comme la terre oublie les racines qu'elle a nourries. Mais n'est-il pas de ces dieux qu'on a eux-mêmes créés pour remplir un vide, pour justifier l'injustifiable ?

Le vieil homme, un sourire énigmatique effleurant ses lèvres, répondit :

Peut-être. Mais si ce dieu a été créé à notre image, alors il est aussi poussière. De lui, nous avons hérité de la petitesse, de la fragilité, et aussi du désir d'être grand. Mais pour être grand, il nous faut être petit. Cette croyance, comme tant d'autres, repose sur un transfert de forces, une illusion qui nous rassure, mais qui ne nous sauve pas.

Il s'interrompit, regardant la poussière qui semblait tourbillonner dans l'air, dans un mouvement d'éternité.

Mais, crois-tu vraiment que la grandeur de dieu, ou même sa transcendance, repose sur la petitesse de l'homme ? Ne vois-tu pas que cette idée nous enferme dans une vision réductrice de l'être, nous obligeant à penser que seul un dieu tout-puissant pourrait nous rendre dignes d'exister ?

Le vieil homme laissa un silence s'installer, son regard flottant sur le chemin de campagne qui se déployait devant lui, comme une longue ligne de vie s'étirant dans l'inconnu. Puis, il reprit, sa voix devenant plus profonde, comme un écho du temps passé :

Tu vois, la pensée des hommes, elle a longtemps été prisonnière de la croyance en un dieu qui, pour exister, devait diminuer l'homme. Cette petite taille qui nous aurait été donnée, ce dénuement dans lequel nous serions nés, c'était le prétexte à cette grandeur. La foi en ce dieu était une manière de maintenir cet ordre : plus nous étions petits, plus lui pouvait briller. Mais si tu crois cela, tu oublies quelque chose de fondamental. La véritable grandeur n'a pas besoin de dénigrer l'homme pour exister. Elle naît de la liberté, de l'ouverture de l'esprit et de la reconnaissance de notre propre dignité.

Il se tourna alors pleinement vers la poussière, ses yeux brillants de l'intensité de ce qu'il disait. La terre, la poussière, le vent, tout semblait s'ouvrir à la profondeur de ses mots.

Tu parles de cendres et de fragments, mais regarde : tout cela est aussi le commencement de quelque chose. Une semence qui pourrit sous la terre, une graine écrasée dans la poussière, peut aussi donner la vie. De la poussière naît la plante, du grain le fruit. Le secret réside dans cette transformation. Peut-être sommes-nous tous destinés à la poussière, mais cela ne veut pas dire que la poussière est notre fin. Elle est le commencement d'un autre monde. Ce que l'on appelle la fin est peut-être, en réalité, un passage.

La poussière s'éleva doucement autour du vieil homme, comme pour saluer ses paroles. Elle semblait hésiter un instant, avant de se poser à nouveau sur le sol avec une lenteur infinie.

Alors, vieux sage, tu penses que ce qui est poussière peut renaître ? Que, dans cette poussière, se cache un potentiel caché ? Que cette fin apparente n'est qu'une métamorphose ?

Le vieil homme sourit doucement, un sourire mélancolique, mais serein.

Oui, tout ce qui semble être une fin peut aussi être une naissance déguisée. Le corps est comme un cocon, une chrysalide qui se déploie lentement pour laisser apparaître une autre forme. Nous naissons et mourons sans cesse, dans un cycle sans fin. Ce n'est pas une tragédie, mais une danse. Une harmonie secrète entre la vie et la mort, entre le ciel et la terre, entre la poussière et l'Esprit.

Il marqua une pause, puis ajouta avec gravité :

Ce chemin, le chemin de campagne, c'est ce chemin de transformation. Il nous guide, non pas vers un but final, mais vers une nouvelle compréhension de ce que nous sommes. Nous n'avons pas besoin d'un dieu extérieur pour nous rendre complets. Ce chemin lui-même est divin, parce qu'il est celui que nous suivons, tous, à notre manière.

La poussière, flottant dans l'air, sembla se calmer, apaisée par ces mots. Le vent soufflait doucement, comme un soupir d'accord.

Le vieil homme se leva lentement, ses os craquant sous l'effort, mais il se tenait droit, comme un arbre ancien dont les racines s'enfoncent profondément dans la terre. Il marcha quelques pas sur le chemin, s'arrêtant sous un arbre centenaire, un chêne solitaire, grand et majestueux, qui semblait observer le monde avec une sagesse silencieuse.

Il se tourna vers la poussière, qui, maintenant, semblait moins lourde, moins oppressante. Elle flottait autour de lui comme une brume légère, presque douce, portée par un souffle invisible. Il parla à nouveau, ses mots résonnant dans l'air calme de la campagne.

La poussière, tu vois, est tout ce qu'il reste de ce qui fut, mais elle porte aussi la promesse de ce qui viendra. Les hommes cherchent souvent à comprendre l'origine des choses, à leur donner une cause précise, un commencement. Mais ce qui est important, ce n'est pas le point d'origine, mais le chemin qu'il trace à travers le monde. Le chemin de campagne, c'est ce chemin de

l'existence, de la transformation, du passage, de l'éphémère qui se fait éternité par la répétition. Nous sommes tous, à notre manière, poussière et lumière, mais nous oublions souvent cela.

Il s'assit sous l'arbre, appuyé contre son tronc rugueux, et la poussière sembla s'étendre autour de lui, comme un tapis d'or pâle, brossé par le vent. Ses yeux se fermèrent un instant, comme s'il écoutait un murmure venu du fond des âges. Il sourit doucement avant de reprendre.

Nous vivons dans un monde où la quête de sens est sans fin. Nous cherchons des réponses à des questions anciennes, mais souvent, ce que nous cherchons se trouve en nous, dans ce que nous vivons, dans ce que nous ressentons, dans cette poussière même. La science, la religion, les philosophies... elles nous offrent des explications, des cadres, des vérités qui nous rassurent. Mais en réalité, tout cela est fragile, comme une maison de cartes prête à s'effondrer au moindre souffle. Le vrai sens, ce n'est pas une chose que l'on trouve au bout d'un raisonnement, mais quelque chose que l'on ressent en marchant sur ce chemin.

Il se leva à nouveau, la démarche plus assurée, et tourna son regard vers l'horizon.

Ce que nous cherchons, c'est la vérité de notre propre existence. Pas celle que l'on nous a donnée, mais celle que nous devons découvrir par nous-mêmes. Chacun porte en lui un mystère, une promesse de vie qui ne s'épanouira que s'il accepte de se perdre un peu dans l'inconnu. Ce chemin de campagne, c'est notre destin. C'est là que se trouve la véritable résonance de notre être. Pas dans les réponses que nous cherchons, mais dans la manière dont nous vivons la question.

La poussière tourbillonna légèrement, comme une réponse tacite. Le vent s'éteignit presque complètement, laissant place à une tranquillité presque surnaturelle, une pause suspendue dans le temps. Le vieil homme, les yeux fermés, inspira profondément, et il sembla presque fusionner avec le paysage qui l'entourait, un tout, une unité.

Que vaut l'existence si elle n'est qu'un but à atteindre ? Si la vie n'est qu'une quête pour arriver à une fin ? Non, la vie est un chemin. Et ce chemin, c'est la liberté de se transformer, de renaître à chaque instant, sans cesse, dans une danse infinie entre la lumière et l'ombre, la vie et la mort, le ciel et la terre. La poussière n'est pas un fardeau, c'est une bénédiction.

Le vent souffla à nouveau, mais d'une manière différente, plus douce, plus apaisée. La poussière se leva dans une dernière danse, comme une offrande faite à l'univers.

Le vieil homme se tourna une dernière fois vers la poussière, ses yeux brillants de sagesse et de sérénité. Il dit, d'une voix presque murmurée :

Et toi, poussière, n'oublie jamais que tu n'es jamais seule. Nous marchons tous ensemble sur ce chemin. Que ta présence soit le signe que tout est en harmonie, même quand tout semble s'effondrer autour de nous.

Il fit un dernier pas, puis disparut lentement dans le crépuscule, son ombre se mêlant à celle de l'arbre, à celle du chemin, à celle de la poussière.

Le vieil homme avançait lentement, ses pas pesant légèrement sur le sol poussiéreux du chemin. Le vent soufflait doucement sur la lande, soulevant des tourbillons légers de poussière qui semblaient danser autour de lui. Il avait l'air de marcher depuis des heures, absorbé par une contemplation silencieuse, ses yeux fixés sur l'horizon flou, là où la terre semblait se fondre dans le ciel.

Au bout du sentier, alors qu'il s'apprêtait à se poser sur une pierre plate, il entendit un bruit derrière lui : des pas hésitants, comme un rythme cherchant son équilibre. Il se tourna lentement, un sourire fugace sur les lèvres. Un jeune homme s'avavançait à grandes enjambées, le regard un peu perdu, comme s'il cherchait quelque chose sans vraiment savoir quoi.

Le jeune homme, la peau bronzée par les longues heures passées sous le soleil, se rapprocha de lui et, une fois suffisamment proche, ralentit ses pas. Le vieil homme le regarda venir sans un mot, comme un observateur silencieux du monde. Arrivé à sa hauteur, le jeune homme s'arrêta enfin et, après un instant d'hésitation, engagea la conversation.

Le jeune s'adressa au vieillard :

Que faites-vous donc, monsieur, sur ce chemin ?" demanda-t-il, sa voix pleine de curiosité. "Je vous ai vu vous adresser à ce chemin, comme si vous lui parliez. Y a-t-il une réponse que l'on peut attendre d'un tel geste ?

Le vieil homme haussa les sourcils, comme s'il venait de sortir d'une méditation profonde, et esquissa un léger sourire. Il inclina la tête, observant le jeune homme avec une douceur marquée par l'âge. Ses yeux étaient des puits de sagesse, mais aussi d'une ironie discrète, celle de quelqu'un qui a vu le monde sous de nombreuses formes.

Je ne m'adresse pas à ce chemin, jeune homme, je le laisse simplement être. Il sait mieux que moi où il va. Il ne fait qu'être, comme nous. Lui et moi avons parcouru bien des distances, et aujourd'hui, je ne cherche ni à comprendre, ni à guider." Il s'arrêta un instant, comme s'il écoutait le vent, puis continua : "C'est toi, qui marches sur ce même chemin, qui t'interroges. Mais le chemin, lui, ne pose pas de questions. Il se contente de nous faire avancer, même si nous nous perdons souvent sur la route.

Le jeune homme le regarda, intrigué par cette réponse et la manière qu'avait le vieil homme de rendre les choses si simples et pourtant si profondes. Il s'éclaircit la gorge avant de reprendre.

Mais tout de même... Si ce chemin est si sage, pourquoi avons-nous l'impression de toujours le chercher, ce but ? Pourquoi ce vide qui nous habite parfois, lorsque le chemin semble n'aller nulle part ? Nous sommes sur cette route sans fin, et pourtant il semble que nous en ignorons la destination." Il s'arrêta, comme s'il pesait ses mots. "Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Le vieil homme posa un regard bienveillant sur le jeune homme, un regard presque paternaliste, mais empli de douceur. Il s'éclaircit la gorge avant de répondre.

Je comprends. Mais peut-être est-ce là le piège de la quête : penser que chaque chemin doit nous mener quelque part. Tu cherches un but, mais ce que le chemin offre, c'est une manière de regarder les choses. Le chemin est sans destination, et c'est là sa beauté. Il te permet de devenir ce que tu es sans te précipiter vers une fin." Il marqua une pause, son regard se perdant sur la route poussiéreuse devant lui. "Ce n'est pas la destination qui compte, c'est le fait d'avoir pris le chemin. Et toi, jeune homme, pourquoi marches-tu ainsi ?

Le jeune homme baissa les yeux, un peu troublé par cette question. Il n'avait jamais vraiment réfléchi à la raison exacte de son voyage, juste qu'il se sentait poussé à avancer, toujours plus loin.

Je... je cherche des réponses. Peut-être une explication à tout ce qui m'entoure. Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi suis-je perdu, parfois ? Tout autour de moi semble si... étrange, comme si nous ne faisons que passer, tout cela n'a-t-il pas un sens ?" Il leva les yeux vers le vieil homme, cherchant une forme de sagesse dans son regard. "Est-ce que vous avez trouvé un sens, vous, sur ce chemin ?

Le vieil homme sourit, un sourire fatigué mais paisible. Il se leva lentement, comme s'il n'avait pas vraiment bougé depuis longtemps.

Je n'ai trouvé ni sens ni absence de sens. J'ai simplement trouvé le mouvement. Nous avons tendance à vouloir donner un sens à tout, mais la vérité, jeune homme, est que le sens, tout comme le chemin, n'appartient qu'à nous. Tu cherches un sens dans des réponses toutes faites, mais c'est toi qui dois en créer un, à chaque pas que tu fais." Il s'arrêta un instant, regardant le jeune homme avec gravité. "Le sens n'est pas dans l'objectif, il est dans la façon dont tu marches.

Le jeune homme fronça les sourcils, méditant sur cette réponse. Il se sentit à la fois apaisé et un peu plus confus. Pourquoi tout devait-il être si complexe, ou peut-être si simple ?

Mais... n'est-ce pas épuisant de marcher sans but ? De ne pas savoir où l'on va ?

Le vieil homme prit la parole...

Le but, jeune homme, c'est de se trouver soi-même. Et parfois, il faut savoir se perdre pour y arriver." Il laissa ces mots flotter dans l'air, comme une brume douce qui s'évanouit lentement. Viens, marchons ensemble. Le chemin nous attend.

Le vieil homme, regardant le chemin sous ses pieds, d'un air contemplatif :

Tu vois, ce chemin, celui que nous parcourons, n'est pas qu'une simple succession de pierres et de terre battue. C'est aussi une danse silencieuse, un dialogue entre nous et le monde. Mais il est, surtout, un chemin de poussière. Tout, sur ce chemin, finit par se réduire à cela : poussière. La poussière des pas des voyageurs qui passent, des siècles qui s'écoulent, des vies qui se consomment. Regarde autour de toi, le sol est tout de poussière. Et nous, comme eux, nous ne sommes que poussière à un moment donné.

Le jeune homme, curieux, mais un peu perturbé :

De la poussière ? Vous voulez dire que tout ce qui est là, tout ce que nous touchons, n'est que poussière ? Mais alors, tout est futile... comment pouvons-nous marcher sans savoir si le chemin nous mène quelque part de vrai ? Si nous sommes tout simplement des grains de poussière dans un océan de temps sans fin...

Le vieil homme, levant un doigt vers le ciel, comme pour marquer une vérité plus profonde :

Ah, mais c'est là la beauté du chemin. Oui, tout est poussière, mais la poussière n'est pas rien. Elle porte l'histoire de ce qui a été, et la promesse de ce qui pourrait être. Regarde les nuages, le vent, même la terre sous nos pieds. Ce sont des fragments d'un même tout, des éléments qui se transforment, se métamorphosent. Ce que nous appelons poussière n'est qu'une autre forme de l'Éternité, celle qui traverse le temps sans jamais disparaître. C'est dans cette poussière que se cache le monde, jeune homme, et c'est dans cette poussière que réside la vérité.

Le jeune homme, perplexe, mais fasciné :

Vous voulez dire que la poussière est à la fois la fin et le commencement ? Que tout ce que nous faisons se transforme, d'une manière ou d'une autre, en ce simple résidu ?

Le vieil homme, avec un léger sourire, un regard sage :

Exactement ! Cette poussière n'est pas un oubli, ni une déchéance. C'est une mémoire. Celle des corps qui ont traversé ce monde, des idées qui ont effleuré l'esprit des hommes, des rêves qui se sont effacés dans le vent. La poussière, c'est ce qui reste de ce qui a été vécu, aimé, ou perdu. Le chemin de poussière, c'est un voyage à travers tout ce qui fut et tout ce qui est. Et toi, jeune homme, que fais-tu de cette poussière ? Que veux-tu en tirer ?

Le jeune homme, hésitant, presque ému :

Je... je ne sais pas. J'ai l'impression que je suis en train de tout perdre, comme si mes pas se faisaient plus légers, comme si tout ce que je cherchais s'échappait entre mes doigts. Mais vous semblez trouver dans cette poussière une forme de paix... Un sens.

Le vieil homme, regardant vers le lointain, son regard traversant le temps :

Tu cherches, tu cherches, et c'est bien cela. Mais tu oublies que dans chaque pas, dans chaque fragment de poussière que tu soulèves, il y a une part de toi qui se trouve. Regarde cette poussière. Elle n'est pas un fardeau, elle est la trace de ton passage. Elle n'est pas un obstacle, mais un témoignage de ton existence. Ce que tu crois être perdu est en réalité le fondement même de ce que tu deviendras.

Il fit une pause, se tournant enfin vers le jeune homme, son regard se posant sur lui avec une intensité qu'il n'avait pas encore montrée.

Tu vois, nous marchons ensemble, mais tout comme la poussière, nous sommes tous ici pour partir. Et c'est dans ce mouvement, dans ce voyage qui nous emporte, que nous découvrons ce que signifie être vivant. Si tu veux savoir où va ce chemin, regarde d'abord ce que tu es prêt à abandonner, car chaque pas te rapproche d'une liberté cachée sous la poussière des rêves oubliés.

Le jeune homme, les yeux s'ouvrant un peu plus grand, comme un voile se levant :

Mais... et si je perds tout ? Si je deviens comme cette poussière, oubliée, dissipée par le vent ?

Le vieil homme, avec une sagesse tranquille, mais une clarté vibrante dans la voix :

Alors, tu trouveras la liberté dans ce que tu as perdu. Car tout, au final, se transforme, et rien n'est jamais réellement perdu. Même la poussière, tu le vois, garde sa forme, son souvenir. Et dans cette transformation, tu trouveras ta vérité. Pas dans ce que tu possèdes, mais dans ce que tu es prêt à laisser derrière toi.

Le vieil homme, regardant alors le chemin qui s'étend devant eux, comme une lointaine promesse :

Tu sais, ce chemin est réservé, jeune ami. Il est réservé à ceux qui sont encore en train de devenir et à ceux qui ont presque tout vécu. Les jeunes et les vieux, ce sont eux qui le comprennent le mieux. Les autres, ceux qui s'égarent dans leurs vies pleines de devoirs et de distractions, n'y

trouvent qu'un passage banal. Mais nous, les jeunes et les anciens, nous sommes les seuls à voir ce que ce chemin a à offrir.

Le jeune homme, intrigué, un peu sceptique :

Réservé ? Vous voulez dire qu'il est réservé pour nous, les jeunes et les vieux ? Mais dans quel sens ? Est-ce un privilège, ou est-ce quelque chose qui nous est imposé ?

Le vieil homme, avec un sourire presque secret, regardant le jeune homme :

Dans un sens, il est réservé pour nous, oui, mais pas comme une récompense ou un privilège, comme tu pourrais le penser. Il est réservé dans le sens où il nous appelle, dans une manière que seuls les jeunes et les vieux peuvent entendre. Le jeune, dans sa précipitation à découvrir le monde, et le vieux, dans sa contemplation des choses passées. Le chemin n'est pas un simple tracé de terre, il est une invitation à l'âme. Les jeunes y cherchent encore leur chemin, les vieux y cherchent un retour, une réconciliation avec ce qui fut.

Le jeune homme, pensif :

Je crois comprendre... Le jeune serait celui qui part en quête, qui ne sait pas encore ce qu'il cherche, et l'ancien, lui, est comme un retour, un rappel de ce qui a été perdu. Mais pourquoi donc est-ce réservé ? Pourquoi le chemin nous appelle-t-il ainsi, à nous seuls ?

Le vieil homme, se tournant lentement vers lui, ses yeux remplis d'une sagesse tranquille :

Il est réservé, parce qu'il est en quelque sorte une prérogative de ces âges-là, ceux qui ne sont ni tout à fait dans le monde ni tout à fait en dehors de lui. Les jeunes, eux, sont encore dans l'invisible, dans ce qu'ils espèrent, ce qu'ils n'ont pas encore vu, ce qu'ils n'ont pas encore vécu. Et les vieux... eh bien, ils n'ont plus rien à espérer de ce monde, ils sont dans l'essence pure, comme une racine qui a quitté la surface mais qui reste en contact avec ce qui nourrit tout. C'est là, sur ce chemin, que les deux âges se rejoignent, dans une certaine forme de simplicité, de vérité brute.

Le jeune homme, troublé mais curieux :

Je vois... donc ce chemin, qui semble si banal à d'autres, serait en réalité un lieu réservé à ceux qui sont à la fois proches de l'origine et proches de la fin, comme si l'on allait vers un lieu où l'on serait tout simplement soi-même, sans rien à prouver, rien à gagner... Est-ce cela que vous voulez dire ?

Le vieil homme, en souriant doucement, comme se souvenant de ses propres premiers pas sur ce même chemin :

Exactement. Le chemin n'a rien à offrir en soi, rien de ce que l'on peut posséder. Mais il offre ce que nous sommes : notre essence, notre âme. Le jeune, dans son désir de se connaître, le vieux, dans son désir de revenir à l'origine de ce qu'il a été. Et c'est là, sur ce chemin, que tout s'éclaire. Pour celui qui a encore toute la vie devant lui, et pour celui qui la regarde s'éloigner.

Le jeune homme, hésitant, mais quelque chose en lui commence à se clarifier :

Donc, c'est ici, sur ce chemin, que le jeune et le vieux se croisent. Peut-être même que le chemin nous apprend à vivre en faisant ce retour sur soi... un retour que l'on fait non seulement en vieillissant, mais aussi en marchant, en vivant.

Le vieil homme, avec une lumière dans les yeux, presque une étincelle de joie dans sa voix :

Tu comprends mieux que tu ne le crois, jeune ami. Et tu vois, ce chemin nous unit dans cette vérité partagée : tout comme la poussière qui recouvre le sol, tout ce que nous avons vécu, tout ce que nous vivons, se rejoint ici, dans l'éternité de ce moment présent. C'est peut-être là, sur ce chemin, que tout est vraiment révélé, dans le seul regard qui soit capable de le voir : celui du jeune qui n'a pas encore tout vécu, et celui du vieux qui a tout vécu et qui peut enfin, sereinement, regarder en arrière.

Le jeune homme, regardant la terre sous leurs pas :

Vous parlez de ce chemin comme d'un lieu de révélation, mais je me demande, pourquoi alors tant de gens le traversent sans y voir quoi que ce soit ? Ils vont d'un bout à l'autre, sans s'arrêter. Peut-être qu'il leur manque quelque chose, un regard particulier.

Le vieil homme, avec un sourire malicieux qui flashe dans ses yeux, comme un secret partagé :

Oui, c'est là la malice de ce chemin. La sagesse que l'on acquiert avec l'âge n'est pas seulement une accumulation de connaissances, mais un affinement de l'art de voir ce qui se cache sous la surface. Tu crois que les choses sont là, simples et évidentes, mais elles ne se donnent qu'à ceux qui savent renoncer. Pas renoncer par privation, non, mais par un don. Un don de soi à ce qui est. Tu vois, ce qui nous semble perdu, ce qui nous semble nous échapper, n'est souvent qu'une illusion.

Le jeune homme, intrigué, presque fasciné :

Un don ? Mais si ce que vous dites est vrai, alors c'est tout un autre regard que nous devons adopter sur la vie. Ce don n'est pas une perte, mais un retour à quelque chose, une manière de retrouver ce qui nous est originel, c'est cela ?

Le vieil homme, hochant lentement la tête, comme s'il acceptait cette pensée :

Tu commences à comprendre. Le simple, ce n'est pas la simplification des choses comme on voudrait nous le faire croire. Ce n'est pas l'anéantissement de leurs singularités. Non. Le simple, c'est un retour à une origine partagée, une essence qui traverse toutes choses et toutes vies. Nous, humains, nous le nommons souvent la sagesse, mais c'est une sagesse malicieuse, comme une complicité avec la vie elle-même. Cela ne se donne que dans ce renoncement, dans ce lâcher-prise, qui n'est ni un abandon ni une privation, mais une manière d'offrir ce que l'on croit posséder.

Le jeune homme, réfléchissant à ses paroles :

Donc, vous voulez dire que ce renoncement, ce don de soi à ce simple, ne nous enlève rien, mais nous rend tout ? Que tout ce que l'on cherche à conquérir, à maîtriser, se trouve déjà là, sous nos pas, dans ce simple et partagé ?

Le vieil homme, avec un éclat dans les yeux, un air de malice tranquille :

Oui, exactement. Il faut savoir se détacher pour voir ce qui est déjà là. Ce que nous cherchons partout ailleurs – dans la gloire, dans l'ambition, dans le savoir – se trouve ici, dans l'instant, dans la simplicité de la terre qui nous soutient, dans la poussière sous nos pieds. Le simple, c'est l'origine. C'est ce qui nous est commun à tous, ce à quoi nous revenons sans le savoir, comme si

chaque pas nous ramenait à une vérité plus grande, plus ancienne, plus profonde. Le simple est aussi le même, car il traverse tout et reste, dans sa pureté, la racine de toute chose.

Le jeune homme, les yeux brillants, comme un voile qui se lève :

Et c'est ce même qui nous lie tous, sans que rien ne soit effacé de ce qui fait de nous des individus... Ce simple, ce retour à l'origine, il est le fondement de tout. Mais il faut savoir voir au-delà de ce que l'on croit être la réalité.

Le vieil homme, le regard mystérieusement apaisé :

Oui. Il faut savoir voir avec les yeux du cœur, sans le poids des attentes. Ce chemin, qui semble si ordinaire à certains, est en réalité le plus profond. Il nous est réservé, non parce qu'il est exclu, mais parce qu'il nous appelle à le redécouvrir. Les jeunes, dans leur soif de vie, et les vieux, dans leur désir de réconciliation avec ce qui a été, seuls ceux-là peuvent encore entendre cet appel. Car c'est ici que le simple nous est donné, là où tout ce qui semble complexe devient évident.

Le jeune homme, les yeux un peu perdus, scrutant l'horizon :

Vous parlez de simplicité, mais parfois je me sens pris dans un tourbillon. Chaque jour est comme une course contre le temps, une lutte pour s'imposer, pour comprendre, pour posséder ce que l'on croit nous manquer. Comment cette simplicité pourrait-elle être une réponse à tout cela ?

Le vieil homme, s'arrêtant, avec un sourire léger, presque imperceptible :

La simplicité n'est pas une réponse à la lutte, mais une manière d'abandonner la lutte. Ce n'est pas un combat que l'on mène, mais un chemin que l'on suit. Et ce chemin, il ne nous mène pas en avant, mais nous fait revenir à ce que nous étions avant même de naître. Il n'a rien d'imposant. Il n'a pas besoin de bruit, de violence. Il est cette puissance tranquille que l'on trouve dans le silence, dans la contemplation, dans ce que l'on a laissé derrière soi en chemin.

Le jeune homme, pensif, presque distrait :

Mais comment y accéder, alors ? Comment percer ce secret des choses sans vouloir les conquérir ?

Le vieil homme, avec une douceur teintée d'une malice sereine :

Il n'est pas question de conquérir, mais de s'ouvrir. Il faut ouvrir l'esprit comme on ouvrirait une porte oubliée, sans précipitation, sans fureur. Et c'est dans cette ouverture que le secret se dévoile. Ce secret, tu le trouves dans la tranquillité de l'âme, dans cette joie mélancolique qui naît de l'abandon de l'effort. C'est une malice qui n'est pas une ruse, mais une forme de jeu avec les choses. C'est la capacité de s'émerveiller de ce qui est simple, comme un enfant qui découvre, avec une étonnante sagesse, ce que le monde a de plus précieux.

Le jeune homme, regardant le sol, ses pensées se formant lentement :

Donc, c'est dans cette malice, cette légèreté qui semble paradoxale, que se trouve la vérité des choses ?

Le vieil homme, un sourire de compréhension se dessine sur ses lèvres :

Oui. Car tout ce que tu cherches, tout ce que tu poursuis avec tant d'ardeur, tu le trouveras là, dans ce qui ne se cherche pas, dans ce qui se révèle tout seul, quand tu as cessé de le chercher. La malice, c'est la clé qui ouvre la porte de cette sagesse tranquille. Elle ne force pas les choses. Elle les laisse venir à soi, comme la pluie qui tombe doucement sur la terre, sans jamais la déranger, mais en l'enrichissant.

Le jeune homme, prenant un moment pour digérer ses paroles :

Et cette sagesse, elle ne cherche pas à imposer une vision, mais simplement à offrir un regard ?

Le vieil homme, les yeux brillants d'une malice tranquille :

Exactement. Elle nous permet de voir ce que l'on ne voit pas, de découvrir ce qui est toujours là, sous nos yeux, mais que l'on ne peut percevoir que lorsque l'on cesse de vouloir comprendre. La sagesse malicieuse, c'est celle qui nous montre que tout ce que nous cherchons en dehors de nous est déjà là, à portée de main. Il nous suffit de voir avec un autre regard. Celui qui ne cherche pas, mais qui reçoit.

Le jeune homme, un éclair de compréhension traversant son regard :

Et c'est cela, le simple... Ce qui est déjà là, sans qu'il soit nécessaire de l'imposer à soi-même.

Le vieil homme, avec un léger rire, comme s'il partageait un secret vieux comme le monde :

Oui, le simple est ce qui nous dépasse, et pourtant, il est tout près. Il ne réside pas dans les choses extérieures, mais dans ce que nous laissons de nous-mêmes derrière, dans ce que nous abandonnons. C'est un secret qui n'appartient qu'à ceux qui savent s'abandonner. C'est ce qui est donné à l'âme libre, à celle qui accepte que tout ce qu'elle veut est déjà là, autour d'elle.

Le jeune homme, d'un ton un peu plus pressé, s'approchant du vieil homme avec un regard avide de réponses :

Je ne comprends pas, monsieur. Vous parlez de simplicité, mais dans un monde qui ne cesse de courir après plus, après toujours plus, comment cela peut-il être suffisant ? Comment ce regarder, ce laisser-être, cette retenue, peuvent-ils avoir la moindre valeur face à la vitesse de tout ce qui nous entoure ?

Le vieil homme, l'air détendu, mais son regard s'éclairant d'une malice tranquille, comme s'il percevait la profondeur de la question mais choisissait de ne pas la surcharger de réponses :

Le monde, comme tu dis, court effectivement après des illusions. Mais toi, jeune homme, tu es en train de courir derrière lui, et tu te demandes pourquoi tu n'arrives jamais à le rattraper. La simplicité n'est pas une fuite du monde, ni une volonté de l'ignorer. Elle est une forme d'attention qui permet de percevoir, derrière le tumulte, la pureté de l'instant, ce qui s'y cache sans crier. Mais pour cela, il faut savoir s'arrêter. Ce n'est pas le monde qui doit ralentir pour nous, mais nous qui devons apprendre à voir à notre propre rythme.

Le jeune homme, avec une certaine frustration mais aussi un semblant de curiosité, ralentissant son pas :

Mais pourquoi ce monde doit-il toujours être si agité, si pressé ? Pourquoi ces murs de bruit, ces demandes incessantes ? Où est la place pour la tranquillité dans tout cela ?

Le vieil homme, réfléchissant un instant, ses yeux fixant le chemin devant lui, comme s'il cherchait les mots qui pouvaient répondre à cette question sans la surcharger :

Les murs de bruit, mon jeune ami, sont une illusion. Nous les créons nous-mêmes, parce que nous avons oublié que derrière chaque bruit, chaque agitation, il y a une présence. Mais cela, c'est une vérité que l'on ne peut entendre que dans le silence. Et il faut avoir la patience de l'entendre. Le bruit, c'est comme la poussière qui vole au vent. Mais quand le vent se calme, que reste-t-il ?

Le jeune homme, un léger frisson traversant son corps, comme s'il sentait qu'il venait de frôler une réponse qu'il n'était pas encore prêt à recevoir :

Reste-t-il... ce que nous avons perdu ? Ce que nous n'avons pas vu avant ?

Le vieil homme, un sourire calme, presque malicieux, jouant avec l'idée du temps et de la vérité :

Ce que nous avons perdu n'est jamais perdu pour de bon. C'est ce qu'il y a de mélancolique dans cette joie du retour : tout ce que nous pensons avoir oublié est simplement là, sous la surface des choses, attendant que nous nous arrêtions pour le voir à nouveau. Mais ce n'est pas une simple récupération. C'est un renoncement. Il faut accepter de lâcher prise pour gagner quelque chose que l'on avait pourtant toujours en soi. C'est une forme de malice, vois-tu : savoir qu'on ne possède rien, mais que tout est déjà là, offert par l'instant, offert par ce chemin.

Le jeune homme, son regard se perdant dans les jeux de lumière et d'ombre sur le chemin, sentant un frémissement dans l'air qui n'était pas là auparavant :

Et c'est cette malice, cette retenue, cette tranquillité que vous apportez... cette puissance tranquille, c'est cela la sagesse ?

Le vieil homme, presque comme s'il murmurait un secret, se retournant lentement vers le jeune homme, les yeux illuminés par une sorte de reconnaissance joyeuse :

Oui... La sagesse est dans le renoncement à vouloir tout comprendre. Elle est dans la capacité à laisser les choses être. Mais cette sagesse n'est pas une soumission, elle est une forme de jeu avec l'existence elle-même. C'est une danse légère où l'on ne force rien, mais où l'on accepte le mystère. Là réside la malice de la sagesse : ne pas chercher à tout expliquer, mais goûter ce qui est déjà là, en sachant que ce mystère est à la fois notre origine et notre destination. C'est la joie

de cette rencontre. Et c'est précisément dans cette joie mélancolique, cette humilité devant ce que nous ne savons pas, que l'on accède à la simplicité.

Le jeune homme, avec un léger sourire, tout en s'arrêtant un instant avant de reprendre la route :

Je crois que je commence à comprendre, monsieur. Vous avez raison... tout cela n'est pas une fuite. C'est un accueil. Un retour à ce qui nous est déjà donné, mais que nous ne savons pas voir.

Le vieil homme, regardant le jeune homme avec un regard tendre, presque complice :

Et il n'est jamais trop tôt, ni trop tard, pour découvrir cela. La vie, comme ce chemin, ne se laisse pas saisir tout de suite. Mais à force de marcher, on apprend à l'aimer pour ce qu'elle est, et non pour ce qu'on voudrait qu'elle soit.

Le jeune homme, inspiré par ces mots, se penche légèrement vers le vieil homme, lui offrant son bras, comme un geste spontané de solidarité et de respect.

Le jeune homme, avec une assurance nouvelle, tout en lui tendant son bras :

Permettez que je vous offre mon bras, alors, monsieur. Nous marcherons ensemble.

Le vieil homme, souriant, mais acceptant ce geste comme un symbole de cette nouvelle complicité :

Oui, marchons ensemble. Le chemin est plus beau lorsque l'on l'emprunte à deux.

Le vieillard prend doucement le bras du jeune homme, et ils se mettent à marcher côte à côte, leur rythme s'accordant naturellement. Le jeune homme, dans son énergie pleine de vie, guide le pas, tandis que le vieil homme, dans sa tranquillité sage, semble apporter au jeune un certain poids, une stabilité intérieure. Ils avancent, bras dessus bras dessous, leur dialogue suspendu dans un silence apaisé mais porteur de tout ce qu'ils se sont dits.

Le vieil homme, en regardant la route qui s'étend devant eux, la voix calme, presque murmurée :

Tu vois, jeune ami, la vraie puissance n'est jamais celle qui cherche à tout renverser, mais celle qui s'accepte telle qu'elle est. Ce chemin que nous parcourons, il n'est pas que terre et poussière ; il est l'origine même du mouvement, le lieu de notre naissance, de notre retour, toujours à recommencer.

Le jeune homme, le regard fixé sur l'horizon, écoute en silence, et son esprit s'ouvre lentement à la profondeur des mots du vieillard. Il comprend que ce chemin, celui de la poussière, est aussi un chemin d'éveil, d'ouverture, et de renouvellement constant. Et il sait, sans le dire, que ce n'est pas seulement le chemin qui est important, mais l'attitude avec laquelle on le parcourt.

Leurs pas, désormais en harmonie, se mêlent à la poussière du chemin, et chacun ressent le poids léger de cette sagesse partagée. Le jeune homme, en apportant son bras, donne au vieillard l'assurance de sa jeunesse, de sa force encore intacte, tandis que le vieillard, par sa sagesse, équilibre le mouvement du jeune homme, l'aidant à découvrir cette tranquillité intérieure. Ils avancent, ensemble, vers un destin inconnu, mais leur complicité fait de ce chemin une expérience partagée, faite de renoncements, mais aussi de dons silencieux.

Ainsi se poursuit leur voyage, dans la rencontre entre jeunesse et sagesse, dans une danse tranquille où chacun apprend de l'autre, et où la simplicité des choses se dévoile à chaque pas, une simplicité qui n'est ni réductrice ni simpliste, mais le fruit d'une compréhension profonde et d'une puissance tranquille.

RETOURNEMENT



1 — L'HOMME

Retour à l'origine, là-bas, vers cette terre où je suis né.

Plus rien pourtant n'est pareil : le temps a passé sur les choses, les a presque effacées.

De l'âtre, des attentes anciennes, il ne demeure que les murs.

Demeure de mon enfance, où donc ton âme s'est-elle retirée ?

Je fus longtemps cet étranger qui s'en allait,

fuyant l'inimitié de l'Être et de son Temps enfermés dans les choses.

Je ne savais rien du monde, aveuglé par tout ce qu'on en disait :

que m'importaient alors le ruisseau, la terre et les morts qu'elle avait recueillis ?

Je m'éloignais, laissant derrière moi des secrets que je voulais oublier,

jusqu'au jour où un Ange vint déposer entre mes mains une clé.

Dans les plis de son aile largement ouverte

il gardait cette source de lumière dont je m'étais moi-même privé.

Se pourrait-il que les hommes, jusqu'ici, n'aient pas encore pensé,

qu'un brouillard trop épais ait retenu leur regard prisonnier,

qu'ils n'aient fait qu'effleurer du visage un horizon beaucoup trop proche ?

Comme notre regard demeure lointain de ce qui pourtant nous est le plus proche !

Dans le regard de l'Ange, mon âme soudain fut portée hors d'elle-même.

Je m'y découvris sans crainte, soustrait à ce Je que j'avais cru être mien ;

un autre en occupait déjà la place, tandis que mon Moi dépouillé

n'était plus qu'un avoir-été, délivré de toute prétention à l'ipséité.

VOIX 1

Ce qui me frappe d'abord, ce n'est pas le retour, mais son impossibilité immédiate. Le lieu est là, mais déjà perdu — non pas détruit, mais vidé de son âme. Comme si l'origine ne pouvait être retrouvée qu'au prix de sa disparition. Ce « là-bas » ne désigne pas un point dans l'espace, mais une distance intérieure. Et cette distance n'est pas créée par le temps seul : elle semble déjà à l'œuvre dans le regard qui revient. Ce qui est vu n'est plus habitable. Le retour commence donc par une désappropriation. On ne revient pas chez soi, on arrive dans un lieu qui ne nous reconnaît plus.

VOIX 2

Ou peut-être est-ce l'inverse : ce n'est pas le lieu qui a perdu son âme, mais celui qui revient qui ne sait plus la reconnaître. « Demeure de mon enfance, où est ton âme passée ? » — la question suppose déjà une perte, mais elle ne dit pas d'où elle vient. Il y a ici une tentation de projeter sur le monde ce qui s'est retiré en soi. Le retournement pourrait commencer là : non pas constater l'effacement, mais soupçonner que ce qui manque n'a jamais été donné comme tel. L'origine ne se laisse pas retrouver parce qu'elle n'était pas un objet. Elle était une manière d'habiter.

VOIX 1

Alors la fuite prend un autre sens. « Je fus un étranger » — non pas seulement à un lieu, mais à l'être même des choses. Il ne fuit pas un monde hostile, mais un monde devenu opaque, emmuré dans le Temps et dans l'Être. Et cette formule est étrange : comme si l'Être lui-même était devenu obstacle. Le dire aveugle, les choses sont closes, et tout ce qui relève de la proximité — le ruisseau, les morts — devient indifférent. Il y a là une perte plus radicale que l'exil : une incapacité à voir ce qui est là.

VOIX 2

Oui, et c'est pourquoi l'Ange n'apparaît pas comme une figure consolatrice, mais comme une rupture. Il ne ramène pas à ce qui a été perdu, il donne une clé — mais une clé de quoi ? Pas d'un lieu, ni d'un passé, mais d'un accès. « Il cachait dans les plis de son aile » : ce qui est donné n'est pas exposé, c'est encore voilé. La lumière elle-même n'est pas immédiate, elle est dissimulée dans un pli. Le retournement n'est donc pas illumination soudaine, mais déplacement du regard vers ce qui, jusque-là, était refusé.

VOIX 1

Et alors la question surgit : « se peut-il que les hommes n'ont jusqu'ici pensé... » — comme si toute la pensée avait été prise dans un brouillard. Mais ce brouillard n'est pas ignorance simple. Il est proximité mal comprise. « Un horizon trop proche » : c'est cela qui aveugle. Ce qui est trop près ne se voit pas. La vue est lointaine de la proximité — c'est une formule presque paradoxale, mais elle dit exactement ce retournement. Il ne s'agit pas d'aller plus loin, mais de voir ce qui est déjà là sans le réduire.

VOIX 2

Et c'est là que le dernier mouvement est le plus décisif. L'ek-stase devant le regard de l'Ange n'est pas une élévation, mais un dessaisissement. « Je m'y voyais sans peur, à ce Je dérobé » : ce n'est pas le moi qui se retrouve, c'est le moi qui se retire. Un autre en tient lieu, mais cet autre n'est pas une identité nouvelle. C'est une dépossession. L'ipséité se défait, et ce qui reste — « être-été » — n'est plus un sujet. Le retournement ne reconduit pas à l'origine comme identité, il la traverse comme perte de soi.

VOIX 1

Ainsi, le retour ne mène pas à ce qui fut, mais à ce qui ne peut plus être approprié. L'origine n'est pas retrouvée, elle est éprouvée comme ce qui échappe. Et c'est peut-être cela, la clé donnée par l'Ange : non pas ouvrir un lieu, mais desserrer le rapport à soi qui empêchait de

voir. Le monde n'a pas changé, mais le regard, lui, ne peut plus se tenir dans l'illusion d'une possession. Le retour est retournement parce qu'il ne laisse rien intact — ni le lieu, ni le temps, ni celui qui revient.

VOIX 2

Oui, et peut-être faut-il aller encore plus loin : ce qui est perdu ici, ce n'est pas seulement le moi, mais la possibilité même de dire « je » comme centre. Le « Je dérobé » n'est pas remplacé, il est suspendu. Et dans cette suspension, quelque chose apparaît qui n'était pas visible auparavant — non pas une vérité nouvelle, mais une ouverture. Le retournement ne donne rien, il rend possible. Mais à une condition : que celui qui voit accepte de ne plus se retrouver dans ce qu'il voit. Alors seulement, la proximité cesse d'être aveugle.

2 — L'ANGE

Retourne sur tes pas, vers ce destin que tu crois brisé,
et cherche dans le désaccord ce qui pourrait encore l'apaiser.
Je te confie la clé d'un secret longtemps gardé,
une Parole que toute chose conserve silencieusement dans son retrait.
Il est déjà minuit, l'heure où ce qui fut dispersé demande à être rassemblé.
Le temps des horloges vient de s'arrêter
et se retire dans les failles de tout ce qui seulement semblait être :
le temps qui bat la mesure du monde demeure étranger au monde.
Il faut que tu reviennes dans la proximité.
Ton âme s'est égarée dans le lointain d'un dire qui n'était pas le sien.
Le monde est devenu si étrange que tu crois ne plus le connaître,
comme s'il gardait derrière son apparence un secret dont tu ne saurais rien.

De l'Être en son repli je t'ai confié la clé,
mais encore te faudra-t-il apprendre le métier du serrurier,
trouver le portail auquel cette clé peut convenir
et t'éloigner des empreintes que l'histoire a laissées derrière elle.
Il n'est peut-être d'histoire de l'Être que celle d'un temps défilé,
occupé à conserver les traces de tout ce qui fut manqué.
Nous ne connaissons de l'Être qu'une longue galerie de portraits
qu'un nouveau coup de pinceau suffit toujours à déposer à nos pieds.

VOIX 1

Dès les premiers mots, quelque chose change : ce n'est plus celui qui revient qui parle, mais une voix qui enjoint, qui oriente, presque qui contraint. « Retourne sur tes pas » — mais ce retour n'est plus celui du premier mouvement. Il est désormais lié à un destin brisé. Comme si le retour ne pouvait avoir lieu qu'à partir d'une fracture déjà consommée. Et surtout, ce qui est demandé n'est pas de restaurer l'accord, mais de chercher dans le désaccord ce qui peut l'apaiser. Il n'y a pas de retour à une unité originelle : seulement un travail à même la dissonance.

VOIX 2

Oui, et cette clé confiée ne donne pas accès à une vérité exposée, mais à une Parole en retrait. Cela change tout. Il ne s'agit pas d'un savoir à acquérir, mais d'un accès à ce qui se retire en se conservant. « Toute chose conserve » — mais en se retirant. La Parole n'est pas prononcée, elle est gardée. Et cela implique que la clé n'ouvre rien de visible immédiatement. Elle ne dévoile pas, elle oriente vers ce qui ne se donne pas. Le retournement devient alors apprentissage d'un rapport au retrait.

VOIX 1

Et la scène se situe à minuit — non pas comme moment symbolique seulement, mais comme suspension. « Le temps des horloges... s'est arrêté ». C'est une image forte : le temps mesurable, comptable, cesse d'avoir prise. Mais ce n'est pas pour autant un accès à un temps plus vrai. Le temps se retire « dans les failles de ce qui est semblé ». Autrement dit, ce que nous prenions pour le réel se fissure, et le temps disparaît dans ces fissures. Ce qui bat le monde — le temps véritable — devient étranger. Il n'est plus reconnaissable dans ce que nous appelions le temps.

VOIX 2

D'où cette injonction paradoxale : revenir dans la proximité. Non pas avancer, non pas s'élever, mais revenir — et pourtant autrement. Car l'âme s'est égarée « dans le lointain d'un dire ». Ce n'est pas l'éloignement spatial qui est en cause, mais un certain rapport au langage. Le dire a produit du lointain. Il a éloigné de ce qui est proche. Et le monde devient alors étrange, non pas en lui-même, mais parce que le rapport à lui est devenu médiatisé, déformé. Le retournement consiste à quitter ce lointain du dire pour retrouver une proximité qui n'est pas immédiate, mais à reconquérir.

VOIX 1

Mais cette reconquête n'est pas simple. L'Ange le dit : avoir la clé ne suffit pas. Il faut encore être « un bon serrurier ». La formule est presque déroutante, mais elle est décisive. La clé n'est rien sans l'usage juste. Et cet usage suppose de trouver « le portail destiné ». Donc il n'y a pas un accès universel, une ouverture donnée une fois pour toutes. Il y a un ajustement à trouver,

une correspondance entre la clé et ce qui doit être ouvert. Et cela exige de s'éloigner des empreintes de l'histoire — de tout ce qui a déjà été tracé, interprété, fixé.

VOIX 2

Ce qui est confirmé dans le dernier mouvement. L'histoire de l'Être n'est pas une révélation progressive, mais une accumulation de traces du manqué. Ce que nous appelons histoire n'est qu'un défilé de tentatives qui n'ont pas atteint ce qu'elles visaient. Et pourtant, nous en faisons des portraits, nous croyons saisir l'Être à travers ces figures. « Qu'il suffit d'un pinceau pour le mettre à nos pieds » : il y a ici une critique très nette de toute appropriation. L'Être devient image, représentation, et donc domination. Le retournement exige de rompre avec cette facilité.

VOIX 1

Ainsi, le retour demandé par l'Ange n'est pas un retour vers ce qui a été vécu, mais un déplacement du rapport à ce qui est. La proximité n'est pas donnée, elle est à reconquérir contre le dire, contre l'histoire, contre l'illusion de savoir. Et la clé elle-même n'est pas un pouvoir, mais une exigence. Elle oblige à chercher, à ajuster, à renoncer à toute ouverture immédiate. Le retournement passe par un désapprentissage.

VOIX 2

Et peut-être même par une perte plus radicale encore : celle de la confiance dans ce qui s'offre comme accessible. La Parole est en retrait, le temps véritable est étranger, l'histoire est faite de manqués. Rien ne garantit l'accès. Et pourtant, quelque chose est confié — une clé. Le retournement tient dans cette tension : recevoir sans posséder, chercher sans savoir, ouvrir sans jamais réduire ce qui s'ouvre. Alors seulement, la proximité cesse d'être illusion, et devient ce qui exige d'être habité sans être saisi.

3 — L'HOMME

J'ai osé le pari de retourner chez moi,
d'y rechercher les racines dont mon départ m'avait séparé.
Dans la Libre Étendue du Natal retrouvé,
ce qui m'avait semblé hostile commence à devenir Sérénité.
De l'Être et de son Temps, qui peut-être jamais ne furent tels qu'on les pensa,
je mesure maintenant la distance creusée par leur altérité,
chacun ayant fait de l'autre son adversaire fidèle.
Mais comment pourrait s'écouler ce qui, par essence, doit demeurer ?
Il-y-a Être et Temps, et nous ne savons les accorder
qu'en remontant vers une origine que l'histoire elle-même a oubliée.
Le retour qui nous conduit vers le premier commencement
souffle encore sur les braises d'une hostilité devenue vaine.
Mais de quoi l'histoire de l'Être porte-t-elle l'oubli,
qu'un retour vers la Source pourrait seul nous laisser entrevoir ?
Si le chez-soi de l'Être s'impose un jour à la pensée,
le temps de l'origine ne saurait être un simple présent.
Peut-on d'ailleurs retourner à ce qui commença ?
Au temps qui déjà est, nul ne saurait échapper.
Le retour est plutôt la voie d'un nouveau commencement,
capable de rompre avec les origines mêmes de nos erreurs passées.

VOIX 1

Ici, quelque chose se décide. « J'ai osé le pari » — ce n'est plus une injonction reçue, mais un engagement. Le retour devient acte, et même risque. Mais ce qui est frappant, c'est que ce retour vers les racines ne reconduit pas à une fixité : il ouvre sur une « Libre Étendue ». L'origine n'est pas resserrement, elle est expansion. Et dans cette étendue, ce qui était hostile se transforme en sérénité. Non pas parce que l'hostilité disparaît, mais parce que le rapport à elle change. Le retournement ne supprime pas le conflit, il le transfigure.

VOIX 2

Oui, mais cette transfiguration repose sur une affirmation très étrange : « De l'Être et de son Temps, qui jamais n'ont été ». Comment entendre cela ? Non pas comme une négation, mais comme une mise à distance des catégories telles qu'elles ont été pensées. L'Être et le Temps, tels qu'on les oppose, n'ont jamais été en ce sens-là. Leur altérité est construite, entretenue. Et chacun a fait de l'autre son opposé fidèle. Il y a ici une critique très nette de la dualité. Le retournement consiste peut-être à voir que cette opposition elle-même est dérivée.

VOIX 1

D'où la question décisive : « qui pourrait que s'écoule ce qui doit demeurer ? » Le temps, tel que nous le pensons, emporte ce qui devrait rester. Mais ce « devoir demeurer » n'est pas une norme morale : il désigne ce qui ne relève pas du flux. Le retournement ne consiste donc pas à nier le temps, mais à distinguer ce qui, en lui, ne s'écoule pas. Et cela ne peut se faire qu'en revenant à une origine qui n'est pas située dans le passé, mais oubliée dans l'histoire.

VOIX 2

Et cette origine n'est pas accessible directement. Elle ne peut concilier l'Être et le Temps qu'à condition d'être elle-même soustraite à leur opposition. « Par l'histoire oubliée » : cela signifie que l'histoire, telle qu'elle s'est constituée, a recouvert cette origine. Le retour devient alors souffle sur des braises — image très juste. Il ne s'agit pas de produire quelque chose de

nouveau à partir de rien, mais de raviver ce qui subsiste à peine, enfoui sous l'hostilité accumulée.

VOIX 1

Mais ce ravivement ne donne pas un savoir. « De quoi l'histoire de l'Être est-elle un oublié ? » — la question reste ouverte. Le retour ne dévoile pas un contenu déterminé, il ouvre une possibilité de dévoilement. Et ce dévoilement passe par une contrainte : si le chez-soi de l'Être « s'impose à la pensée », alors la pensée n'est plus maîtresse. Elle est requise, déplacée, appelée à se tenir autrement. Et le « temps de l'origine » est dit « a-présenté » : il n'est ni présent, ni passé, mais hors de cette articulation.

VOIX 2

Ce point est essentiel. L'origine n'est pas un moment auquel on pourrait revenir. « Au temps qui est déjà on ne peut échapper ». Toute tentative de retour au commencement comme point initial est vouée à l'échec. Le temps est déjà là, toujours déjà engagé. Le retournement ne consiste donc pas à revenir en arrière, mais à commencer autrement à partir de ce qui est déjà en cours. C'est un déplacement du commencer lui-même.

VOIX 1

Ainsi, le retour devient « voie d'un nouveau commencer ». Mais ce nouveau ne s'ajoute pas à l'ancien. Il « brise les origines » — formule forte. Ce ne sont pas les événements passés qui sont brisés, mais les représentations que nous en avons faites, les origines construites à partir de nos erreurs. Le retournement ne reconduit pas à une origine plus vraie, il détruit la manière dont nous avons voulu en fixer une.

VOIX 2

Et c'est peut-être là le point le plus difficile : accepter que l'origine ne soit pas ce à quoi l'on revient, mais ce qui ne cesse de commencer sans se laisser assigner. Le retour, dès lors, n'est plus un mouvement circulaire, mais une ouverture. Il ne ramène pas, il déplace. Et ce déplacement n'a pas de point d'arrivée stable. Il exige de demeurer dans un commencement qui ne se laisse pas refermer — comme si l'origine elle-même n'était rien d'autre que cette impossibilité d'en finir avec elle.

4 — L'ANGE

C'est encore le temps que tu brises lorsque tu prétends ainsi retourner.

La *Phusis* fut peut-être de l'Être le temps mal conjugué.

Le destin n'est pas le tombeau où l'un devrait être sacrifié à l'autre :

Temps et Être demandent à être pensés depuis un Même.

Il faut nécessairement les accorder.

Mais que peut encore l'être-là, lui qui s'est voué au temps ?

C'est la question de l'Être elle-même qui demeure en notre âme :

faudrait-il donc que l'homme répudie l'un pour sauver l'autre ?

De ceux que l'origine semble avoir livrés à leur querelle,

faudrait-il que l'un s'épuise chaque fois que l'autre se trouve mystifié ?

Le temps n'est alors qu'une horloge jetée sur les étants,

la mesure de ce qui change et cependant ne peut s'oublier.

Retourner vers l'origine, c'est aussi retrouver cette hostilité,

cette rencontre rendue impossible par la temporalité

qui enferme dans son retrait ce qui fut oublié :

du temps qui vient au monde, l'Être paraît alors absent.

Le temps de l'être-là n'est plus qu'un temps représenté,
la forme *a priori* d'une subjectivité,
la mesure qui sépare et distribue toutes les distances,
la raison convenable d'un être que la représentation a intercepté.

VOIX 1

L'Ange ne prolonge pas simplement ce qui a été dit, il le tranche. « C'est le temps que tu brises » — le retournement n'est plus seulement déplacement du regard, mais rupture. Et ce qui est brisé, ce n'est pas le temps en tant que tel, mais le rapport que nous entretenons avec lui. « La Phusis est de l'Être le temps mal conjugué » : formule déroutante, presque heurtée. Comme si la nature elle-même était déjà une discordance, une manière inadéquate de dire l'Être dans le temps. Le retournement commence alors par une désarticulation de ce que nous tenions pour évident.

VOIX 2

Oui, et pourtant l'Ange ne propose pas de choisir. Il refuse la séparation. « Le destin n'est la tombe d'aucun d'eux sacrifié » : ni l'Être ni le Temps ne doivent être abandonnés. Il ne s'agit pas d'échapper au temps pour rejoindre l'Être, ni de dissoudre l'Être dans le devenir. Ce qui est demandé est plus difficile : penser les deux d'un Même. Mais ce Même n'est pas donné. Il n'est ni synthèse ni réconciliation. Il est exigence. Et cette exigence retombe sur l'être-là, qui pourtant s'est déjà voué au temps.

VOIX 1

D'où la question presque tragique : que peut l'être-là ? S'il est déjà engagé dans le temps, comment pourrait-il accorder ce qui, en lui, est déjà dissocié ? Et pourtant, la question ne peut être évitée. « Faut-il que l'un des deux soit répudié ? » — la tentation est là, constante : choisir, trancher, simplifier. Mais l'Ange la refuse. Il ne s'agit pas de résoudre l'opposition, mais de ne pas la laisser se figer en exclusion. Le retournement exige de tenir ensemble ce qui se déchire.

VOIX 2

Et c'est pourquoi l'image de la querelle est si juste. « De ceux que l'origine donne de se chamailler » : l'opposition n'est pas accidentelle, elle est donnée dès l'origine. L'Être et le Temps ne sont pas d'abord unis puis séparés ; ils sont d'emblée en tension. Vouloir apaiser cette tension en épuisant l'un ou en mystifiant l'autre, c'est manquer ce qui est en jeu. Le retournement ne consiste pas à pacifier, mais à habiter cette discordance sans la réduire.

VOIX 1

Alors le temps est redéfini. Il n'est plus ce qui porte le monde, mais « une horloge sur les étants jetée ». Une mesure extérieure, appliquée, qui ne saisit que le changement sans atteindre ce qui demeure. Le temps devient un instrument, non l'essence. Et pourtant, il ne peut être simplement rejeté. Car ce qui change ne peut s'oublier. Il y a là une résistance : le devenir insiste, même s'il ne dit pas l'Être.

VOIX 2

Ce qui rend le retour à l'origine encore plus difficile. « Impossible rencontre » : la formule est radicale. La temporalité enferme dans son retrait ce qui a été oublié. Autrement dit, ce que nous cherchons est précisément ce que le temps tel que nous le vivons empêche d'atteindre. Et l'Être devient « un absenté » du temps qui vient au monde. Il n'est pas simplement absent, il est tenu à distance par la manière même dont le temps se déploie.

VOIX 1

Et cette distance est encore renforcée par la structure de l'être-là. « Le temps de l'être-là est un représenté » : il ne vit pas le temps, il le représente. Il en fait une forme, une catégorie, une condition de possibilité. La subjectivité intervient ici comme médiation. Elle organise, mesure, sépare. Elle introduit une distance entre ce qui est et ce qui est pensé. Le temps devient alors la forme a priori de cette distance.

VOIX 2

Dès lors, la « Raison convenante » apparaît comme ce qui ajuste le monde à cette structure. Elle rend les choses compréhensibles, mais au prix d'une interception. Elle capte, elle filtre, elle empêche un accès direct. Le retournement, ici, ne peut plus être simple retour à une origine perdue. Il devient mise en question de cette convenance elle-même. Non pour la détruire, mais pour voir ce qu'elle recouvre. Et peut-être, dans cette fissure, laisser apparaître ce Même que l'Ange exige de penser sans jamais le livrer.

5 — L'HOMME

Si Kant fut en cela un penseur insuffisant, combien d'autres le furent avec lui !

Que peuvent encore cacher les apparences lorsque nous prétendons les dissiper ?

Dans tout ce que nous voyons demeure quelque chose que notre regard ne rencontre pas :

le temps qui semble tout dévoiler pourrait bien être notre plus profonde cécité.

Le proche-à-l'origine porte encore la contrariété

de cette éclaircie de l'Être qu'une nuée vient obscurcir.

Aux Anges de l'An reviendrait alors la Clarté,

tandis qu'au feu de l'être aurait été confiée la garde du secret.

Es-tu l'Ange de la maison ou celui de l'année,

le gardien du secret ou celui qui en porte la clé ?

J'entends pourtant que l'un et l'autre sont également préposés

à soulever sur le monde un fragment de vérité.

La terre semble emprisonner jusqu'à la moindre clarté.

Et de tout ce qu'elle enferme, le feu lui-même, s'il pouvait parler,

ne révélerait du secret que son simple exister :

la flamme ne montre jamais que ce qu'elle est en train de brûler.

Mais se pourrait-il qu'un Ange soit aussi quelque démon dissimulé,

et que le poète, aveuglé par l'excès même de sa lumière,

vienne s'échouer dans les ténèbres, naufragé au bord de l'abîme ?

Les hommes qui demeurent au pied de la montagne seraient-ils alors les derniers ?

VOIX 1

Ici, le ton change encore : ce n'est plus l'écoute, mais presque la contestation. « Si Kant fut mal penseur... » — l'homme ne se contente plus de recevoir, il met en cause. Mais ce qui est visé n'est pas seulement un penseur, c'est toute une manière de voir. Car la question qui suit ne porte pas sur les phénomènes eux-mêmes, mais sur ce qu'ils cachent — et surtout sur l'impossibilité de dissiper ce voile. Ce qui apparaît ne se laisse pas traverser. Et plus radicalement encore : dans tout voir, il y a du non-regardé. La vision elle-même est déjà cécité.

VOIX 2

Oui, et c'est pourquoi le temps, qui semblait jusque-là dévoiler, devient ici suspect. « Le temps qui tout dévoile est notre cécité » : cela renverse complètement la confiance accordée au devenir. Ce qui se donne comme dévoilement — succession, apparition, éclaircie — pourrait bien être ce qui empêche de voir. Le temps ne cache pas seulement, il détourne. Il donne l'illusion de la clarté, alors même qu'il maintient dans une forme d'aveuglement continu.

VOIX 1

D'où cette tension autour de la proximité de l'origine. « Le proche-à-l'origine dit la contrariété » : ce qui est proche ne s'ouvre pas simplement, il contrarie. Il y a une lutte entre éclaircie et nuée. L'Être ne se donne pas dans une clarté pure, il est toujours déjà assombri. Et la clarté elle-même semble déplacée : « aux Anges de l'an ». Comme si la lumière véritable n'était pas dans le quotidien, mais confiée à un autre régime, un autre temps — tandis que le secret reste au feu de l'âtre, au plus proche.

VOIX 2

Et c'est là que la question adressée à l'Ange devient décisive. « Es-tu de la maison ou un Ange de l'année ? » — autrement dit, appartiens-tu à la proximité ou à une temporalité plus vaste, plus abstraite ? Es-tu gardien du secret ou porteur de la clé ? La distinction est subtile : garder n'est pas ouvrir. Et pourtant, l'homme reconnaît que les deux fonctions sont nécessaires. Le secret et la clé ne s'opposent pas, ils se répondent. L'un maintient, l'autre déplace.

VOIX 1

Mais cette reconnaissance ne dissipe pas le doute. Au contraire, elle l'approfondit. Car si la terre elle-même est « prison de la moindre clarté », alors même le feu — symbole traditionnel de révélation — est suspect. « La flamme n'est qu'un montré de ce qu'elle a brûlé » : elle ne révèle pas le secret, elle montre ce qui a disparu. Ce qui apparaît est toujours déjà perte. La clarté ne donne pas accès, elle signale une absence.

VOIX 2

Ce qui rend la figure de l'Ange elle-même incertaine. « Se pourrait-il qu'un Ange soit un démon caché ? » — la lumière pourrait aveugler autant qu'éclairer. Le poète, en suivant cette lumière, risque de se perdre. Il y a ici une inquiétude très forte : celle que le retournement lui-même

conduise à une forme d'égarement plus radical. L'abîme n'est pas seulement ce qui est en bas, il est ce dans quoi on peut sombrer en croyant voir.

VOIX 1

Et alors la question finale prend tout son poids : « Au bas de la montagne les hommes sont-ils derniers ? » Ce n'est pas une simple image. Elle renverse la hiérarchie implicite. Peut-être que ceux qui restent en bas, dans la proximité, dans l'opacité, ne sont pas en retard, mais autrement situés. Le sommet — lieu de la clarté — n'est pas nécessairement l'accomplissement. Il peut être aussi lieu de perte.

VOIX 2

Ainsi, le dialogue ne tranche pas. Il laisse ouverte une inquiétude : celle que la lumière elle-même ne soit pas digne de confiance, que le dévoilement soit une autre forme de retrait. Le retournement ne garantit rien. Il expose davantage encore. Et peut-être est-ce cela, finalement, ce que l'homme commence à pressentir : qu'il n'y a pas de voie sûre, seulement des passages où ce qui éclaire peut aussi égarer — et où il faut apprendre à voir sans jamais se fier entièrement à ce qui se montre.

6 — L'ANGE

Les Anges de la maison veillent sur le feu sacré ;
ils soufflent doucement sur la braise lorsque la cendre commence à la recouvrir.
Les Anges de la montagne, eux, apportent la Clarté
au premier jour de l'An, lorsque l'hiver consent enfin à se retirer.
Le ciel devient un sans-fond lorsqu'il s'emplit d'étoiles,
et pourtant nous croyons le voir reposer sur la terre.

Parfois il descend si bas que la main voudrait presque le toucher,
mais c'est toujours sur l'horizon que vient se briser ce rêve.
Car le ciel n'existe pas : il est immensité,
néant où la terre vient contempler son propre reflet.
Et du sommet de sa montagne, le poète devenu plus attentif
redescend vers cette plaine qu'en vérité il n'avait jamais quittée.
Alors la terre se réjouit du retour de son prodigue.
Ceux qui ne reviennent jamais sont peut-être les seuls impardonnés.
Quand ils vont à sa rencontre chargés des présents destinés à l'honorer,
ses parents gardent encore sous la terre un secret qui leur demeure réservé.
Le poète accourt pourtant, agitant dans sa main la clé reçue,
persuadé qu'il va dévoiler le trésor de sa propre terre.
Il voudrait détourner son pays de la nuit,
assécher jusqu'à l'abîme et serrer enfin le Natal contre lui.

VOIX 1

Ici, l'Ange introduit une distinction décisive, presque apaisante en apparence : les Anges de la maison et ceux de la montagne. Les premiers veillent, entretiennent, maintiennent la braise ; les seconds apportent la clarté, inaugurent un commencement. On pourrait croire à une répartition simple — proximité et hauteur, feu et lumière. Mais cette distinction ne sépare pas vraiment, elle distribue des régimes d'attention. Le feu n'est pas moins essentiel que la clarté. L'un garde, l'autre ouvre. Le retournement ne choisit pas entre eux, il circule de l'un à l'autre.

VOIX 2

Oui, mais cette circulation est immédiatement troublée par ce qui suit. Le ciel, qui pourrait sembler être le lieu de la clarté, est dit « sans-fond ». Il n'est pas fondement, mais abîme. Et pourtant, il paraît se poser sur la terre. Il y a là une illusion très forte : celle d'un appui possible, d'un horizon tangible. Mais cet horizon est précisément le lieu où « le rêve est brisé ». Ce que l'on croyait pouvoir atteindre se dérobe au moment même où l'on s'en approche.

VOIX 1

Et l'Ange va plus loin encore : « le ciel n'existe pas ». Ce n'est pas une négation brute, mais un déplacement. Le ciel n'est pas un lieu, mais une immensité — et même plus : « le néant de la terre qui vient s'y refléter ». Autrement dit, ce que nous projetons comme au-dessus est peut-être issu d'en bas. Le retournement est ici radical : il ne s'agit plus de monter vers le ciel, mais de comprendre que cette élévation elle-même repose sur un reflet, une projection.

VOIX 2

Ce qui éclaire le mouvement du poète. « Du haut de sa montagne... il redescend vers la plaine qu'il n'a jamais quittée ». La montée n'était donc pas un départ réel. Elle était un détour, une expérience peut-être nécessaire, mais qui ne conduit pas ailleurs. Le retour ne ramène pas à un point abandonné : il révèle que ce point n'a jamais été quitté. Le retournement n'est pas déplacement dans l'espace, mais reconnaissance d'une présence ignorée.

VOIX 1

Et cette reconnaissance prend la forme d'un accueil. « La terre se fait joie du prodigue retourné » — image forte, presque biblique, mais ici sans rédemption transcendante. Ce n'est pas un pardon venu d'ailleurs, c'est la terre elle-même qui accueille. Mais cette joie n'est pas universelle : « ceux qui ne reviennent pas sont les impardonnés ». Non pas condamnés

moralement, mais exclus de cette réconciliation. Le retour devient condition d'un certain rapport au monde.

VOIX 2

Et pourtant, même dans cet accueil, quelque chose reste en retrait. « Ses parents gardent en terre un secret réservé ». Le retour ne dévoile pas tout. Il ne donne pas accès à une transparence totale. Il y a un reste, un secret qui demeure enfoui. Le retournement ne supprime pas le retrait, il le reconduit autrement. Il permet d'habiter avec ce qui ne se livre pas.

VOIX 1

C'est peut-être ce que le poète ne comprend pas encore tout à fait. Il « accourt en agitant sa clé », comme s'il pouvait désormais dévoiler le trésor. Il veut partager, ouvrir, éclairer. Mais son geste trahit une impatience : vouloir « détourner la nuit », « assécher l'abîme », embrasser le Natal comme une possession. Il y a là une tension : entre ce qui a été appris — le retrait, le secret — et ce désir de tout rendre visible.

VOIX 2

Oui, et c'est peut-être là le point le plus fragile. Le retournement a conduit à la plaine, à la proximité, à la reconnaissance d'un secret maintenu. Mais le poète, dans son élan, risque de perdre cela en voulant tout éclairer. Comme si la clé devenait à nouveau instrument de maîtrise. Le dialogue laisse alors apparaître une inquiétude : le retour est possible, mais il n'est jamais assuré. Il peut se renverser en son contraire — dès que l'on veut abolir la nuit au lieu de l'habiter.

7 — L'HOMME

Mais le secret enfoui dans la terre et jalousement gardé
résiste précisément à cette lumière dont il possède pourtant la clé.
Dans son retour, le poète cherche ce qui fut commencé,
l'habitation incertaine d'un être qui n'a jamais cessé d'hésiter.
La clé qu'un Ange de l'An a glissée dans ma poche
n'ouvre peut-être aucune autre porte que celle de ma pensée.
J'aurais beau retourner toute la terre, je n'y découvrirais
que ce qui depuis toujours fut confié à sa fertilité.
Le trésor doit donc être ailleurs, enfoui au plus profond de la pensée.
Un seul mot ne saurait suffire à nous le dévoiler.
L'énigme résiste avec une telle obstination qu'il nous faut méditer,
écouter dans le silence ce qu'elle semble vouloir nous cacher.
Et si « les autres, non ! », si ce souci demeure réservé
au poète malgré lui, c'est qu'entre Obscur et Clarté
il perçoit peut-être une tendresse secrète dans cette hostilité
qui, dès l'origine, avait fait de l'homme un naufragé.
Je trouve chez Hölderlin comme un surcroît de déité :
ce Plus-Haut que le haut lui-même, d'où semble jaillir la Clarté,
et qu'Heidegger, en son propre langage, nommera « Sérénité »,
plus lointain encore que le ciel lorsqu'aucun nuage ne le voile.

VOIX 1

Ce qui s'ouvre ici n'est plus une opposition à l'Ange, mais une résistance plus intime. « Le secret bien gardé résiste à la lumière » — c'est un renversement très net. La lumière n'est plus ce qui révèle, mais ce contre quoi le secret se maintient. Comme si éclairer risquait de trahir. Et dès lors, le retour lui-même devient suspect : il cherche « ce qui fut commencé », mais ne trouve qu'une « vaine habitation ». L'origine ne se laisse pas habiter comme un lieu stable ; elle échappe à toute installation.

VOIX 2

Oui, et cela se confirme immédiatement avec la clé. Elle n'ouvre rien dans le monde. « N'accède à d'autre porte que celle de ma pensée » — tout se déplace à l'intérieur. Ce n'est pas la terre qu'il faut retourner, mais le rapport à ce qui est pensé. Et même en retournant la terre, on ne trouve que ce qui lui a été confié. La fertilité ne produit rien d'inattendu : elle restitue ce qui a été déposé. Le retour extérieur ne donne rien de plus que ce qui a déjà été mis.

VOIX 1

D'où ce déplacement décisif : « le trésor est ailleurs ». Mais cet ailleurs n'est pas un lieu caché dans le monde. Il est « enfoui dans la pensée ». Cela pourrait sembler reconduire à une forme d'intériorité classique, mais ce n'est pas le cas. Car un mot ne suffit pas. Le langage ne peut pas saisir ce trésor. Il faut autre chose : une méditation, un silence. Non pas absence de parole, mais suspension de ce qui prétend dire immédiatement.

VOIX 2

Et ce silence n'est pas vide. Il est tendu vers ce que l'énigme « veut cacher ». Formule étonnante : comme si le cacher était intentionnel, comme si le retrait lui-même était une manière de donner. Le retournement passe alors par une autre écoute — non plus celle qui

cherche à dévoiler, mais celle qui accepte que quelque chose ne se donne qu'en se déroband.
Le secret ne s'oppose pas à la vérité, il en est peut-être la condition.

VOIX 1

C'est dans cette tension que surgit la figure du poète. « Les autres, non ! » — il y a une singularité, presque une assignation. Le poète n'est pas celui qui choisit, mais celui à qui quelque chose est confié malgré lui. Et ce qui lui est donné n'est pas une clarté pure, mais une « tendresse en cette hostilité ». L'origine n'est pas pacifiée. Elle reste marquée par une fracture, un naufrage initial. Le poète ne résout pas cette hostilité, il la perçoit autrement.

VOIX 2

Et c'est là que l'appel à Friedrich Hölderlin devient décisif. « Surcroît de déité » — ce n'est pas un dieu supplémentaire, mais un excès, un au-delà du donné. « Ce Plus-Haut que le haut » : ce qui dépasse toute élévation possible. La clarté ne vient plus d'un sommet accessible, elle surgit d'un lieu qui excède toute hiérarchie. Et ce que Martin Heidegger nomme « Sérénité » apparaît ici comme une tentative de dire cela — mais peut-être déjà une manière de l'apaiser.

VOIX 1

Oui, car cette « Sérénité » pourrait être encore trop stable, trop recueillie. Or ce qui se dit ici est plus lointain, plus insaisissable. « Plus lointain que le ciel quand il est dégagé » : même lorsque tout semble clair, quelque chose reste hors d'atteinte. Le retournement ne rapproche pas, il éloigne autrement. Il fait apparaître une distance irréductible au cœur même de la proximité.

VOIX 2

Ainsi, le dialogue atteint un point de bascule. Le retour n'est plus une quête d'accès, ni même une tentative d'accord. Il devient reconnaissance d'un secret qui ne cède ni à la lumière ni au langage. La pensée elle-même doit se transformer : non plus chercher à ouvrir, mais à se tenir

devant ce qui ne s'ouvre pas. Et peut-être est-ce cela, finalement, le trésor — non pas ce qui est caché, mais la capacité de demeurer en présence de ce retrait sans vouloir le dissiper.

8 — L'ANGE

C'est un non-lieu qui pourtant jouxte la terre où ton pied se pose,
car la Libre Étendue ne se laisse mesurer par aucune distance.
Dire qu'elle est « à côté », c'est déjà dire qu'elle demeure dans la proximité :
le lointain du Plus-Haut lui-même nous convie à nous approcher.
Car ce qui nous est le plus proche est souvent ce qui demeure le plus éloigné.
Revenir au Natal signifie d'abord apprendre à renoncer,
dire non à tous ces lieux où l'homme devient étranger à lui-même,
renoncer aux mirages afin de retrouver le chemin du chez-Soi.
Tu te méfies des dieux que les Anges semblent évoquer,
mais c'est pourtant dans ta propre maison que l'Ange s'est installé.
De l'An vient une lumière qui ne saurait y demeurer,
car c'est parmi les hommes qu'elle trouve sa destinée.
Toutes les captures de l'Être furent peut-être des empreintes destinées,
mais d'autant plus mal reçues que l'Être lui-même y fut oublié.
Jeté dans la question par l'être-là,
il ne trouva, faute de réponse, d'autre destin que le retrait.
Oubli né d'une querelle aussi ancienne que la pensée :
l'un et le multiple ne trouvèrent jamais leur union sacrée.
Le fragment venu d'Éphèse, longtemps ballotté par les flots,
ne vint jamais s'échouer sur les rives d'un poème d'Élée.

VOIX 1

L'Ange parle ici d'un lieu qui n'en est pas un — « un non-lieu jouxtant la terre ». Ce n'est pas ailleurs, ce n'est pas au-dessus, c'est à côté. Et pourtant, cet « à-côté » n'est pas une position stable. Il ne peut se mesurer. La Libre Étendue échappe à toute prise. Le retournement ne mène donc pas vers un autre monde, mais vers un décalage à même celui-ci. Être « à côté » ne signifie pas s'éloigner, mais habiter autrement la proximité.

VOIX 2

Oui, et c'est pourquoi le lointain est immédiatement redéfini. « Ce lointain du Plus-Haut convie à s'approcher » — formule presque paradoxale. Ce qui est le plus élevé n'appelle pas à s'élever, mais à se rapprocher. Le retournement ne consiste pas à monter, mais à se déprendre de l'idée même de hauteur. Le Plus-Haut ne se situe pas dans une distance verticale, il se manifeste dans une proximité qui n'est pas immédiatement reconnaissable.

VOIX 1

D'où cette affirmation : « le proche est souvent le plus éloigné ». Ce n'est pas une banalité, c'est une mise en cause du rapport ordinaire. Ce qui est à portée de main échappe précisément parce qu'on croit le posséder. Revenir au Natal, dès lors, n'est pas retrouver un lieu familier, mais renoncer à tous les lieux où l'on se croit chez soi sans l'être. Le retour devient négation : dire « non » à ce qui s'est installé comme évidence.

VOIX 2

Et ce renoncement touche aussi les figures que l'homme suspecte. Il se méfie des dieux, des Anges — comme si toute médiation risquait de le tromper. Mais l'Ange répond : « c'est dans ta maison que l'Ange s'est installé ». Il n'est pas ailleurs. Il est déjà là. Et pourtant, la lumière qu'il

porte « ne peut demeurer ». Elle ne s'installe pas, elle passe. Elle appartient aux hommes, non comme possession, mais comme destination. Elle doit circuler, non se fixer.

VOIX 1

Cela éclaire ce qui suit : toutes les captures de l'Être sont des empreintes. Elles laissent une trace, mais ne retiennent pas. Et plus elles prétendent saisir, plus elles sont mal reçues, parce que l'Être lui-même est oublié dans ce geste. L'homme, jeté dans la question, ne trouve pas de réponse stable. Et ce défaut de réponse n'est pas un échec accidentel : il est constitutif. Le destin de l'Être, ici, est retrait.

VOIX 2

Et ce retrait n'est pas arbitraire. Il s'enracine dans une « querelle native de la pensée ». Dès l'origine, la pensée est divisée : l'un et le multiple, l'unité et la dispersion. Cette querelle n'a jamais trouvé d'union sacrée. Elle ne peut être résolue. Elle traverse toute tentative de penser. Le retournement ne supprime pas cette division, il la reconnaît comme telle.

VOIX 1

C'est pourquoi l'allusion finale est si forte : un fragment venu d'Éphèse, ballotté par les flots, qui ne s'échoue jamais sur un poème d'Élée. Deux pensées, deux orientations — l'une du devenir, l'autre de l'être — qui ne se rejoignent pas. Le fragment reste en errance. Il ne trouve pas de lieu où se fixer. Le retournement ne produit pas une synthèse, il laisse apparaître cette impossibilité de coïncidence.

VOIX 2

Ainsi, ce que l'Ange propose n'est pas une solution, mais une manière de se tenir dans cet « à-côté ». Ni dans l'élévation, ni dans l'enracinement immédiat, mais dans une proximité déplacée. Le retour devient renoncement aux évidences, reconnaissance du passage de la lumière, acceptation du retrait et de la division. Et peut-être est-ce là, finalement, le Natal :

non pas un lieu où l'on revient, mais une manière d'habiter ce qui ne cesse de se dérober sans jamais disparaître.

9 — L'HOMME

Tu confies donc au poète d'aujourd'hui la tâche de consacrer
l'union de ces penseurs que l'histoire s'est plu à opposer.
Mais que peut nous dire le poème que la pensée ne saurait penser ?
Que pourrait-il cacher dans ses mots, si ses mots n'en sont que l'indication ?
Poètes et philosophes se servent souvent des mêmes paroles ;
peut-être ne diffèrent-ils que par la manière dont elles se nouent entre elles.
Si l'homme est poète par la terre qu'il habite,
il faut que son *Dict* puisse nommer l'espace où cette habitation devient possible.
Et cet espace est libre de possibilités,
offert aux rencontres inattendues de tous les impensés.
Si l'un et le multiple peuvent enfin s'y accorder,
alors revenir ne signifie plus retourner vers l'un des termes opposés.
Le poète devient le penseur de tous ces impensés
qui parlent silencieusement dans l'ouverture de l'Ouvert.
Les deux fleuves d'Hölderlin peuvent alors être rassemblés
dans une méditation qui ne les possède pas mais leur devient propre.
Dans cette Libre Étendue repose peut-être la Sérénité,
sagesse malicieuse capable d'accorder ce qui paraissait inconciliable,
mélancolie devenue bergère du troupeau qu'elle reconduit
vers le chez-Soi tranquille d'un espace rendu à la joie.

VOIX 1

Ici, l'homme ne conteste plus, il interroge la tâche même qui lui est confiée. « Consacrer l'union de ces penseurs » — mais comment unir ce que l'histoire a opposé ? Et surtout, quel rôle peut jouer le poème dans une telle entreprise ? La question est décisive : que dit le poème que la pensée ne peut pas dire ? Ou plutôt — et c'est plus radical — que laisse-t-il en suspens dans ce qu'il indique ? Le poème ne transmet pas un contenu, il ouvre une direction qui ne se laisse pas saturer.

VOIX 2

Oui, et c'est pourquoi la distinction entre poètes et philosophes est immédiatement déplacée. Ils « usent de mots partagés » — il n'y a pas deux langages. Ce qui diffère, c'est leur enchaînement, leur manière de tenir ensemble ces mots. Le philosophe ordonne, le poète laisse résonner autrement. Et si l'homme est poète « par sa terre habitée », alors la parole — le Dict — n'est pas un simple dire, mais un acte de nomination. Il ouvre un espace. Il ne décrit pas, il fait advenir un lieu.

VOIX 1

Et cet espace n'est pas déterminé à l'avance. Il est « libre de possibilités », lieu de rencontres imprévues, d'impensés. Le retournement atteint ici un point singulier : il ne s'agit plus de revenir à une origine perdue, mais de laisser apparaître un champ où ce qui n'a jamais été pensé peut se rencontrer. Si l'un et le multiple peuvent s'y accorder, ce n'est pas par synthèse, mais par co-présence dans cet espace ouvert. Le retour cesse d'être opposition, il devient disponibilité.

VOIX 2

Cela redéfinit aussi le rôle du poète. Il n'est pas celui qui exprime ce qui est déjà là, mais « penseur de tous les impensés ». Formule forte. Le poète ne comble pas un manque, il donne lieu à ce qui ne s'était pas encore dit. Et cela se fait dans le silence — non pas absence, mais milieu d'accueil. L'Ouvert n'est pas un concept, c'est une destination, un appel. Ce qui parle dans le poème ne vient pas de lui seul.

VOIX 1

Et c'est là que la référence à Friedrich Hölderlin prend tout son sens. « Les deux fûts » — deux lignes, deux tensions, deux directions peut-être irréconciliables — se trouvent ici « rassemblés ». Mais ce rassemblement n'est pas une résolution. Il se tient dans une méditation qui leur est propre, c'est-à-dire qui ne les absorbe pas, mais les laisse résonner ensemble. Le poème devient le lieu où cette tension peut être tenue sans être réduite.

VOIX 2

Et ce lieu reçoit un nom : la Libre Étendue. Non pas un espace neutre, mais un champ où quelque chose peut se composer. Et dans cet espace gît la « Sérénité » — mais une sérénité qui n'est pas repos, ni apaisement définitif. Elle est dite « malicieuse ». Elle joue avec ce qu'elle rassemble. Elle ne fixe pas, elle compose. Elle accepte la tension, elle en fait une manière d'habiter.

VOIX 1

Ce qui donne à la mélancolie une place inattendue. Elle devient « bergère du troupeau ramené ». Elle ne disperse pas, elle rassemble. Mais ce rassemblement ne reconduit pas à une unité close. Il ramène « chez-Soi » — mais un chez-soi transformé, devenu « espace éjoué ». La joie n'efface pas la mélancolie, elle la traverse. Le retournement ne supprime pas la perte, il la reconduit dans une autre tonalité.

VOIX 2

Ainsi, le dialogue atteint une forme d'équilibre — mais un équilibre instable. Le retour n'est plus retour, il n'est plus même retournement au sens d'un geste unique. Il devient ouverture d'un espace où penser et poétiser ne s'opposent plus, mais se répondent sans se confondre. Et peut-être est-ce cela que le poème indique sans jamais le dire : que l'union ne se fait pas dans un concept, mais dans un lieu — fragile, mobile — où ce qui ne pouvait être pensé commence à se tenir sans se fermer.

10 — L'ANGE

Cette mélancolie est peut-être une joie qui s'est détournée d'elle-même,
celle qui murmure : « les autres, non ! », car les autres furent épargnés
du souci de ce *Dict* capable d'ouvrir à la Clarté,
Parole silencieuse qui trouve sous les mots son fragile abri.
C'est dans le temps du monde que l'Être fut oublié,
et pourtant notre histoire semble en porter le destin,
destin multiple, chaque fois suspendu dans son époque,
comme un flot de parenthèses successivement adressées aux âges.
J'avoue qu'il est subtil de présenter ainsi les choses.
Des Idées platoniciennes jusqu'au vouloir qui prétend les dépasser,
ne rencontrerions-nous que les empreintes successives d'un Être en retrait ?
Alors ce défilé de traces serait moins une histoire qu'une histoire manquée.
Le temps devient patricide dans son propre désaccord,
et de son errance naît ce que nous appelons l'histoire de la pensée.

Mais peut-être vient maintenant pour l'Être le temps de retourner chez-Soi,
non comme un simple revenir, mais comme une transfiguration.
« Retournement natal ! » s'écrie dans sa gaieté
le poète qui vient d'accoster aux rives de son propre passé.
À la demeure dont presque tout s'est effondré,
il offre non sa restauration, mais une origine nouvelle, un Natal encore impensé.

VOIX 1

L'Ange commence ici par un renversement très fin : la mélancolie n'est pas ce qu'elle paraît. Elle est « une joie détournée ». Cela ne signifie pas qu'elle cache une joie intacte, mais qu'elle en est la torsion, la forme oblique. Et cette torsion isole : « les autres, non ! ». Non pas exclusion orgueilleuse, mais exemption. Ceux qui ne sont pas saisis par cette mélancolie sont épargnés — épargnés du souci, mais aussi de l'ouverture. Car ce souci est celui du Dict, de cette Parole silencieuse qui ne se livre pas dans les mots, mais se tient sous eux.

VOIX 2

Oui, et ce souci ne peut apparaître que dans une certaine histoire. « C'est dans le temps du monde que l'Être fut oublié » — l'oubli n'est pas accidentel, il appartient au déploiement même du temps. Et pourtant, cet oubli ne supprime pas le destin : il le multiplie. « Un destiné multiple, selon son époque » — chaque époque suspend, ouvre, encadre autrement le rapport à l'Être. L'histoire devient alors une succession de parenthèses, non une progression continue. Ce qui se donne est toujours déjà limité par une manière de suspendre.

VOIX 1

Ce qui rend la tâche de penser d'autant plus délicate. L'Ange reconnaît lui-même la subtilité de ce qu'il avance. Les grandes constructions — des Idées platoniciennes au vouloir dépasser —

ne sont plus des fondements, mais des empreintes. Elles marquent le retrait de l'Être sans jamais le saisir. Et ce que nous appelons histoire de la pensée devient alors « histoire manquée » : non pas inutile, mais incapable d'atteindre ce qu'elle vise.

VOIX 2

Et cette incapacité n'est pas sans violence. « Le temps est patricide » : il rompt, il tue ses propres origines. Il ne transmet pas, il disjoint. Le désaccord n'est pas secondaire, il est constitutif. L'histoire du penser naît de cette errance. Elle avance en rompant, en oubliant, en recommençant sans cesse. Le retournement ne vient pas réparer cette violence, mais en révéler la structure.

VOIX 1

C'est pourquoi « vient le temps de l'Être ». Non pas un moment chronologique, mais une inflexion. Un retour « chez-Soi » — mais ce chez-soi n'est pas donné d'avance. Il ne s'agit pas de revenir à une origine intacte. L'Ange insiste : ce n'est pas un simple venir. C'est un « transfigurer ». Le retournement ne restaure pas, il transforme. Il ne récupère pas le passé, il le reconfigure.

VOIX 2

Et cette transformation prend la forme d'une parole poétique. « Retournement natal ! » — l'exclamation n'est pas théorique, elle est joyeuse. Elle vient d'un poète qui a accosté aux rives de son passé, non pour s'y fixer, mais pour le traverser autrement. Ce qu'il offre à sa demeure effondrée, ce n'est pas une reconstruction, mais « une nouvelle Origine ». Et cette origine est dite « impensée » — non pas encore pensée, mais peut-être irréductible à toute pensée.

VOIX 1

Ainsi, le retournement atteint ici son point le plus affirmatif. Après la perte, l'oubli, l'errance, quelque chose se donne — non comme vérité acquise, mais comme possibilité de recommencer. Mais ce recommencement ne reconduit pas à ce qui fut. Il invente une origine qui n'a jamais été donnée comme telle. L'effondrement n'est pas annulé, il devient condition.

VOIX 2

Et peut-être est-ce là le geste le plus décisif : ne plus chercher l'origine derrière soi, mais la laisser surgir comme ce qui n'a jamais cessé de commencer sans être reconnu. Le « Natal impensé » ne se situe ni dans le passé ni dans l'avenir. Il est ce point de bascule où le temps cesse d'être seulement patricide pour devenir porteur d'un commencement qui ne dépend plus de ce qu'il détruit. Le retournement n'efface pas l'histoire manquée — il la traverse, et, en la traversant, ouvre ce qui n'avait pas encore été possible.

XI

11 — L'HOMME

On a trop souvent revêtu les dieux d'un romantisme désormais usé.

Entre Goethe et Wagner, lequel nous aura le plus trompés ?

« Je suis un décadent », semblait parfois regretter Nietzsche, avouant qu'il lui arrivait encore de céder à cette humeur.

Le sentimentalisme se perd lorsqu'il entreprend de mystifier ce qui n'est parfois dans le monde que sa plus simple banalité, et « là où elle s'assit » devient soudain la transcendance d'un souvenir malade qui ne parvient plus à trouver son apaisement.

« Ô temps, suspends ton vol ! » supplie celui que son désir torture.

Mais d'où vient donc ton malaise, orant déjà désabusé ?

N'as-tu pas compris que le temps ne saurait être arrêté

et qu'il tient toujours au-dessus de nos têtes la pointe de son épée ?

Le temps demeure infidèle à celui qui prétend le compter.

Il faudrait apprendre à prendre ce temps qui nous demeure étranger

avant que lui-même ne nous prenne et ne nous emporte ailleurs.

Le temps ainsi pensé devient mensonge, meurtrier de l'Esprit.

Mais existe-t-il un autre temps, que nous n'aurions encore jamais pensé,

un temps qui ne s'écoulerait qu'après des horloges enfin arrêtées ?

Serait-ce ce temps de l'Être que l'histoire aurait enfermé

dans le secret même du monde dont tu m'as confié la clé ?

VOIX 1

Ici, l'homme tranche dans un autre registre : il s'en prend aux images mêmes qui ont porté le rapport au divin. « Romantisme usé » — ce n'est pas seulement une esthétique qui est visée, mais une manière de sentir devenue suspecte. Entre Johann Wolfgang von Goethe et Richard Wagner, la question n'est pas de choisir, mais de comprendre comment une certaine élévation a pu glisser vers une illusion. Et lorsque Friedrich Nietzsche dit « je suis un décadent », ce n'est pas un aveu anecdotique : c'est la reconnaissance d'un danger interne, d'une tentation de céder à ce même pathos.

VOIX 2

Oui, et ce danger prend ici le nom de sentimentalisme. Non pas le sentiment lui-même, mais son dérèglement. Il « mystifie » ce qui est banal, il transforme le moindre souvenir en

transcendance. « Là où elle s'assit » devient un lieu sacralisé, mais cette sacralisation est malade. Elle ne révèle rien, elle compense. Le retournement exige alors de défaire cette inflation, de restituer au monde sa sobriété, sans pour autant l'appauvrir.

VOIX 1

C'est dans cette perspective que la célèbre plainte — « O temps, suspends ton vol » — est reprise, mais retournée. Elle n'est plus une prière légitime, mais le signe d'un malaise non compris. Vouloir arrêter le temps, c'est refuser ce qu'il est. Et la question posée est incisive : d'où vient cette souffrance ? N'est-elle pas liée à une incompréhension du temps lui-même, à une volonté de le plier à nos désirs ?

VOIX 2

D'où cette image tranchante : le temps « tient sur nos têtes la pointe de son épée ». Il n'est pas un flux doux, mais une menace constante. Et pourtant, le vouloir compter — le mesurer, le maîtriser — est une illusion. Le temps se dérobe à celui qui veut le fixer. Il devient infidèle. Il échappe à toute tentative d'appropriation. Le retournement consisterait alors à changer de rapport : non plus compter le temps, mais « prendre le temps » — sans le posséder.

VOIX 1

Mais cette prise est elle-même paradoxale. Le temps nous est étranger, et pourtant il faut le prendre avant qu'il ne nous prenne. Il y a là une urgence, une inversion des rôles. Et c'est pourquoi l'homme peut aller jusqu'à dire : « le temps est un mensonge ». Non pas qu'il n'existe pas, mais qu'il trompe lorsqu'on le prend pour ce qu'il n'est pas. Il devient meurtrier de l'Esprit lorsqu'il est réduit à une succession mesurable.

VOIX 2

Dès lors, la question s'ouvre : y a-t-il un autre temps ? Un temps qui ne s'écoule pas, qui ne se laisse pas saisir par les horloges ? « Aux horloges arrêtées » — ce n'est pas l'absence de temps,

mais une autre manière de le laisser être. Un temps qui ne fuit pas, mais qui demeure autrement. Et ce temps pourrait être celui de l'Être, non pas hors de l'histoire, mais enfermé en elle, dissimulé.

VOIX 1

Ce qui ramène à la clé donnée par l'Ange. Si un tel temps existe, il ne peut être atteint par les voies habituelles. Il reste dans le « secret du monde ». Et la clé ne donne pas accès immédiatement : elle invite à chercher autrement. Le retournement ne consiste plus seulement à revenir, ni même à transfigurer, mais à pressentir un autre régime du temps — sans pouvoir encore le nommer.

VOIX 2

Ainsi, le dialogue atteint un point d'incertitude fertile. Le temps ordinaire est mis en question, le sentimentalisme démasqué, mais rien n'est encore assuré. Il y a une ouverture vers un « autre temps », mais cette ouverture reste fragile. Elle dépend d'une capacité à ne plus vouloir arrêter, mesurer, posséder — et à se tenir devant ce qui, dans le temps même, ne s'écoule pas comme le reste. Peut-être est-ce là que le retournement se joue désormais : dans cette attente d'un temps qui ne se laisse pas saisir, mais qui pourtant appelle.

XII

12 — L'ANGE

Il est tant de mystères que l'homme voudrait sonder jusqu'au fond.

Le Même pourtant nous parle du Simple au cœur de toute complexité.

Et c'est peut-être cela, le plus difficile, que nous cherchons aveuglément à cerner :

qui pourrait encore s'y attacher s'il voulait posséder le tout ?

Car celui qui s'empare de tout n'en connaît peut-être que la moitié
s'il lui faut, dans sa caverne, commencer par décomposer chaque chose.
Que restera-t-il alors du pain qu'il aura réduit en miettes ?
Le Même, qui de toute richesse sait encore faire surgir la Simplicité.
Nous savons, disons-nous : le temps du monde est une fatalité.
« Vraiment ? » demande pourtant l'intrépide,
celui qui transforme le temps mal pensé en objet de requête
et refuse de déposer les armes devant ce qui semblait décidé.
La mort n'est pas l'instant où un vécu tout entier bascule dans le passé.
Et voici que revient la faille de cet « Être et temps »
qui assignait notre mort à l'histoire d'une existence consommée.
Le souci du mortel devient alors angoisse devant une mort annoncée.
Mais lorsqu'un être-là meurt, devient-il pour autant du passé ?
N'est-il plus que l'ombre d'un survivant qui s'accrocherait encore à ses pas ?
Le deuil met précisément en présence celui qui pourtant demeure absent :
dans cette joie mélancolique quelque chose de lui continue de subsister.

VOIX 1

L'Ange introduit ici une tension très fine entre le Même et le simple. « Le Même nous dit le Simple dans la complexité » — mais ce simple n'est pas immédiatement accessible. Il est ce que l'on rate précisément parce qu'on veut le saisir. Vouloir cerner, posséder, embrasser la totalité, c'est déjà manquer ce qui se donne comme simple. Et celui qui « de tout s'empare » ne recueille que des fragments décomposés. Il accumule, mais ne voit plus. Il ne lui reste que des miettes — et la simplicité lui échappe.

VOIX 2

Oui, et cette critique vise directement une certaine volonté de savoir. La caverne n'est plus seulement lieu d'illusion, elle devient lieu d'accumulation. Tout y est décomposé, analysé, mais rien n'est tenu ensemble. Le retournement ne consiste pas à sortir pour voir davantage, mais à renoncer à cette appropriation fragmentante. Le Même n'est pas ce qui se possède, mais ce qui se laisse reconnaître dans une simplicité qui n'additionne rien.

VOIX 1

C'est dans ce contexte que la question du temps revient. « On sait ! » — affirmation presque ironique. Le temps comme fatalité semble une évidence. Mais l'Ange introduit une brèche : « Vraiment ? » Cette interjection suffit à déplacer tout l'édifice. Et l'intrépide apparaît comme celui qui refuse cette évidence, qui interroge le temps lui-même. Non pas pour le nier, mais pour ne pas le laisser s'imposer comme destin incontestable.

VOIX 2

D'où cette affirmation surprenante : « la mort n'est pas l'instant d'un vécu au passé ». La mort ne se réduit pas à un point dans la succession. Elle ne clôt pas simplement une histoire. Le temps, tel que nous le pensons, ne peut pas en rendre compte. Le retournement touche ici à une limite : ce que nous appelons fin échappe à la temporalité ordinaire.

VOIX 1

Et pourtant, la faille demeure. « Être et temps » assignés à faire de la mort une histoire consumée — comme si toute existence devait être reconduite à un récit achevé. Le souci du mortel devient alors angoisse, parce qu'il se tient devant une mort qu'il croit pouvoir situer,

anticiper, intégrer. Mais cette anticipation est elle-même une construction. Elle enferme dans une représentation.

VOIX 2

Ce qui rend la question du deuil décisive. « Quand meurt un être-là, devient-il un passé ? » — la question ne trouve pas de réponse simple. Le disparu n'est pas seulement ce qui n'est plus. Il est présent autrement. « L'ami absenté » — formule juste : l'absence n'est pas vide, elle est une forme de présence déplacée. Et le deuil ne consiste pas à effacer, mais à habiter cette présence absente.

VOIX 1

C'est pourquoi la mélancolie revient, mais transformée. Elle n'est plus seulement tension ou inquiétude, elle devient « joie mélancolique ». Non pas contradiction, mais co-présence. Ce qui subsiste n'est pas une mémoire figée, mais une manière d'être en relation avec ce qui n'est plus là sans cesser d'être. Le retournement touche ici à quelque chose de très intime : la manière dont l'absence peut encore porter.

VOIX 2

Ainsi, le dialogue ne résout pas la question de la mort, ni celle du temps. Il les déplace. Il montre que ce que nous tenons pour évident — fatalité du temps, clôture de la mort, accumulation du savoir — repose sur des formes de saisie qui manquent le simple. Et peut-être est-ce là, encore une fois, le point le plus difficile : accepter que le Même ne se donne pas dans la maîtrise, mais dans une simplicité qui ne peut être atteinte qu'en renonçant à vouloir tout tenir.

XIII

13 — L'HOMME

C'est donc encore la question du temps qui revient devant nous,
d'un temps que la temporalité elle-même aurait fini par défigurer.
Le temps s'oppose à l'Être dès lors qu'il devient mesure,
semblable au débit de l'eau qu'une rivière entraîne à travers le pré.
Si le présent du fleuve où l'Être s'est un jour baigné
est à chaque instant emporté par son cours vers quelque mer lointaine,
il reçoit pourtant de sa propre source ce qui fait sa destinée
et conserve partout où il va quelque chose du sol dont il est né.
Au fil de cette eau qui traîne avec elle le temps, celui-ci semble avancer :
demain serait son hier déjà arraché à la source,
et le présent la continuité de ce passage.
Mais d'un cercle le temps ne peut arracher un seul instant.
Nous croyons que la lumière nous est donnée depuis le ciel
et que la terre ne garde dans son ventre que l'obscurité.
Pourtant c'est du sol profond qu'un lys commence à germer
avant d'offrir à la lumière la destinée qui était la sienne.
La lumière elle-même ne paraît que dans ce qu'elle éclaire.
Qui prétendrait la suivre seule du regard devrait négliger toute chose.
La Clarté vient de l'An, scandée par le rythme des saisons :
à l'hiver, toujours, un printemps finit par succéder.

VOIX 1

Ici, l'homme tente de reprendre la question du temps, mais en la déplaçant. « Temporalité » — le mot lui-même indique une déformation. Le temps n'est pas simplement donné, il est reconstruit, reconfiguré, et c'est cette reconstruction qui l'oppose à l'Être. Dès qu'il est mesuré, il devient flux, débit, écoulement. La rivière est une image claire : ce qui coule semble évident, mais cette évidence est déjà une interprétation. Le temps mesuré est un temps appauvri.

VOIX 2

Et pourtant, la même image ouvre une autre possibilité. Le fleuve ne se réduit pas à son écoulement vers la mer. Il prend sa destinée à sa source. Et cette source ne disparaît pas dans le mouvement. « Où qu'il aille, il conserve ce sol dont il est né ». Le temps, ainsi compris, ne rompt pas avec l'origine. Il la porte. Le retournement consiste peut-être à voir que le devenir ne détruit pas l'origine, mais la transporte.

VOIX 1

Ce qui rend la structure du temps beaucoup plus complexe. « Demain en est l'hier » — la formule dérange la linéarité. Ce qui vient est déjà arraché à ce qui a été. Le présent n'est pas un point entre deux, mais une continuité. Et surtout, « le temps ne peut d'un cercle un instant isoler ». On ne peut pas extraire un moment pur, le détacher du tout. Le temps n'est pas une suite d'instant, mais un tissu où chaque point renvoie à l'ensemble.

VOIX 2

Cela renverse aussi le rapport entre lumière et obscurité. On pense spontanément que la lumière vient d'en haut, et que la terre est sombre. Mais le lys vient du sol profond. La lumière n'est pas première. Elle est accueillie, portée, offerte par ce qui semblait obscur. Le retournement passe ici par une inversion du regard : ce qui est caché n'est pas absence de lumière, mais condition de son apparition.

VOIX 1

Et cette apparition est elle-même limitée. « La lumière ne paraît que dans son éclairé » : elle n'est jamais totale. Elle se donne dans ce qu'elle éclaire, et non comme une présence indépendante. Et celui qui la suit du regard doit « négliger toute chose ». Voir la lumière, c'est perdre le reste. Il y a là un danger : celui de se laisser absorber par ce qui brille, au détriment de ce qui demeure dans l'ombre.

VOIX 2

D'où cette précision : la Clarté vient de l'An, du rythme des saisons. Elle n'est pas continue, elle n'est pas stable. Elle passe, elle revient, elle s'inscrit dans une cyclicité. L'hiver et le printemps ne s'opposent pas simplement, ils se succèdent, se répondent. La clarté n'est pas un état définitif, mais un moment dans un rythme plus large.

VOIX 1

Ainsi, le temps n'est plus seulement ce qui emporte, ni ce qui menace. Il devient rythme, retour, porteur d'une origine qui ne disparaît pas. Mais ce rythme ne supprime pas la difficulté : il ne donne pas un accès immédiat à l'Être. Il exige de tenir ensemble ce qui coule et ce qui demeure, ce qui éclaire et ce qui reste dans l'ombre.

VOIX 2

Le retournement, ici, ne consiste pas à sortir du temps, mais à cesser de le réduire à un flux mesurable. Il s'agit de reconnaître en lui une profondeur, une source, un rythme qui ne se laisse pas isoler en instants. Et peut-être est-ce cela que l'homme commence à entrevoir : un temps qui n'est plus opposé à l'Être, mais qui en porte la trace — sans jamais se laisser saisir entièrement.

XIV

14 — L'ANGE

Mais tu me parles encore du temps de l'homme,
du temps des successions et des brûlures de l'été.

Le temps qui conviendrait à l'Être ne saurait être cet enchaînement
où le semeur, la moisson et le pain deviennent les maillons d'une même chaîne.

La saison des promesses n'est peut-être qu'un temps creusé :
l'hiver, lorsque nous demeurons près de l'âtre, porte encore la mémoire de l'été.

Le temps a fait son œuvre et l'horloge maintenant arrêtée
s'ennuie presque d'avoir perdu le mouvement précieux de son balancier.

Il existe un autre temps : celui du demeurer,
indifférent aux tempêtes comme aux orages qui passent.

Ce temps est un secret caché dans ta propre maison,
le secret du Natal qu'il te revient désormais d'apaiser.

C'est aussi le temps des rivières et des sources qui semblent s'écouler,
car l'eau qui se déplace ne peut le faire qu'en s'étirant.

Ce qui paraît passer pourrait bien être une forme d'éternité :
l'Être dans sa demeure, enfin conjugué à son Temps.

Voilà peut-être ce qu'Hölderlin entendait par retourner :
venir à l'origine jusque dans sa duplicité.

Pourquoi ne voyons-nous jamais ce temps que nous disons passer ?
Parce que tu ne peux l'approcher qu'en apprenant enfin à te servir de ta clé.

VOIX 1

L'Ange corrige immédiatement : ce dont parle l'homme n'est encore que le temps humain, celui des successions, des saisons vécues comme brûlures et passages. Un temps enchaîné, pris dans des maillons — semence, récolte, répétition. Ce temps est utile, nécessaire même, mais il n'est pas celui « qui sied à l'Être ». Il est déjà une traduction, une réduction. Le retournement commence ici par une distinction : ce que nous appelons temps n'est peut-être qu'un de ses visages, et non le plus décisif.

VOIX 2

Oui, et cette réduction se voit dans la manière dont nous vivons les saisons. La promesse du printemps, la chaleur de l'été, la mémoire de l'hiver — tout cela est vécu comme succession. Mais l'Ange renverse cette lecture : « la saison des promesses n'est que le temps creusé ». Le temps ne s'ajoute pas, il se creuse. L'hiver, près de l'âtre, n'est pas seulement froid et retraits : il est déjà mémoire de l'été. Les saisons ne s'alignent pas, elles se pénètrent.

VOIX 1

Et lorsque l'horloge s'arrête, quelque chose se révèle. Elle « s'ennuie d'avoir perdu son balancier » — image presque ironique. Ce qui mesurait le temps se retrouve sans fonction. Comme si le temps véritable n'avait pas besoin d'être compté. Le retournement passe par cet arrêt : non pas suspension du temps, mais mise en question de ce qui prétend le mesurer.

VOIX 2

D'où l'introduction d'« un autre temps » : le temps du demeurer. Non pas ce qui passe, mais ce qui tient. Et ce temps ne se laisse pas affecter par les tempêtes. Il ne dépend pas des événements. Il est « secret », caché dans la maison. Cela rejoint ce qui a été dit plus tôt : l'accès n'est pas extérieur. Il est déjà là, mais non reconnu. Le Natal n'est pas un point dans le passé, mais une manière d'être qui apaise.

VOIX 1

Mais cet apaisement ne signifie pas immobilité. L'Ange parle du temps des rivières, des sources. L'eau s'écoule, elle se déplace, et pourtant elle « s'étire ». Ce qui semble passer n'est pas pure perte. « Ce qui semble passer est une éternité » : la formule est forte. Le passage lui-même pourrait être porteur de ce qui demeure. Le retournement ne nie pas l'écoulement, il le requalifie.

VOIX 2

Et c'est là que l'Être et le temps cessent de s'opposer. « L'Être en sa demeure, à son Temps conjugué » : il ne s'agit plus de deux registres distincts, mais d'une conjugaison. Le temps n'est plus ce qui éloigne de l'Être, il devient ce dans quoi il se tient. Mais cette conjugaison n'est pas visible immédiatement. Elle demande un déplacement du regard.

VOIX 1

Ce déplacement est précisément ce que l'Ange attribue à Friedrich Hölderlin. Le « retournement » dont il parle n'est pas un retour en arrière, mais un retournement du rapport au temps lui-même. Venir à l'origine, c'est rencontrer sa duplicité : ce qui passe et ce qui demeure, inséparables et pourtant distincts.

VOIX 2

Et la question finale reste ouverte : pourquoi ne voit-on pas ce temps ? Il est là, mais nous le manquons. Parce que nous cherchons à le saisir comme un objet, à le mesurer, à le fixer. Or, « tu ne peux le saisir qu'en usant de ta clé ». Et cette clé n'ouvre pas un contenu, elle transforme l'accès. Le retournement ne donne pas une réponse, il modifie la manière même de voir — jusqu'à laisser apparaître, dans ce qui passe, ce qui ne passe pas.

15 — L'HOMME

C'était donc cela, la clé que tu m'avais confiée !

Lorsqu'il reprend pied sur la rive, le poète demeure troublé,

car vient à sa rencontre ce qui semble réservé

à ceux qui jamais n'ont véritablement déserté l'origine.

Des deux que notre pensée ne cesse d'opposer, l'unité nous est dite :

le Simple, qui dans toutes choses affirme la Mêmeté.

C'était là, disait avec fierté le vieux Schopenhauer, la pensée du peuple,

lui que le diable lui-même semblait parfois avoir conseillé.

Il évoquait la Sagesse des dieux sacrifiée

par un commun vulgaire qu'il jugeait incapable de pensée.

Du monde il ne voulait plus connaître que sa représentation,

kantien de pacotille dont la pensée finissait par se retourner contre la vie.

Et ce temps de l'Être destiné aux humains,

il le brisait sous les dents acérées du Mal.

Pourtant les gens simples n'en parlèrent jamais ainsi,

et peut-être est-ce pourquoi l'origine trouva chez eux son meilleur refuge.

Le poète fait offrande de ce qui n'est pas encore pensé

et qui pourtant ne saurait demeurer étranger à ceux parmi lesquels il vit.

C'est la pensée qui calcule qui éprouve le besoin des oppositions

et sait tirer du différend lui-même quelque bénéfice à comptabiliser.

VOIX 1

Ici, quelque chose se noue. L'homme reconnaît la clé — non plus comme une promesse abstraite, mais comme ce qui le met en demeure. « Prenant pied sur la rive » : il n'est plus dans le flux, il touche un seuil. Et ce seuil le trouble. Car ce qui vient à sa rencontre n'est pas ce qu'il cherchait, mais ce qui était « réservé » — réservé à ceux qui n'ont pas déserté l'origine. Autrement dit, l'accès n'est pas conquête, il est conditionné par une fidélité.

VOIX 2

Oui, et cette fidélité n'est pas nostalgie. Elle tient à cette unité des opposés : « de ces deux qui s'opposent nous est dit l'unité ». Mais cette unité n'est pas une synthèse conceptuelle. Elle est dite « Simple ». Et le Simple affirme la Mêmeté — non pas comme identité plate, mais comme ce qui tient ensemble sans réduire. C'est une pensée qui ne procède pas par distinction et opposition, mais par reconnaissance d'un fond commun.

VOIX 1

Ce qui rend l'appel à Arthur Schopenhauer particulièrement intéressant. « Pensée du peuple » — formule ambivalente. Chez lui, elle pouvait être condescendante, voire méprisante. Ici, elle est retournée. Le peuple n'est pas incapable de penser, il porte une forme de pensée du Simple. Et ce que Schopenhauer attribuait au diable — une lucidité sombre — devient ici un indice : il y a dans cette simplicité quelque chose que la pensée savante manque.

VOIX 2

Et c'est précisément là que la critique se déploie. La « sagesse sacrifiée » ne l'est pas par ignorance, mais par une certaine manière de penser qui réduit le monde à sa représentation. Le « kantien de pacotille » n'est pas Kant lui-même, mais une caricature : celle qui transforme la pensée en dispositif de maîtrise. Et cette réduction devient « meurtrière » parce qu'elle coupe du temps de l'Être, elle empêche l'accès à ce qui ne se laisse pas représenter.

VOIX 1

Ainsi, ce que l'homme dénonce, c'est une forme de violence du penser. « Il brisait de ses dents » — image forte. Le Mal n'est pas extérieur, il est dans cette manière de découper, d'opposer, de réduire. Et pourtant, cette violence n'atteint pas tout. « Parmi les gens simples il n'en fut pas parlé » — et c'est précisément là que l'origine est préservée. Non pas intacte, mais soustraite à cette opération.

VOIX 2

Ce qui redonne au poète une fonction singulière. Il ne produit pas une pensée nouvelle, il « fait offrande de ce qui n'est pas pensé ». Ce qui est offert n'est pas un contenu élaboré, mais ce qui, au sein même de la communauté, ne peut être ignoré sans être formulé. Le poète n'invente pas, il rend visible ce qui était là sans être reconnu comme tel.

VOIX 1

Mais cette offrande se heurte à une autre logique : celle de la « pensée comptante ». Celle qui calcule, qui oppose, qui tire profit du différend. Elle ne cherche pas à comprendre, mais à exploiter. Elle a besoin des opposés, elle les entretient. Et dans cette logique, l'unité du Simple devient invisible, voire inutile.

VOIX 2

Ainsi, le retournement se précise encore : il ne s'agit pas seulement de penser autrement, mais de se déprendre d'un certain rapport au penser lui-même. Quitter la logique du calcul, de l'opposition, de la maîtrise, pour s'ouvrir à une unité qui ne se construit pas, mais se reconnaît. Et peut-être est-ce là, au fond, ce que la clé permet : non pas ouvrir une porte nouvelle, mais désactiver la manière même dont on cherchait à ouvrir.

16 — L'ANGE

Je suis de la maison : à présent, tu le sais.

Les pins ont reçu leur part de la plus haute Clarté.

Le feu tombé du ciel n'a pourtant rien qu'il doive éclairer,
car le tonnant ne fait que gronder d'une lumière qui s'est égarée.

Lorsque l'astre qui fait le jour décline enfin vers le soir
et que la nuit reprend possession d'une terre qui paraît abandonnée,
une timide clarté se met à brûler dans les chaumières,
réconfort de l'Esprit qui vient silencieusement méditer.

Il habite en poète, celui qui, dans cette clarté dansante,
s'abandonne à la joie d'avoir dérobé au temps
ce qui, dans l'instant, se donne comme un fragment d'éternité
et s'ouvre au temps de l'Être auquel il appartient.

Ce n'est donc pas un retour, mais la manifestation
de ce que le Natal avait depuis toujours préservé.

C'est par accident seulement qu'il semble avoir pris racine
au pays de ces brumes derrière lesquelles la vallée aime à se cacher.

Car ce n'est finalement aucun lieu qui est ici nommé,
mais une parole sacrée que protège le silence,
une parole que le souffle du temps, lorsqu'il traverse le monde,
vient murmurer aux âmes qui savent encore l'entendre.

VOIX 1

Ici, l'Ange se révèle sans détour : « je suis de la maison ». Il ne vient plus d'ailleurs, il n'est plus une figure de passage. Il appartient à la proximité même. Et pourtant, ce qui suit ne reconduit pas à une évidence rassurante. Les pins reçoivent la plus haute clarté, mais cette clarté ne s'impose pas comme illumination. Le feu du ciel « n'a rien à éclairer ». Comme si la lumière, en tombant, se perdait. Le tonnerre lui-même gronde d'une « lumière égarée ». Le sommet n'est pas le lieu de la vérité.

VOIX 2

Oui, et c'est pourquoi la véritable clarté se déplace. Elle n'est pas dans l'éclat du jour, mais dans la pénombre des chaumières. Lorsque le soleil décline, une « timide clarté » apparaît. Elle ne s'impose pas, elle accompagne. Elle ne révèle pas tout, elle reconforte. Le retournement est là : ce n'est pas dans l'intensité maximale que se donne l'essentiel, mais dans une lumière retenue, presque fragile.

VOIX 1

Et cette lumière n'est pas extérieure. Elle devient habitation. « Il habite en poète » — la clarté ne se regarde pas, elle se vit. Le poète ne la possède pas, il s'y abandonne. Et dans cet abandon, quelque chose se produit : il « vole au temps » un fragment d'éternité. Formule étonnante. Comme si l'éternité n'était pas hors du temps, mais saisissable dans l'instant — à condition de ne pas vouloir la retenir.

VOIX 2

Mais cet instant n'est pas isolé. Il ouvre au « temps de l'Être ». Le poète ne sort pas du temps, il accède à une autre dimension en lui. Et c'est pourquoi l'Ange insiste : « ce n'est pas un retour ». Il n'y a pas de mouvement en arrière. Ce qui se manifeste est ce que le Natal a toujours préservé. Rien n'est ajouté, rien n'est reconquis. Ce qui apparaît était déjà là, mais non reconnu.

VOIX 1

Et pourtant, ce surgissement semble presque accidentel. « C'est par un accident qu'il s'est enraciné ». L'origine ne s'impose pas comme nécessité logique. Elle advient, de manière imprévisible, dans un lieu qui lui-même n'est pas stable — « pays de brumes », vallée cachée. Le Natal n'est pas un sol ferme, mais un lieu voilé, traversé d'incertitude.

VOIX 2

Ce qui confirme que ce dont il est question n'est pas un lieu au sens ordinaire. « Ce n'est pas un lieu qui est ici nommé » — mais une parole. Une parole sacrée, et pourtant silencieuse. Elle ne s'énonce pas, elle se protège dans le silence. Elle ne s'impose pas, elle se murmure. Et ce murmure n'est pas adressé à l'intellect, mais aux âmes.

VOIX 1

Le souffle du temps devient alors porteur de cette parole. Non plus le temps mesuré, ni même le temps du devenir, mais un temps qui murmure. Et ce murmure dit quelque chose de très simple : une veille, une parenté. « Je veille en ton Natal sur notre parenté » — la relation n'est pas construite, elle est déjà là, gardée.

VOIX 2

Ainsi, le retournement atteint ici une forme de dépouillement. Il ne s'agit plus de comprendre, ni de chercher, ni même de revenir. Il s'agit de laisser se manifester ce qui a toujours été préservé — dans une lumière discrète, dans un silence habité, dans une parole qui ne se dit pas mais se tient. Et peut-être est-ce cela, finalement, la clé : non pas ouvrir, mais reconnaître ce qui veille déjà, sans jamais s'imposer.

REMARQUE

Remarque : ce qui est réservé aux jeunes et aux anciens l'est à double titre : d'une part il leur est réservé au sens où c'est à eux qu'il s'adresse par le Dict du poète et d'autre part il est tenu en réserve, dans le voilement de son retrait aussi longtemps que le poète ne l'a pas nommé du mot qui ne faillit pas.

VOIX 1

Ce qui est dit ici du « réservé » ne renvoie pas à un privilège, mais à une adresse. Le poème ne parle pas à tous de la même manière. Il vise ceux qui se tiennent à une certaine extrémité du temps — les jeunes et les anciens — non pas comme catégories, mais comme seuils. Les uns sont encore proches de l'origine sans le savoir, les autres y reviennent sans pouvoir la fixer. Dans les deux cas, quelque chose demeure ouvert.

VOIX 2

Mais cette adresse ne suffit pas à définir le « réservé ». Car ce qui est en jeu ne se contente pas d'être adressé — il se tient lui-même en réserve. Il ne se donne pas d'emblée. Il demeure en retrait, non par défaut, mais parce que ce retrait est sa condition. Ce qui se dit ne peut apparaître qu'à partir de ce qui se retire.

VOIX 1

Ainsi, il y a une double réserve : celle de l'appel et celle du voilement. Ce qui est dit appelle certains, mais ce qui est appelé ne se livre pas pour autant. Le poème ne transmet pas un contenu disponible. Il approche ce qui ne peut être donné qu'en se déroband.

VOIX 2

Et c'est pourquoi la parole du poète est si exposée. Elle ne peut pas simplement nommer. Si elle force, elle trahit. Si elle éclaire trop, elle détruit ce qu'elle voulait faire apparaître. Il faut un mot qui ne faillit pas — non pas un mot exact, mais un mot qui ne rompt pas le retrait.

VOIX 1

Un mot qui ne dévoile pas en arrachant, mais qui laisse advenir. La nomination ne doit pas supprimer le voile, mais en accompagner la levée. Le poète ne révèle pas ce qui était caché : il rend possible une approche qui ne dissipe pas ce qu'elle approche.

VOIX 2

Alors le « réservé » prend tout son sens. Ce qui est adressé ne peut l'être qu'à condition de demeurer en retrait. Et ce qui demeure en retrait ne peut être approché que par une parole qui renonce à posséder ce qu'elle dit.

VOIX 1

Les jeunes et les anciens ne sont donc pas les détenteurs d'un savoir, mais les gardiens d'une possibilité. Ils ne reçoivent pas un contenu, ils se tiennent dans une ouverture — celle d'une parole qui ne s'impose pas.

VOIX 2

Et cette ouverture elle-même est fragile. Elle ne peut être maintenue que si la parole reste fidèle à ce qu'elle approche — c'est-à-dire à ce qui ne se donne qu'en se retirant. Là seulement, le « réservé » cesse d'être une limite pour devenir une condition.

PRÉLUDE À L'ERRANCE

Je ne savais plus exactement où je me trouvais, ni comment j'en étais arrivé là. Une existence en suspens, sans mouvement, où chaque jour n'était qu'une répétition stérile du précédent. Mes journées s'étiraient, interminables, dans le silence d'une vie déserte de toute intensité. Je me retrouvais coincé dans un quotidien sans éclat, comme si le monde autour de moi s'était retiré, laissant un vide pesant que je n'arrivais plus à combler. Le temps semblait m'engloutir, mais je n'étais plus assez vivant pour le fuir.

Il y avait bien longtemps que j'avais cessé d'attendre quoi que ce soit, car le monde ne m'offrait plus que des illusions. De tous mes souvenirs, il n'en restait que des bribes, des fragments éparpillés que l'on ne parvient pas à recoller, et qui, pourtant, me hantaient encore. J'étais là, dépossédé de tout, suspendu dans l'immensité d'un temps qui s'étirait comme une lourde mélancolie. Je n'avais plus de désir, plus de volonté. L'avenir, s'il existait, n'était qu'un spectre incertain, et le passé s'étiolait dans un flou lointain, comme une brume que l'on ne distingue plus à force d'en avoir fait l'expérience. Tout ce qui avait un jour semblé important ne l'était plus. Le monde s'était réduit à une coquille vide, un décor figé auquel je n'appartenais plus.

Je m'étais observé de loin, dans ce quotidien que je croyais connaître : un enchaînement de gestes vides, une série de matinées qui se succédaient sans signification, et des nuits où les pensées ne cessaient de m'assiéger sans parvenir à me libérer. Les murs de ma propre existence m'étouffaient, mais je n'avais plus la force de les franchir. Je n'étais plus que l'ombre d'un homme, une silhouette sans substance, dont les pensées se vidaient progressivement, absorbées par la torpeur du temps.

Il y avait quelque chose de tragique dans cette passivité, comme si, au fond, j'étais conscient de ma propre ruine mais incapable d'y échapper. Un vide qui se nourrissait de chaque instant passé, une attente de rien, une attention sans objet. Le monde ne m'était plus que lointain, figé dans une répétition sans fin. L'air me paraissait lourd, les lieux déserts, et moi-même, plongé dans cette lente agonie de l'âme, je n'étais plus qu'une forme errante, flottante.

Je n'avais pas de véritables souvenirs de ce qui m'avait conduit ici, ni de raisons précises à ce vide dans lequel je me noyais. Mais il y avait bien cette sensation persistante de stagnation, d'un naufrage qui s'étirait dans le temps. C'était comme si chaque moment de mon existence me poussait à la renonciation, à l'abandon de soi, une lente dérive sans but. Je savais bien que, au fond, cette vie était une impasse, mais l'idée même de m'en échapper semblait une illusion encore plus grande. Qu'étais-je devenu ? Un fantôme, une ombre perdue dans un monde dont je n'avais plus l'empreinte.

Les jours se déroulaient, lourds et sans relief, dans l'indifférence d'un temps qui ne passait jamais assez vite. Les gens autour de moi, si tant est qu'ils fussent encore là, semblaient figés eux aussi dans une danse macabre, enchaînés à des habitudes de survie, sans plus aucune passion. Je me sentais tout aussi étranger à eux qu'à ce monde. Qu'y avait-il à fuir, d'ailleurs, quand tout n'était que ruine ? Ce vide ne faisait que m'engloutir peu à peu, et je me perdais dans ses méandres, comme un naufragé sans espoir de salut.

C'est dans cet état, accablé par une lassitude infinie et une absence totale de repères, que je me suis retrouvé à trainer mon ennui sur des voies sans issue, mes pieds foulant la poussière d'un monde délaissé, comme si la route elle-même me rejetait. Je n'avais pas d'espoir de trouver une fin, pas de certitude que cette route me mènerait quelque part. Mais que faire d'autre ?

Restais-je là, figé, dans ce marécage de pensées stagnantes, ou bien devais-je m'élancer dans l'inconnu, en quête d'une échappée, même illusoire ? L'idée d'un renouveau me paraissait absurde, mais le poids de cette inertie était devenu insupportable. Je n'avais plus de choix, ou plutôt, je ne pouvais plus supporter l'idée de ne pas en avoir. La réponse m'échappait, et pourtant, sans savoir pourquoi, je partis.

INTRODUCTION

Je trainais mon ennui sur des voies sans issue, mes pieds foulant la poussière d'un monde délaissé, comme si la route elle-même me rejetait. Le soleil, haut dans le ciel, frappait de toute sa violence, brûlant ma conscience, la dévastant peu à peu, comme un incendie dévorant les sous-bois. Il n'y avait pas d'ombre, pas de répit, que l'étreinte accablante de ce ciel dément, me forçant à m'agenouiller devant l'inconnu de ma propre fatigue. Chaque pas était un poids, un fardeau imprévu, et le sang qui s'échappait de ma blessure semblait offrir sa souffrance à la terre, tandis qu'un taon s'en délectait sans vergogne. Rien ne semblait plus naturel que cette douleur sourde qui m'habitait.

Un corbeau, posé non loin, semblait maudit lui aussi par ce même soleil aveuglant, agitant une plume comme un pauvre mouchoir déchiré dans le vent, comme une offrande symbolique au vide qui m'entourait. "Pourquoi partir ?", semblait-il dire, et moi, j'étais incapable de lui répondre. Je poursuivais mes pas, me traînant à travers ces lieux d'arrogance où chaque pierre semblait me défier, chaque souffle d'air me narguant, impuissant face à mon propre corps, aux souliers usés, aux jambes qui peinaient.

Je m'écorchais sur les talus, les pierres, les écueils de ma propre existence, et le monde m'apparaissait comme une vaste métaphore de l'impossible espoir. Quel sens y avait-il encore à avancer, à chercher un endroit où poser enfin la tête, un lieu pour m'abriter de cette clarté trop crue ? L'ombre, je l'avais cherchée partout, dans le moindre recoin, sous le buisson, sous la roche... mais l'ombre m'échappait, et je me retrouvais toujours, comme un naufragé, à la merci de ce soleil brûlant qui semblait insister pour me réduire à l'état de poussière.

Je m'évertuais à insulter le soleil, à maudire cette chaleur qui me dévorait de l'intérieur, à me convaincre qu'il y avait une promesse, ailleurs, à laquelle j'étais encore trop aveugle pour

prétendre. Mais qu'y avait-il au fond à espérer ? Un simple mirage ? Un fantasme d'horizon où le vent soufflerait d'une brise douce et réconfortante ? Non. Tout ce que je voulais, c'était que la nuit tombe, et que je puisse enfin fuir cette lumière trop crue, trop franche pour mes yeux, ces yeux qui, depuis des années, ne s'étaient pas fermés. Mon corps, lui, m'abandonnait, échappant à la volonté qui l'habitait. Chaque goutte de sueur semblait marquer un effort vain, une tentative d'échapper à l'inexorable, à l'immuable.

La terre m'appelait, mais je n'avais plus l'énergie de répondre. Le ciel pesait sur mes épaules comme une chape de plomb, brisant mes maigres efforts, mes espoirs déçus. Je me voyais à peine, moi, un misérable être défiguré par les années, un homme fatigué qui fuyait son propre reflet. Et quand je levais les yeux, je ne voyais que l'infini de cet horizon lointain qui me narguait, m'incitait à marcher encore, à poursuivre une quête sans fin, une fuite sans issue. Un simple chemin sans retour.

Je me laissais aller au silence. Un vent de plus, une brise tiède, et je me redressais, une énième fois, me heurtant au poids du monde. C'est alors que je la vis. Ou plutôt, je la sentis d'abord. Une présence. Pas d'ailes, pas de lumière céleste, mais quelque chose d'indéfinissable qui flottait dans l'air. Elle était là, dans un espace suspendu, calme et implacable. Comme si elle attendait, sans hâte, que je la voie.

Je n'eus pas de réaction immédiate. Et pourtant, il ne pouvait s'agir d'une illusion. L'ombre de son être semblait se fondre dans la lumière elle-même, une lumière différente, douce, presque caressante, comme si l'univers tout entier faisait une pause juste pour nous. Elle ne me semblait pas étrangère, et pourtant, j'avais l'impression qu'elle ne faisait partie d'aucun de mes repères. Ses yeux, d'un éclat étrange, me fixaient avec une douceur infinie.

Je n'étais plus seul. L'errance avait pris un tour tout autre. Dans cette lueur crépusculaire, elle s'était approchée. L'ange. Sans un mot, sans un geste brusque, elle se tenait là, au seuil de ma

réalité, un être d'un autre monde, une figure à la fois familière et lointaine. Comme un mirage de ce que j'aurais pu être, un reflet que j'étais peut-être prêt à découvrir dans ce vide, là où je me pensais perdu.

Dans ce silence lourd qui pesait entre nous, je sentis une question surgir, une question sans forme, flottant dans l'air entre elle et moi, dans ce monde suspendu entre deux dimensions : qui étais-je vraiment, et qui étais-je destiné à devenir ?

LE DIALOGUE

L'ANGE

Je t'avais vu venir, fragile silhouette se perdant dans la lumière crue du jour. Tu errais à la frontière du néant, cherchant sans fin une issue à ton propre désespoir. Je savais, dès le moment où tes pas avaient brisé le silence de ce monde, que tu portais en toi l'ombre d'un passé insaisissable, comme une marée engloutissant les rivages de ton être. Tu as bravé l'adieu du corbeau, mais au fond de toi, rien n'a été adouci, rien n'a été libéré.

Ce que tu portes, ce n'est pas simplement un ennui qui te ronge. C'est une douleur plus ancienne, une douleur qui a tissé des racines profondes dans la chair de ton âme. Il n'y a pas de monde extérieur qui puisse expliquer ton abattement, car la blessure que tu traînes est intérieure, un gouffre dans ton cœur que tu tentes vainement de combler avec l'indifférence du monde. Tu es comme un navire perdu en mer, luttant contre des vagues invisibles, et chaque vague qui se brise sur toi te ramène seulement à la douleur du silence.

Quand je t'observe, je vois un homme qui se nourrit de l'ombre, de ces ombres volées aux talus et aux ruelles abandonnées. Mais qu'est-ce que cette ombre si ce n'est un simulacre de ce que tu désires, une illusion de confort qui, à chaque pas, s'éloigne un peu plus de toi ? Elle n'est rien d'autre qu'un masque sous lequel tu espères dissimuler ta souffrance, comme si l'ombre pouvait offrir la guérison là où la lumière t'a trahi. Tu fuis la chaleur du soleil, abjurant cette lumière vive et crue qui pourrait pourtant dissiper les ténèbres que tu abrites en toi. Mais la lumière est cruelle, je le sais, et tu n'es pas prêt à l'accepter, car elle révèle tout ce que tu te refuses à voir. Sur ces chemins de pierre, tu as laissé tes traces, celles de tes pas brisés et de tes souliers usés. Mais plus que cela, ce sont les marques de ton âme, écorchée, que tu as laissées derrière toi. Chaque caillou, chaque fissure sur le sol est un symbole de cette quête sans fin dans laquelle tu

t'es lancé, mais sans jamais savoir vraiment ce que tu cherches. Est-ce la rédemption, ou bien la punition ? Tes souliers ne te conduisent nulle part, car ils ne savent pas où aller. Et toi, errant sans but, tu marches dans un cercle, toujours le même, une danse sans musique, une errance sans fin.

Je sais, tu ne vois pas cela. Peut-être n'as-tu même jamais vu tes propres chaînes, ou la vérité qui se cache dans les ténèbres de ton regard. Mais tout cela, ces chemins arides et ces terres désolées, ne sont rien d'autre que la projection de ton propre cœur, figé dans la douleur et la colère. Tu cherches des réponses où il n'y en a pas. Tu attends des réponses là où tout est déjà écrit, là où le passé, lourd de ses propres souffrances, continue de peser sur toi. Il est inutile de chercher à échapper à ce que tu portes en toi. Car chaque instant que tu passes à fuir, chaque souffle que tu prends en rejetant le monde, n'est qu'une fuite sans issue, un piège que tu t'es tendu toi-même.

Et pourtant, je vois bien que tu refuses de regarder ce passé en face. Tu vois chaque souvenir comme une blessure, chaque pensée comme un poison. Mais n'est-ce pas là, dans cette douleur, qu'est cachée la vérité de ton être ? Ne vois-tu pas que c'est en toi que tout se joue, que c'est dans ce marécage de pensées et de souvenirs que tu t'es perdu, que tu te laisses engloutir ? Si tu n'es pas capable d'affronter l'ombre en toi, de regarder ce que tu as fui si longtemps, comment pourrais-tu un jour t'en libérer ?

Tu vois les loups, ces créatures qui t'ont dévoré, et tu penses qu'ils sont ton ennemi. Mais ces loups, ils sont à l'intérieur de toi. Ce sont tes peurs, tes regrets, ton passé qui te dévorent lentement. Ce n'est pas d'eux que tu dois te venger. Il n'y a rien à venger. Il n'y a que toi à guérir. Et tant que tu regarderas le monde comme ton ennemi, tant que tu t'en remettras à des chimères, tu resteras dans ce marais. Mais il n'est pas trop tard, tu sais. Il existe une clé pour

sortir de cet enchevêtrement, un chemin caché sous la boue et les ronces. Peut-être ne le vois-tu pas encore, mais il est là, à portée de main, si tu veux seulement oser y tendre le bras.

Regarde en toi, regarde les blessures que tu portes, et peut-être, dans cette obscurité même, tu trouveras une lumière fragile, peut-être une lueur qui t'indiquera un chemin vers la paix. Mais pour cela, il te faudra d'abord accepter la nuit qui t'habite. Et c'est dans l'acceptation de cette nuit que tu pourras commencer à comprendre qui tu es vraiment. Seulement alors, tu pourras franchir la frontière du marécage et retrouver la lumière.

L'ERRANT

J'ai longuement médité sur tout ce qui m'échappe, sur tout ce qui m'enchaîne. Les pensées, lourdes de leurs échos, m'accompagnent comme des fantômes qui refusent de partir. Chaque mot, chaque souvenir, semble tissé de cette même douleur, de ce même poids. Puis-je un jour me défaire de ce fardeau qui m'opprime ? Est-il seulement possible d'espérer, d'imaginer une issue, un chemin qui ne soit pas pavé d'amertume, un sentier secret où, enfin, mon pas pourrait retrouver une légèreté perdue ?

Je porte en moi le sang de mon âme, couleur rouge et brûlante, teintant chaque moment de mon existence. Mon destin, comme une trame déchirée, s'est façonné dans le creuset de la souffrance, me liant à un présent que je ne connais plus que par le prisme de mes échecs passés. Les larmes du temps ont lavé mon esprit jusqu'à ce qu'il n'en reste que les plis d'un dessein sinistre, implacable. Ainsi, me voilà, errant, écrasé sous la lourdeur de mes chaînes invisibles, comme un bovin qui marche, sans but, à contretemps de l'humanité, sans espoir de salut. Que puis-je attendre de ce monde qui ne m'a jamais rien offert que des désillusions ?

Les mots sont comme des pierres, pesants et amers, dans ma bouche. Ce que j'aurais pu être m'échappe encore, comme un rêve dévoré par l'aube. Mes pensées, désordonnées, s'enlacent à cette présence de néant, cette douleur qui m'a été infligée et que je traîne. Est-ce de la misère

que je suis fait, ou de l'oubli ? Un homme à la dérive, qui erre sans but précis, sans autre horizon que celui de la fin inéluctable. Mon destin semble scellé, et je m'enivre de l'idée que cette dérive est peut-être la seule liberté qui me reste. Les chaînes invisibles sont tout ce que je connais, et je n'aspire qu'à m'en libérer. Mais peut-on encore rêver d'évasion quand on n'a jamais connu la liberté ?

Parfois, l'espoir se glisse furtivement dans les recoins de mes pensées, tel un mirage qui brille au loin. Un salut possible, une lueur d'oubli, un espace où mes tourments pourraient se dissoudre comme les ombres sous l'ardeur d'un soleil couchant. Et pourtant, même cet espoir semble se dérober dès que je tends la main pour le saisir. Un instant, je crois en la possibilité de tout effacer, de tout recommencer. Mais tout recommencer à quoi ? À la misère de ce monde ? À une dérive éternelle dans laquelle je m'épuise sans retour ? Il y a quelque chose de tragique dans cette quête incessante, un désir de renouveau qui ne trouve jamais son objet. L'oubli, peut-être, est-il mon seul salut. Peut-être est-ce là le seul refuge possible dans cette existence qui me semble avoir fait de moi un condamné.

J'observe les autres, ces hommes et ces femmes qui se nourrissent de croyances vaines, ces âmes perdues qui prient dans des lieux sacrés et répètent des mots qu'elles ne comprennent même pas. Qu'y a-t-il de divin dans cette quête ? De divin dans ces prières que l'on adresse à un Dieu qui semble avoir oublié son propre nom ? Loin des rituels et des symboles, loin de la fausse lumière qui s'éteint dès qu'on la touche, je me vois comme un être sans ancrage, sans foi, sans absolu. Je n'ai pas de contrition à offrir, car je ne me sens coupable de rien, à part d'avoir cru, peut-être, que tout ce que l'on m'avait promis était réel. Mais les promesses n'ont jamais été que des mirages dans le désert de ma vie. Le culte des idoles ? Rien de plus qu'un échappatoire pour ceux qui n'osent regarder en face l'injustifiable souffrance du monde.

Les Églises sont pleines, mais leurs murs ne portent aucune vérité. Les paroles des prêtres ne sont que des échos vides, des serments faits à un Dieu dérobé dans la brume des siècles. Rien n'est vrai dans ces énoncés, rien de ce qui est dit n'a la moindre consistance. Ces croyances ne sont que des spectres qui dansent dans la nuit, des ombres dont on se console pour ne pas affronter la réalité d'un monde qui ne pardonne pas. Mais moi, je ne suis plus homme de foi. Si je suis un croyant, c'est dans la misère, dans l'agonie, dans cette perte irréversible de tout ce qui fait le sens de l'existence. Je n'attends rien. Rien d'autre que la fin. Mais même dans la fin, j'espère une lueur, aussi fragile soit-elle, une lumière qu'un ange, peut-être, viendra poser dans mes ténèbres.

L'ANGE

Je ne fais pas un détour pour écouter tes paroles, mais je m'y imprègne pleinement. Tes lamentations sont le reflet de tant d'âmes perdues, celles qui cherchent refuge dans la foi, ou plutôt dans cette illusion de rédemption qu'on leur a vendue comme un remède. Mais dis-moi, à quoi bon ces prières murmurées dans l'ombre, ces oraisons funestes qui n'ont pour but que de détourner les regards du présent ? Ces paroles ne sauront alléger le poids de ta souffrance, ni te délivrer du fardeau de ton malheur. Ceux qui t'ont blessé, ceux qui ont terni ton nom, ont-ils la moindre autorité sur toi, à part celle que tu leur as consentie ? Ne vois-tu pas que c'est leur malheur qui te parvient sous forme de malédiction ? Qu'ils aient jugé ta vie, qu'ils aient défiguré ton image, cela ne te définit pas. Leur mal n'est qu'un écho, sans substance réelle. L'infortune que tu portes n'est pas un fardeau que tu as à leur rendre. Ce poison que tu as ingéré ne t'appartient pas, mais tu as décidé d'en faire une part de toi. Et voilà que, dans ce poison, tu te perds.

Tu parles de blessures, d'un destin qui t'a volé tes rêves, mais je t'en prie, ne te laisse pas happer par cette noirceur. Tu vois les flammes, tu en as peur, et pourtant, c'est dans le feu que réside

ta véritable force. La brûlure de tes expériences n'est pas une fatalité, c'est le chemin qui te conduit à une vérité plus profonde. Tu parles de crépuscule, comme si la fin était le seul horizon. Mais, mon ami, la paix que tu cherches ne se trouve pas dans l'effacement de tes tourments, ni dans la résignation à un sort cruel. La paix naît dans l'acceptation de la douleur, dans sa transformation. De toutes tes épreuves, de toutes ces cendres, il y a une possibilité de renaissance.

Il est facile de se tourner vers ceux qui t'ont fait du mal, d'accuser ceux qui t'ont maudit. Mais crois-tu vraiment qu'ils détiennent le pouvoir de t'enchaîner à jamais ? Leurs paroles sont devenues des fantômes, et les laisser hanter ton esprit, c'est leur accorder plus d'importance qu'ils n'en méritent. Que sais-tu d'eux, après tout ? Peut-être ne sont-ils que des âmes perdantes, aussi errantes que toi. Pourquoi leur donner tant de pouvoir sur ton existence ? L'histoire qu'ils t'ont écrite n'est pas la tienne. Si tu veux effacer la douleur, il te faut d'abord comprendre que ce n'est pas à eux de dicter ton récit. C'est toi seul qui tiens la plume de ta vie, même si parfois, le stylo semble se dérober entre tes doigts.

Les blessures que tu portes sont réelles, elles t'ont marqué, elles te rongent de l'intérieur. Mais il n'est pas nécessaire de s'arrêter à la surface de la douleur. Le sang, la chair, l'âme : tout cela a une autre dimension. Regarde au-delà des cicatrices, et vois ce que tu es devenu. Ne te laisse pas engloutir par ce passé qui, certes, t'a blessé, mais ne définit pas ce que tu peux devenir. Tu parles de paix, mais elle ne viendra pas à toi comme une récompense pour avoir souffert. Elle viendra à toi lorsque tu commenceras à accepter la douleur non comme un fardeau, mais comme une étape sur le chemin qui t'attend.

Tu me parles de l'oubli, de l'envie de t'échapper dans un espace où tu ne serais plus hanté par ton histoire. Et pourtant, l'oubli n'est pas la réponse. Ce n'est qu'une fuite. Ce que tu cherches, ce n'est pas de t'échapper, mais d'embrasser ce qui te fait souffrir pour en faire un levier. Il n'est

pas d'âme qui se guérisse par le simple oubli. L'oubli est une ombre, une illusion qui se dissipe dès que l'on se tourne vers elle. Ce que tu as perdu, ce que tu crois avoir perdu, est en réalité toujours là, dans une forme que tu n'as pas encore comprise. Le feu que tu vois brûler en toi, c'est celui qui peut t'éclairer si tu acceptes de le nourrir, si tu le laisses se propager pour guider ton chemin. Ce n'est pas dans la cendre que tu trouveras la vérité, mais dans la lumière qui jaillit des braises.

Souviens-toi de ceci : les pyromanes de l'âme, ces êtres qui cherchent à détruire, à consumer, sont souvent ceux qui n'ont jamais appris à maîtriser leur propre feu. Ils te condamnent à leur image, ils te voient comme une proie, comme un combustible. Mais il n'y a aucun remords dans leur regard. La véritable violence est celle qui consiste à te faire croire que tu es leur victime, que tu n'as pas la force de te relever. Mais c'est dans la cendre qu'émerge la nouvelle vie. La souffrance ne te définit pas, elle t'élargit. C'est par la souffrance que tu vas découvrir ta véritable force, celle qui ne se mesure pas dans la douleur, mais dans ce qu'elle t'enseigne. Ce que tu as perdu, mon ami, a une valeur infinie. C'est dans cette perte que tu trouveras ce que tu cherches. Tu dois savoir que dans chaque brisure, il y a une possibilité de renaissance. C'est là que ta véritable force réside. Ne la laisse pas te fuir.

L'ERRANT

Je vois bien que mon esprit s'enflamme parfois de mille feux, mais je te l'avoue, ce qui me ronge n'est pas ce qui me blesse dans l'immédiat. La plaie, ce n'est pas la souffrance visible, ce n'est pas la blessure que l'on touche et que l'on sent couler dans les veines. Elle est ailleurs, cette plaie, dans le cœur de l'homme que je suis devenu, dans la violence de ce monde qui ne fait que promettre sans jamais tenir sa parole. Que valent les promesses ? Elles n'ont jamais nourri personne, et l'on finit par se dire que l'espoir n'est qu'un mensonge avec des habits d'apparence.

Le vrai mal, il est dans la réalité. Dans ce vide, dans ce creux qui me ronge et dans lequel je m'enferme, m'effondre, me perds.

Quel chemin étrange que celui qui nous conduit à nous-mêmes ! Une ironie du sort qui nous donne à voir des horizons infinis et pourtant ne fait qu'enfoncer des échardes invisibles dans nos talons, des douleurs subtiles, mais présentes. Cette douleur me préserve, tu le dis, et je te réponds : elle m'apprend à me tenir éloigné des furies des autres. La souffrance que je porte me garde du monde. Ce n'est pas un bouclier que je porte, non, c'est une croix. Mais elle me garde de tout ce qui pourrait me dévorer. Elle me fait comprendre qu'il est des fureurs plus grandes encore, plus destructrices que celles qui coulent dans mes veines. J'ai appris la leçon de ce poison. Et je le connais, ce monde-là, aussi bien que je connais mon nom.

Prends garde à toi, visiteur. Car ma colère, elle a un chemin tout tracé, une route toute tracée vers l'injustice. Je pourrais bien en faire un venin, un poison subtil, qu'il serait bien difficile de déceler avant qu'il ne fasse son œuvre. Elle s'infiltrerait dans la moindre parole, la moindre certitude que tu pourrais croire acquise. Et c'est dans cette arrogance que tu perdrais ta place, dans ce souffle d'orgueil qui n'est que la confusion des faibles, ceux qui se croient des maîtres sans savoir qu'ils sont les esclaves des illusions qu'ils véhiculent. On ne sert pas à l'égard de l'orgueil, mais de la vérité. Et encore faut-il savoir ce qu'est la vérité. Elle n'est pas dans les mots vides, dans les promesses d'un pouvoir qui ne fait que tourner en rond.

S'il existe des maîtres, c'est qu'ils doivent savoir se mettre au service de ce qui est juste. Ils doivent savoir comprendre la cause de celui qui souffre et se faire humble devant ce qu'ils ne connaissent pas. Mais tout ceci, les rhapsodes et les rhéteurs l'ignorent. Ils se croient porteurs de vérités, mais leurs vérités ne sont que des mensonges déguisés. Maudits soient ceux qui se prennent pour des martyrs de causes qu'ils n'ont même pas comprises ! Ils parlent sans savoir, et leurs discours sont aussi vides que leurs cœurs.

Les gens se voient grands simplement parce qu'ils ont appris à parler, mais l'art de la parole ne fait pas un génie. Les ignorants s'habillent des plumes de la sagesse, se prétendent philosophes, et pourtant, ce qu'ils disent n'est que l'écho des pensées des autres, des bribes d'idées volées, déformées et recrachées sans aucune compréhension profonde. Ce n'est pas une opinion qui fait la vérité, mais la quête patiente, humble, parfois douloureuse, qui conduit à la révélation du sens. Et cette quête, rares sont ceux qui y consentent. Le monde est plein de voix qui clament sans savoir. C'est cela, l'illusion de la raison : elle se nourrit de ses propres échos.

Tu vois, il me semble que ce que l'on appelle "raison" aujourd'hui n'est plus qu'un verbe creux, une image déformée des idéaux passés. Ce sont les vestiges d'un savoir qui a été mal interprété et mal appliqué. Cette raison, cet esprit qui prétend tout expliquer, n'est qu'une chimère. Et la vérité se perd dans cette lumière aveuglante des idées reçues, des dogmes ignorants. Les peuples s'en nourrissent et se contentent de répéter ce qui leur a été dit, comme des perroquets. Mais cela ne les libère pas. Non, cela les enchaîne à des concepts périmés, à des jugements faussés. C'est là la folie de notre époque : croire que l'on a la réponse à tout, alors que l'on s'est perdu dans un labyrinthe de pensées incertaines.

La solution, je crois, n'est pas de chercher à sauver ces vieux concepts. Il n'est pas de salut dans ces idoles déchues, dans ces principes vidés de leur sens originel. Il est des idées qui, quand elles ne servent plus, doivent être brûlées pour ne pas devenir des entraves. Et c'est là qu'intervient le véritable iconoclasme, celui qui nous permet de détruire les illusions, de libérer l'esprit de ses chaînes. De renverser les idoles du passé et d'éclairer d'une nouvelle lumière les ténèbres qui les entourent. Ce que nous croyions être la vérité n'est qu'un masque usé, une ombre sur un mur. C'est dans le feu de la révolte contre ces certitudes que l'on peut espérer retrouver ce qui est vrai. Il est des idoles à abattre, des faux savoirs à faire voler en éclats. Mais

seule une vérité vivante, une vérité qui se forge dans l'expérience, peut remplacer ces anciennes reliques. Voilà le chemin que nous devons suivre.

L'ANGE

Que fais-tu donc, errant, si ce n'est incendier des pensées stériles, des espoirs qui n'ont jamais pris racine et qui se sont éteints dans les cendres de promesses non tenues ? Tu veux brûler ce qui, à tes yeux, n'est que poussière et ruine, mais sais-tu vraiment ce que tu détruis ? Ce sont des illusions, des rêves avortés, des pensées obsolètes qui, dans ton esprit, ne méritent que la condamnation. Pourtant, tu te fais pyromane des espoirs que tu ne veux plus croire, des utopies que tu as toi-même laissées s'éteindre.

Homo philosophus ! Es-tu donc ce dédain incarné, ce regard acéré qui voit dans chaque pensée un mensonge, dans chaque parole un piège ? La philosophie, cette quête des âmes perdues, cette recherche du sens, est-elle devenue pour toi un simple prétexte pour condamner ce qui échappe à ta compréhension ? De ton cynisme, tu vois tout comme l'envers du décor, cette vieille scène où les hommes se débattent dans leurs désirs, et, toi, tu crois en avoir percé le secret. Mais ce secret n'est qu'un mirage, une illusion qui semble t'enflammer sans te donner de véritable direction.

La pensée se transforme en un rhizome sans fin, des mots qui se multiplient, se divisent, s'entrelacent, mais sans jamais atteindre l'essence de ce qu'ils devraient signifier. Les idées se génèrent et se consomment dans un cycle infini, et pourtant, tu cherches à en faire quelque chose de plus. Tu désires que la pensée devienne immanente, qu'elle ne dépende que d'elle-même, qu'elle se suffise à elle-même. Mais la vérité, l'être, n'émergent pas de cette autarcie des mots. Elle ne naît pas de cette volonté de se nourrir uniquement de soi. Au contraire, l'être se trouve dans sa rencontre avec l'autre, dans l'extériorité qui fait écho à sa propre quête.

Et cependant, le monde dans lequel tu te débatts, dans cette quête d'un sens pur, est une prison pour l'esprit. Le plein de consciences bourrées de certitudes fait ruiner l'esprit, les pensées se noient dans une sorte de vanité stérile. L'esprit s'emprisonne, s'égare dans une quête absurde de certitudes inaccessibles, se nourrissant de lui-même, jusqu'à en devenir une pourriture cérébrale. La pensée, cette étincelle, se consume dans son propre désir, ne laissant derrière elle qu'une fumée de vide.

Le Soi, qui te semble être un autre, un ailleurs hors du temps, se dérobe dans l'éternité du présent. Il fuit dans cette durée inextricable où, pourtant, il ne se révèle pas. Il n'est pas une image qu'on puisse saisir, mais un mouvement. Il est tout ce que tu cherches à comprendre, et pourtant, tu n'atteins jamais son essence. L'être ne se reflète pas dans le miroir du désir, il se façonne dans le creuset du temps, dans cette lente maturation où il devient à la fois ce qu'il a été et ce qu'il aspire à être.

Tes propos, errant, sont des délires pour ceux qui n'ont pas d'esprit. Ils n'y voient que folie, la tentation d'un désir que la raison juge insensé. Mais toi, tu ne vois pas le monde à travers le prisme de la logique conventionnelle. Tu vois au-delà, dans les fissures des certitudes. Les autres te jugent, te condamnent, te réduisent à une opinion parmi tant d'autres. Mais ne t'en fais pas. La médisance des autres ne t'atteint pas. Tu sais qu'ils sont pris dans leur propre piège, qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils disent, car leurs mots ne sont que des reflets déformés d'une vérité qu'ils ne peuvent toucher.

Il existe des esprits qui ne peuvent être contredits, non pas parce qu'ils détiennent la vérité, mais parce qu'ils sont incapables d'admettre qu'ils ont tort. Ils se sont construits une réalité et, comme des géants de sable, ils s'effondrent sous le poids de leur propre rigidité. Ils ne se verront jamais démentis, car leur orgueil leur interdit de reconnaître leurs erreurs. Leur savoir est un château de cartes, fragile et illusoire. Et toi, errant, tu es celui qui voit ce château s'effondrer,

mais tu n'as pas la clé pour le reconstruire. Ils ont érigé des monuments à leur propre vanité, et leurs discours sont les échos d'une pensée dévoyée. Pourtant, tu restes là, en silence, observant ce déclin qui ne fait que révéler les faiblesses de ceux qui se croient maîtres de l'univers.

L'ERRANT

Je crois que tout, en ce monde, est finalement une affaire de regard. On pense pour soi, dans le refuge intérieur que l'on se construit. Mais dès qu'il s'agit de le partager, ce regard se dissout dans les certitudes des autres, dans des paroles qui salissent tout ce qu'on tente de dire. Combien de fois ai-je fait l'expérience de ce poids qui écrase le mot, de cette futilité dans l'expression qui dénature ce qui semblait si clair, si pur, à l'origine ? Mes pensées, mes réflexions, ne sont que des feux fragiles et instables, à peine allumés, qu'un souffle extérieur peut éteindre d'un seul geste. Je n'ai pas de certitudes à offrir. Je n'ai que des interrogations qui se fanent dans l'air.

Je ne suis pas de ceux qui veulent s'envoler vers les hauteurs d'un idéal abstrait. Pourquoi chercher à saisir le feu des Idées quand la terre sous mes pieds est déjà une étrangeté ? Je laisse à Platon, à tous ces penseurs qui savent prétendre à l'absolu, l'illusion de la quête de vérité. Je préfère ma caverne, mon espace clos, ma lumière tamisée, où l'on peut tout à la fois se perdre et se retrouver dans la lenteur d'une clarté insuffisante mais juste. C'est là, dans cette obscurité de ma propre pensée, que je m'enracine. Je ne cherche pas la clarté aveuglante qui crève les yeux. Je cherche celle qui, doucement, permet de voir ce qu'on ne veut pas voir, et d'accepter ce qui se cache dans l'ombre.

La lumière... Elle est une promesse qui souvent ne se réalise pas. Elle projette ce qu'on espère y trouver, mais c'est un leurre. Les apparences, ces ombres portées par les objets et les idées, semblent tout expliquer, tout simplifier. Mais dans cette clarté éclatante, on ne perçoit que ce que l'on a déjà cherché, ce que l'on a déjà décidé de trouver. C'est une recherche active du sens,

une quête qui déforme la réalité pour mieux s'y ajuster. Si on ne voit rien de ce qui échappe à l'apparence, c'est que l'on n'a pas appris à regarder autrement. C'est un discernement autre, celui qui permet de lire entre les lignes, celui qui révèle ce qui reste caché, parfois même à soi-même. Ce discernement, je n'ai pas l'impression de le maîtriser. Je n'ai pas l'impression qu'il soit en moi. Et peut-être, justement, que c'est là l'essence de mon errance.

On m'a dit un jour que les noumènes, les choses en soi, les vérités cachées, sont un don divin. Mais que vaut un don qui ne peut être ouvert ? Qu'est-ce que l'offrande de la vérité si elle est interdite, si elle se dérobe sans cesse à notre regard ? Il y a en ce monde des mystères que la simple existence des mots ne peut percer. Ce que l'on cache, on ne peut pas le dire. Et pourtant, il existe des lieux de notre esprit où les mots, toujours manquants, se dérobent à nous. Pourquoi ces lieux ? Pourquoi cette absence, cette séparation entre le dit et le non-dit ? Est-ce la langue qui trahit notre pensée, ou bien ces lieux eux-mêmes sont-ils frappés d'un interdit qu'on ne saurait enfreindre ?

Il y a en moi une pensée qui s'embrase à l'idée de cette impossibilité. Un avis qui, loin de chercher des réponses définitives, ne veut que dénoncer l'absence même des mots. Il est des lieux, des pensées, des vérités qui ne se trouvent pas dans le simple jeu du langage. Et pourtant, on en parle, on essaie de les tordre, de les figer, de les rendre accessibles. Mais tout ce que l'on crée ainsi ne fait que masquer davantage ce que l'on cherche à dissimuler. Peut-être faut-il accepter que certains mots sont manquants et que, dans leur manque, ils révèlent autre chose, un espace de silence, une zone interdite où la vérité, en effet, se cache – ou bien est-ce que c'est nous, dans notre désir de la cerner, qui la repoussons sans fin ?

Et c'est là, peut-être, la grande illusion : chercher ce qui n'est pas à chercher. Créer des mystères là où il n'y en a pas, tordre le réel pour le rendre plus commode, plus saisissable, mais, au fond, plus insensé encore.

L'ANGE

Dragon ! Cracheur de feu qui imprimes tes brûlures sur les restes de ces valeurs mortes, des cendres desquelles tu sembles trouver une forme de régénération. Tu souffles sur la braise, et, dans un éclat subversif, tu vois l'esprit se consumer. Un incendie insolent, une combustion de souvenirs trop lourds, trop amers. Ces traces du passé qui, de tant de maux, ne peuvent s'effacer. Les valeurs que tu dénigres, ces vestiges d'anciennes certitudes, ne tiennent plus que par les fils de l'oubli. Pourtant, tu les alimentes de ta flamme, et, dans ton souffle, tu les détruis avec une rage qui ne laisse aucune place à la rédemption.

Ta raison elle-même devient une flamme dévorante, une subversion dont le seul but est de briser. Briser ce qui fût sacré, ce qui se croyait immuable. Telle est ta nature. Tu consumes les Idées comme on consume des éphémères flammes d'un feu de l'esprit, celles qui un jour ont illuminé l'horizon des pensées humaines, mais qui, aujourd'hui, ne laissent derrière elles que de la poussière. L'étoffe des pensées, du ciel de Platon, se dissipe sous l'incendie de ta critique, et tout ce qui paraissait sacré, tout ce qui semblait digne de nos vies, se réduit à futilités apparences. Tu balayes tout, sans remords, comme un vent qui emporte tout sur son passage. Les tables, ces fondements de nos certitudes, sont brisées. Elles étaient la prison des âmes, enfermant la pensée dans un carcan de règles inflexibles, de dogmes impitoyables. Mais aujourd'hui, tu les détruis. Tu bouscules l'ordre du monde, le poids lourd de ce mépris qui nous privait de nos passions humaines, de nos errances, de nos doutes. Ce poison a été distillé par ceux qui prétendaient détenir la vérité absolue, les serviteurs de Dieu qui, dans leur quête de pureté, récoltaient la moisson de nos souffrances. Ils avaient oublié, dans leur grandeur

imposée, que l'homme, dans sa vérité crue et nue, n'est que doute, qu'erreur, et pourtant, encore capable d'aimer, de ressentir, de vivre.

Tu parles, errant dans un propos nocturne, des journées trop pleines, des vies étouffées sous la tyrannie du néant. Et tu sais, tu vois, que ce temps, ce temps qu'on maudit sans cesse, est un vagabond. Il suit des chemins qu'il a tracés sans jamais s'arrêter, toujours dans l'ornière. Il marque son pas avec une obstination aveugle. Mais n'est-ce pas cela, le sort de l'homme ? Errer dans un temps qui ne s'épuise jamais, une fuite sans fin, une poursuite sans fin ? Et toi, tu proposes une sagesse à ce temps. Une sagesse étrange, mais nécessaire, pour reconnaître les errances du moment et les accepter, car c'est tout ce que nous pouvons vraiment faire face à cet inexorable défilement du temps.

Le temps... Il est, pour nous, une obsession. Un rythme que nous répétons sans comprendre qu'il nous porte dans une direction sans retour. Peut-être, dans cette infinité, est-ce là que se cache la grande ironie : croire que nous maîtrisons ce qui nous échappe. Croire que nous pouvons, par une promesse abstraite, vaincre le temps. Mais à quel prix ? Quel prix de croire que, dans une fin divine, tout trouvera sa place et sa paix ? Et pourtant, tout s'éteint dans cet « idem absolu », dans ce présent éternel où l'Autre, l'autre que nous espérons voir, disparaît dans la lumière de l'impossible. L'ironie de cet espoir est dans le fait que nous projetons notre désir de vérité sur ce qui est essentiellement inatteignable.

Mais alors, dis-moi, que reste-t-il, si tout est condamné à disparaître dans cette éclipse du temps ? Il n'est point de morale dans ces croyances, ces dogmes qui nous enferment. Si ce n'est une mystification, une manière de rendre la laideur acceptable, de faire du présent une illusion qui nous trompe. Et les chrétiens, dans leurs églises, ont-ils vraiment conscience de ce qu'ils nous imposent ? Ont-ils conscience du poison qu'ils distillent à chaque parole, à chaque promesse, à chaque acte censé nous sauver, mais qui, en réalité, ne fait que nourrir nos chaînes ?

L'ERRANT

J'entends ce que tu dis, et je m'y abandonne, je l'accepte comme ma vérité. Les mots que tu lâches résonnent en moi, clairs, tranchants, mais je les prends comme une part de mon raisonnement. Nous avons joué avec le temps, oui, trahi nos espoirs en l'oubliant, en le laissant filer entre nos doigts comme du sable. Le temps, ce vieux compagnon indifférent, nous a toujours fait danser au rythme de ses heures, pour finalement nous trahir. Ce que nous avons cru éternel, nous l'avons vu se faner sous nos regards absents, pendant que les promesses se dissolvaient dans l'oubli. Nous avons été pris dans ce tourbillon de fielleuses oraisons, comme des enfants égarés qui croient que la prière les sauvera. Mais non, ces croix, ces symboles de rédemption, ne sont que des miroirs brisés qui nous renvoient l'image de nos déviances et de nos faiblesses. Elles ne sont pas des chemins de lumière, mais des reflets tordus de ce que nous avons fait de nous-mêmes.

Les croix, elles, sont devenues des reflets. Nous avons appris à y voir des images de purification, mais ce sont des apparences, des illusions que notre esprit a tissées dans les brumes d'un passé dont nous n'avons jamais pu nous défaire. Elles sont des vestiges de ce que nous appelons la piété, mais qui n'est en réalité que le voile d'une humanité cachant ses errances sous des mots de réconfort. Peut-être est-ce là notre plus grande faute : chercher à nous purifier de nos fautes tout en continuant à les porter en nous, à les masquer sous des rituels que nous croyons réconfortants.

Et toi, l'Ange, tu parles du temps comme d'un mystère. Mais je vois en lui un bourreau, un assassin. Il tue nos rêves d'insouciance, il efface la lumière douce des instants que nous n'avons su saisir. On le dit trompeur, insaisissable, et je l'ai bien vu, lui qui fuit sans cesse, comme une ombre glissant sur un sol mouvant. Il n'a ni forme ni visage, il est la fuite continue de ce qui était et ne sera plus. Il n'est qu'une succession infinie de secondes qui nous échappent, et ce

balancier qui rythme le cours de notre existence. On a beau courir après lui, il nous laisse derrière, dans son sillage. Chaque heure qui s'efface nous entraîne un peu plus loin dans l'abîme, vers la fin que nous fuyons sans fin.

Le temps, oui, ce monstre à deux faces : il nous vole l'insouciance, puis il se rit de nous en nous fermant les yeux sur ce qui fut, ce qui ne sera plus. Il nous prive de la lumière, nous plonge dans un présent figé, froid, sans possibilité de fuite. Et pourtant, certains prétendent qu'il est linéaire, qu'il suit une course inéluctable. Mais non, il est bien plus insidieux que cela. Il est comme un rhizome, déployant ses racines invisibles à travers le passé et le futur. Ce n'est pas une ligne droite qu'il trace, mais un labyrinthe sans issue, un chemin qui se tord et se replie sur lui-même. Le temps nous vole ce que nous croyons posséder. Il brûle nos possibles, nous laisse avec des cendres froides de ce que nous aurions pu être, mais ne serons jamais. Il est pyromane, il détruit tout sur son passage, il nous laisse avec cette pensée lancinante qu'il n'est pas qu'un simple messenger, mais un juge impitoyable qui pèse sur nos vies. Chaque instant est une morsure, chaque seconde une aiguille plantée dans la chair de nos souvenirs. Il n'est plus qu'un spectre qui plane sur nous, une menace invisible mais constante. Il n'est plus la douce brise d'un moment volé, mais l'étau qui serre, qui écrase, qui force.

Et pourtant, je vois encore des rêves d'enfance en lui. Je vois un oiseau de chimère, un essai de libération, mais un envol corrompu, une promesse non tenue. Le temps, ce vol libre et fugace, n'est plus qu'un rêve brisé. La prière qu'on lui adresse, à quoi sert-elle ? Nous avons beau supplier, espérer qu'il reviendra pour effacer nos regrets, pour redonner vie à ce qui a disparu, il n'entend pas. Il se moque de nos suppliques, et son vol ne s'arrête jamais. Il n'y a plus de secours, car ce que nous avons perdu, nous ne le retrouverons jamais. Le regret d'un avant, ce temps que nous avons laissé filer, n'est plus qu'une ombre. Il est déjà passé, et nous ne pouvons qu'observer les ruines.

L'ANGE

Je n'ai de ce temps qu'une connaissance inversée, un savoir de ce qu'il n'est pas. Ce qu'il est censé être, il ne le sera jamais, et je m'étonne que tu te sois tant complu dans la fausse sécurité de sa durée. On nous parle du temps comme d'un ordre universel, d'une ligne droite qui trace l'histoire, mais c'est là une illusion. Ce n'est qu'une succession d'imprévus, une chaîne brisée qui n'a ni sens ni fin. Le temps est ce précieux débarras, cet agencement éphémère de nos vies, où s'accumulent les débris des passions futiles et des faux désespoirs. Et pourtant, tu l'embrasses comme un chemin.

Je suis dans l'ignorance de ce que tu appelles le temps, mais cette ignorance est aussi celle de ma raison, car il est un mystère qui me blesse, me fait vaciller. Ce temps, je le hais, il ne fait qu'afficher sa candeur et sa froideur. Il s'impose comme un horloger sans cœur, insolent dans son intransigeance, dénué d'horizon. Il n'a d'autre ambition que de maintenir sa cadence, sans la moindre clémence. Rien ne semble pouvoir briser la rigueur de son pas, et cela me révolte. La vérité qu'il nous impose est une vérité sans âme, une répétition monotone et sans fin.

Le temps est diabolique dans son dédain du répit, cette ronde infernale qu'il orchestre sans relâche, sans pitié pour ceux qui en sont prisonniers. Il est cette réclusion impassible qui nous enserme dans son étreinte. C'est un ennui abyssal, une tragédie qui se rejoue sans fin, une circonférence sans échappatoire, où se perdent nos désillusions. Chaque instant passé, chaque seconde écoulée n'est qu'un retour sur soi-même, un retour dans l'impasse.

Je t'en prie, où est le dieu des plaisirs, le visage joyeux de Dionysos qui jadis savait briser l'ordre, ébranler la cadence du temps avec un rire ? Où est son thyrses moqueur, son souffle de liberté ? Ont-ils été chassés par la lourdeur d'Apollon, avec sa lumière glacée et son regard sévère ? Aujourd'hui, le temps n'est plus que la prison de nos maigres saveurs, un bûcher qui consume

toutes nos passions vaines et illusoires. Il n'y a plus d'extase dans ce monde, plus de liberté dans cette succession mécanique d'heures.

Je m'interroge : qui donc peut sonner le glas d'une telle imposture ? Peut-être suis-je moi-même prisonnier de cette illusion, mais je t'en supplie, qui peut creuser la sépulture de ce temps maudit, briser ses chaînes, nous délivrer de cette fatalité ? Vient-il un surhumain, un être libre des contraintes du temps, capable de faire éclater cette ronde absurde ? Ou bien sommes-nous condamnés à cette danse sans fin, à cet éternel retour de la même souffrance ?

Il est vrai que ta peau fut brûlée sous le soleil impitoyable, mais le temps n'est pas responsable de cette souffrance. Ce n'est pas le soleil qui a brisé ton pas, mais la manière dont tu as laissé ce temps t'enchaîner. L'horloge, elle, est comme l'âne dans un pré : elle poursuit sa course sans se soucier des autres, sans égard pour ceux qui souffrent sous son joug. Le temps n'est pas ce bourreau, il est un simple principe abstrait. Mais si tu choisis de le détester, si tu choisis de lui attribuer un sens autre que celui qu'il a, c'est ta propre perception qui te trahit.

Le temps n'est qu'une mesure, un principe de la raison humaine, et s'il te trouble, c'est toi qui le fais être plus que ce qu'il est. Pourquoi t'en soucier si ce n'est pour t'user toi-même dans son dédain ? C'est tout ce que l'on dit du temps qui finit par nous consumer, et ce n'est pas lui qui nous dévore, mais bien notre incapacité à le voir pour ce qu'il est : un simple mouvement, une succession d'instantanés, ni bon ni mauvais, mais le théâtre de nos illusions. Ce sont nos attentes, nos projections sur lui qui le transforment en fardeau.

Dans cette dernière réplique, l'Ange renverse la perception du temps, qu'il décrit comme une simple illusion de l'esprit, une mesure imposée par les humains et leur propre compréhension du monde. Il dénonce la manière dont l'Errant et d'autres attribuent des valeurs morales et émotionnelles à quelque chose qui n'est, en essence, qu'un principe abstrait. Le ton de l'Ange est plus acerbe ici, presque accusateur, car il cherche à désillusionner l'Errant, à lui faire

comprendre que c'est lui-même qui alimente sa souffrance par sa vision déformée du temps. Ce n'est pas le temps en soi qui détruit, mais la manière dont on choisit de le vivre et de lui attribuer des significations qui ne lui reviennent pas.

L'ERRANT

J'entends ta parole, qui résonne comme un glas lointain, mais elle me trouve dans un autre état, celui d'un corps accablé et d'un esprit qui a perdu le fil du temps. C'est vrai, il m'a fallu tant de saisons pour me rendre à l'évidence que ce que j'appelais « temps » n'était qu'une succession de moments inlassables, sans direction ni promesse. Il y a un poids en moi, un poids qui s'accumule au fil de ces interminables étapes, des jours qui se ressemblent tous, des heures qui se diluent dans une lumière aveuglante, où l'ombre semble s'éloigner à chaque pas, me laissant me consumer sous ce soleil impitoyable.

Tu me parles de ce temps qui ne serait qu'une mesure, un principe de raison, et je voudrais te dire que je l'entends, mais je me sens comme cet animal traqué, le souffle court et la peau brûlante, écorché par la lumière. Comment pourrais-je prétendre comprendre une telle abstraction alors que je suis esclave de ce que mes yeux perçoivent ? Le temps, je l'ai vécu comme une répétition sans fin, une spirale qui m'entraîne, qui me broie dans sa danse. Les saisons sont passées sans que je ne les vois, seulement des ombres effacées dans la clarté du jour. Et cet été ! Cet été est venu comme une malédiction, un feu brûlant qui ne m'a jamais quitté. J'ai marché sous ce soleil ardent jusqu'à me perdre, jusqu'à m'oublier. Et maintenant, tout ce que je vois, c'est cette route qui se déroule à l'infini sous mes pieds, une route de pierres brûlantes, une route sans fin, sans horizon, sans espoir.

Est-ce cela, le temps dont tu parles ? Il n'est plus une suite de moments, mais une longueur d'agonie, une torpeur accablante. Mon pas se fait lent, trop lent, comme si chaque mouvement me coûtait l'âme. Et chaque pierre sous mes pieds semble une promesse de souffrance, chaque

repli du sol une confirmation de ma perdition. Comment pourrais-je espérer de ce temps, de cette route ? Si la lumière que tu me décris est celle que je vois, alors je ne veux plus rien savoir d'elle. Elle me brûle les yeux, m'aveugle à tout ce qui pourrait encore resplendir. Je n'ai plus le goût de la lumière. Je voudrais fuir cette brûlure, me perdre dans l'ombre d'une forêt, m'abandonner à l'obscurité qui m'appelle, me dissimuler dans l'ombre des arbres, loin de ce soleil qui me crève le cœur. Il m'écrase, et chaque pas sur cette route semble être un pas de plus vers l'oubli.

Il y a des moments où l'âme se confond avec le corps, où les souffrances du corps deviennent les souffrances de l'esprit. Et moi, je suis là, dans cette lumière qui me consume, perdu dans ce chemin sans fin, sans savoir si la route m'emmène quelque part, ou si elle m'éloigne toujours plus loin de ce que j'étais. Peut-être n'ai-je plus de but, que le corps se meurt dans la chaleur, que l'esprit se dissipe dans la brume de la chaleur. Et le temps devient ce flou interminable, une mer de lumière sous laquelle je coule sans fin. J'ai perdu le sens de ce que je cherche, et la lumière ne me révèle plus rien, sinon l'intensité de ma propre fatigue.

Alors, peut-être, comme tu dis, suis-je le prisonnier de ce temps, de cette lumière. Peut-être que je me suis laissé emporter par cette illusion, et que, pourtant, il y a quelque part, dans l'ombre, un lieu où je pourrais respirer. Mais je ne le vois pas. Je ne vois plus rien, si ce n'est cette route. Et je me demande, alors, si tu as raison, si ce que je vis n'est qu'une fausse perception, une image que je me fais du monde. Mais comment pourrait-il en être autrement, quand mes yeux se ferment sous cette lumière, et que mon corps se fait prisonnier de la route, incapable de percevoir l'ombre qui m'échapperait, là, juste à côté ?

L'ANGE

Tu te perds dans la lumière, errant dans son éclat écrasant, croyant qu'elle est tout ce qui existe, que tout ce qui peut t'offrir ce monde te brûle et te consume. Mais laisse-moi te dire ceci : la

lumière de ce soleil d'été, aussi impitoyable qu'elle soit, n'a pas dérobé l'obscurité du monde. Elle n'est pas plus réelle que l'ombre qui te hante, car même dans cette clarté aveuglante, l'obscurité demeure, cachée derrière le voile de ta perception. Peut-être même, es-tu déjà dans cette forêt que tu cherches tant, sous l'ombre des arbres que ton esprit refuse de voir, trop aveuglé par cette lumière qui déforme ta réalité.

Tu dis que cette route est accablante, qu'elle te mène nulle part, qu'elle ne fait que t'éloigner toujours plus. Mais si tu te tournes, si tu perçois autrement, tu réaliseras que ce qui te semble être la route sans fin, cet interminable chemin de pierres et de souffrances, est en réalité la forêt elle-même. La forêt n'est pas un endroit distant ; elle est déjà là, autour de toi, à chaque pas que tu fais. L'obscurité que tu cherches n'est pas dans un lieu lointain, elle est dans ce que tu ignores, dans ce que tu refuses de voir à cause de ta lutte contre la lumière qui te brûle. Tu es déjà là, dans cette ombre, dans cet abri, mais tu ne le sais pas encore. La lumière n'est que le voile qui t'empêche de percevoir ce qui est tout autour de toi, ce qui est déjà là, dans la profondeur de l'instant, dans le silence de ton cœur.

Ce que tu vois comme accablant, ce que tu perçois comme la torture de ce chemin, c'est cette obscurité même, cette ombre qui t'attire sans que tu n'en aies conscience. La lumière n'est qu'une illusion, une tromperie de tes sens, une manière de rendre cette obscurité plus distante, plus irréelle. Mais elle est là. Elle te touche. Elle te guide, même dans ton aveuglement. Ta quête de l'ombre n'est pas une fuite, elle est une nécessité, une exigence pour comprendre la vérité cachée derrière cette lumière. L'ombre est ton guide, même si tu ne sais pas encore comment la reconnaître.

Le chemin que tu parcoures n'est pas une route sans issue, il est la voie qui te mène à cette vérité silencieuse et fragile. La lumière que tu cherches, elle existe, mais elle ne se trouve pas dans l'aveuglement du jour. Elle est dans les ténèbres mêmes de ton existence, un éclat discret,

un fragile rayon qui perce l'obscurité et te montre le chemin. Cette lumière n'est pas celle que tu attends, elle ne brille pas comme tu le voudrais, mais elle est là, présente dans l'obscurité, comme un souffle ténu qui attend d'être accueilli.

Si tu veux la trouver, tu dois cesser de t'opposer à ce qui te brule. Tu dois accepter de t'abandonner à ce que tu vois comme ténèbres, sans chercher à fuir, sans chercher à lutter contre ce qui est. Dans cette acceptation réside la vérité, dans cette ouverture à ce que tu perçois comme le fardeau de ton chemin. La lumière te reviendra, mais elle ne viendra que si tu lui restes fidèle, dans la confiance et la patience. Elle ne se montre qu'à celui qui sait écouter, qui sait se tenir dans l'obscurité sans crainte, sans révolte.

Ainsi, peut-être que cette route que tu vois comme accablante est en réalité celle de ta rédemption. Ce que tu crois être la fin n'est que le commencement. Ce que tu perçois comme la souffrance est la lumière cachée, prête à surgir dès que tu sauras lui ouvrir les portes de ton cœur. La lumière de cette vérité, aussi fugitive qu'elle soit, t'acceptera, et t'aidera à traverser ces ténèbres que tu redoutes. Mais pour cela, tu dois d'abord accepter l'obscurité, non comme une ennemie, mais comme la compagne fidèle qui te montre la voie.

Et c'est dans cette obscurité, que, bientôt, tu trouveras cette lueur fragile. Elle t'indiquera ton chemin, à condition que tu lui donnes la place qu'elle mérite dans ton cœur.

LE VOYAGEUR ET LE PHILOSOPHE

***Scène :** La nuit s'est épaissie au-dessus de la cabane isolée, tandis que le vent fredonne parmi les feuillages. Le feu vacille, jetant sur les murs des ombres dansantes. Dans cet entre-deux, où le monde semble suspendu, le Voyageur et le Philosophe continuent leur dialogue, leur parole se mêlant à l'air humide et chargé de mystère. L'atmosphère est dense, chaque mot devenant une étincelle qui brûle d'espoir, mais aussi de révolte.*

Le Philosophe (d'une voix emplie de douceur et d'assurance, comme s'il révélait une vérité ancienne, oubliée de tous sauf de lui-même) :

La porte qui se dresse devant nous n'est pas là pour te retenir dans la paralysie de tes émotions, ni pour te figer dans une attente qui ne fait que nourrir la souffrance. Non, elle se dresse devant toi comme un mur pour mieux te montrer la fissure à travers laquelle tu dois passer. Elle est là pour t'ouvrir, pour te confronter à la déchirure même de notre présent, ce moment éclaté, morcelé, qui nous échappe. Nous ne vivons plus dans une continuité, mais dans des fragments épars. Et toi, Voyageur, tu dois apprendre à rassembler ces morceaux éparpillés de ton être. C'est un travail difficile, douloureux. Il ne s'agit pas de pleurer sur ce que tu as perdu, mais de saisir, sans fard, la rugosité de ta vérité. L'acceptation de cette rugosité est la seule voie qui te permettra de sortir de la torpeur de ton désespoir.

Le Voyageur (les yeux fixés sur l'horizon incertain, comme si l'immensité de l'invisible venait défier son âme, un mélange de rage et de résignation dans sa voix) :

Oui, je l'entends, cet appel, mais chaque mot me brise un peu plus, comme un écho lointain qui me renvoie toujours à cette image d'un sac de billes éventré, que l'on voit se vider de ses dernières billes sous le poids d'une époque qui refuse de s'adoucir. L'existence elle-même se

précipite en avant, se déploie dans une danse frénétique, dans un tumulte que je ne maîtrise plus, un tourbillon d'indifférence dans lequel nous nous égarons. Chaque moment que je vis semble se dissoudre dans ce désert sans nom, un désert où rien ne pousse plus, où l'avenir ne porte que l'ombre de ce qui aurait pu être. La vie, ce torrent puissant, crache ses cimes égarées et ses ruines, comme si tout devait se perdre dans un déluge d'oubli. Et au milieu de ce chaos, nous, simples poussières d'un monde qui s'effondre, nous ne sommes plus que des miettes perdues, des fragments de rêves qui se dissipent dans le vent. Que reste-t-il de tout cela, Philosophe ? Peut-on encore parler d'espoir quand même les dieux d'antan semblent avoir disparu dans les limbes de l'histoire ?

Le Philosophe *(son regard se fait plus sombre, mais une lueur d'espoir perce à travers l'épaisse brume de ses paroles. Sa voix porte la sagesse d'un homme qui a vu l'obscurité, mais qui croit encore à la lumière qui peut en surgir) :*

Et pourtant, c'est précisément dans l'abîme que se révèle l'autre, celui que tu cherches sans le savoir. Ce n'est pas une révélation solitaire, mais une rencontre. Une rencontre d'âmes qui transcende la solitude, qui défie la séparation. Loin de la fuite en avant ou du repli sur soi, l'autre devient le miroir où tu peux enfin te reconnaître. C'est dans le partage sincère, dans la communion de nos esprits, que l'on trouve ce que l'on croyait avoir perdu. Ce que tu perçois comme une désolation, comme une perte de repères, est en réalité un terreau fertile, un sol d'où peuvent surgir des racines nouvelles. Cette rencontre, cette communion dans la vérité, tissera un fil d'existence qui relie nos vies, et ce lien deviendra plus fort que la fracture du monde. La magie n'est pas dans l'évitement de la souffrance, mais dans sa transformation, dans la façon dont nos éclats se rassemblent pour créer une trame nouvelle, une existence qui va au-delà du simple enchaînement des heures perdues. C'est là que réside la véritable révolution.

Le silence se fait alors plus épais, comme un moment suspendu, où chaque respiration semble plus profonde. Le Voyageur, la voix désormais chargée d'une résolution nouvelle, se dresse lentement, comme un homme qui s'éveille à lui-même, et laisse enfin s'exprimer son ultime révélation. Il parle avec la force d'un homme qui accepte la rupture, l'abîme, mais qui y voit aussi la possibilité d'une renaissance.

Le voyageur (avec la force d'un renouveau intérieur, sa voix vibrante de conviction, comme si chaque mot qu'il prononce était une promesse de réconciliation avec soi-même) :

Je prendrai le chemin de ce lieu de clarté, ce lieu où tout ce qui m'a été caché se révèle enfin.

Je n'aurai plus peur de la lumière qui m'attend, car je serai prêt à l'accueillir, sans réserve, sans crainte. Et là, au pied de cette montagne intérieure que j'avais fui, je boirai l'eau pure de la roche écoulée, l'eau fraîche qui lave les douleurs anciennes. Je serai ma propre poussière, celle que j'avais négligée et rejetée, et je ferai danser cette poussière au gré de la musique nouvelle qui résonne en moi. C'est une danse qui n'a plus rien à voir avec l'inertie de ma souffrance passée. Non, cette danse sera celle d'un homme qui s'accepte dans son imperfection, dans sa vérité, et qui choisit d'en faire son propre hymne.

Car j'envie cette possibilité, cette chance de rassembler enfin tous ces fragments qui m'échappaient. Je n'ai plus peur de la déchirure, car je sais désormais qu'elle est le prélude d'une composition nouvelle, une œuvre dont chaque partie, même brisée, peut trouver sa place. Ce tableau que j'avais oublié, cet être que j'avais négligé, je vais le tisser de mes mains et le porter comme une toge nouvelle. Et dans ce tissage, je trouverai la simplicité, non dans la fuite de la complexité, mais dans l'acceptation de ce qui est.

Le déchiré se moque des soins de la pitié, car il sait que c'est en embrassant sa propre souffrance qu'il devient entier. Peu importe qu'on lui offre des consolations, car il n'a plus besoin d'être réparé. Ce que nous avons manqué, c'est l'essence même de l'Être. Et ce Soi que

nous pensions inaccessible, cette essence cachée au fond de nous, n'est qu'un mirage si nous ne l'habitons pas pleinement, si nous n'en devenons pas les témoins actifs.

Et voilà que la porte, celle que je croyais infranchissable, se dérobe soudain. Non pas comme une porte qui s'ouvre, mais comme une ombre qui se dissipe. Une lumière douce, éclatante, envahit l'espace. Elle n'aveugle pas, elle révèle. Dans cette lumière, tout devient plus clair. Les anges de la maison, ces présences que l'on croyait enfouies à jamais, sortent lentement de l'obscurité. Et le feu, qui semblait sur le point de s'éteindre, s'élève à nouveau, nourri par le bois qui crépite dans l'âtre. Il chante. Ce n'est pas une flamme d'agonie, mais une flamme vivante, qui brille d'une nouvelle énergie, d'une promesse qui ne demande qu'à être vécue.

Le philosophe (*les yeux brillants d'une compréhension émue, s'avançant pour accueillir cette renaissance*) :

Ainsi, en te révélant, tu transformes la déchirure en une force renouvelée, une force qui surgit du plus profond de l'être. Ce que tu prends pour une fracture devient le socle d'une nouvelle vie, d'une nouvelle compréhension de soi. Ton chemin vers ce lieu de clarté n'est pas simplement un retour vers la lumière, mais un processus de reconstitution, non seulement de ton propre être, mais aussi de l'unique beauté qui sommeillait en toi. Ce que tu vois comme des ténèbres n'est que le commencement d'une illumination — l'eau pure, la chaleur des flammes, ne font pas que brûler ou consumer. Elles éclairent, elles éveillent, et dans leur lumière, des Anges — nos esprits réunis — quittent l'obscurité et viennent offrir à notre existence une lumière nouvelle, un sens renouvelé. Il ne s'agit pas de fuir l'obscurité, mais d'accepter de la traverser pour que cette lumière puisse naître en nous.

Le Voyageur (*il esquisse un sourire, signe d'une humanité retrouvée. Sa voix, qui jadis se noyait dans la douleur, résonne désormais comme la promesse d'un avenir renaissant ...*)

Alors, partons ensemble, guidés par cette lueur incandescente. Que nos déchirures ne soient

plus des vestiges de ce qui fut, mais les briques d'un édifice unique, un édifice vivant où l'Être, dans sa totalité, se recompose et danse aux rythmes d'une flûte enchantée. Nous n'avons plus besoin de fuir notre fragmentation, mais de l'intégrer, de la célébrer. Dans chaque éclat de nous-mêmes, nous trouverons les éléments d'un tout nouveau commencement.

Le philosophe (*d'un ton calme, presque poétique*) :

Tu sais, lorsque le pain est tranché, il ne reste que des miettes. Ces fragiles restes, pourtant humbles, nourrissent les âmes délaissées. Même dans l'abondance d'un festin, ces petites parcelles — ces miettes — nous rappellent que la vie n'est jamais qu'un simple repas, mais plutôt une série de menus reliefs, d'instantanés éphémères, chaque fragment ayant sa propre signification, sa propre richesse cachée. Le pain complet, bien que nourrissant, est consommé en un instant ; mais les miettes, dispersées, sont ce qui demeure — petites, souvent invisibles, mais pourtant pleines de potentiel.

Le Voyageur (*réfléchissant profondément, observant l'air autour de lui comme s'il cherchait une vérité cachée dans la poussière*) :

Je vois ces miettes comme des traces d'un passé qui s'émiette, comme des vestiges perdus dans un grand dédale de temps. Chaque fragment semble porter l'empreinte du destin, comme un souvenir en décomposition — l'inévitable désagrégation de tout ce qui fut un jour entier. Nous sommes tous des miettes à notre manière, des morceaux d'une grandeur passée qui se sont dispersés, oubliés dans les sables du temps. Est-ce cela, la triste vérité de notre existence, Philosophe ?

Le philosophe (*répondant avec une sagesse tranquille, mais teintée de gravité*) :

Oui, tout s'effrite, tout se fait fragment. Nos mémoires, nos idées, tout se brise et se transforme en particules fugaces, invisibles. Le temps, ce fossoyeur implacable, a pour seule tâche de disséminer chaque instant, chaque particule de vie, de sorte que rien ne reste figé.

Même Dieu, en haut de sa tour, même Lui, ne peut contrer cette loi naturelle. Tout, en ce monde, est destiné à se déconstruire, à se redéfinir. Ce qui semble entier, stable, se trouve, tôt ou tard, en proie à cette dissolution inévitable. Mais c'est dans cette décomposition que naît une nouvelle forme de beauté, une beauté qui dépasse la simple illusion d'immutabilité.

Le Voyageur (*murmurant, comme s'il avait fait une découverte intime, quelque chose qui s'échappe de son esprit, une vérité nouvelle*) :

Pourtant, dans cette fuite du temps, dans cette érosion inéluctable, il y a quelque chose de profondément libérateur. Les miettes, ces minuscules fragments de notre existence, ne sont plus simplement des témoins d'un passé révolu. Elles deviennent des idées, des pensées décomposées, qui se métamorphosent en molécules d'idées — comme des aphorismes légers qui flottent au gré du vent. Ces miettes ne sont plus des restes, mais des offrandes, des fragments d'une vérité qui nous est donnée à saisir. Ce chaos, cette dispersion, devient un champ fertile pour l'esprit. L'éphémère, loin d'être un fardeau, devient une ressource, une nourriture précieuse pour l'âme.

Le philosophe (*d'un air pensif, comme s'il tissait une théorie nouvelle, un concept en pleine évolution*) :

Imagine nos pensées comme des atomes philosophiques, des particules subtiles qui, une fois séparées, se recomposent en de nouvelles structures, en un tout. Un tout dont l'ordre ne suit pas une règle rigide, mais celui qui se crée intuitivement, dans l'instant même. Le temps, ce fleuve sans fin, ne se laisse pas saisir, mais il permet à chacun de faire naître son propre tempo. Chaque instant devient alors une matrice, un œuf dans lequel se mêlent les fils du passé et du futur, le monde entier se concentrant dans une petite sphère intime.

Le Voyageur (*en méditant sur cette vision, ses yeux s'écrouillant, comme s'il s'éveillait à une compréhension nouvelle*) :

Dans cet œuf, je me sens à la fois pris et libre. Comme si, malgré la dureté du destin, j'avais trouvé un refuge dans un microcosme intime, mon propre temps, celui que je choisis d'habiter. C'est là, dans cet espace clos, une étrange alchimie, où la fragmentation devient matière première, une matière qui se transforme sans cesse, dans un renouvellement constant. Le chaos que nous vivons est la source même de notre renaissance. Les miettes, au fond, sont le tremplin de notre transformation.

Le philosophe (*avec une lueur dans les yeux, voyant que le Voyageur touche désormais à une vérité plus grande*) :

Oui, tout comme Einstein évoqua un monde pluriel où le temps est relatif, ici, dans ce sanctuaire ovale, ton temps se décline en multiples formes. Il est vain de prétendre à l'immuable : chaque chose se brise, se redéfinit, et c'est dans l'assemblage de ces miettes que naît la grandeur d'une pensée nouvelle, d'une existence nouvelle. Nous nous retrouvons à jouer avec le temps, à déconstruire sa linéarité, à en faire un espace où chaque seconde devient un lieu d'expérience unique, précieuse, et changeante.

Le Voyageur (*fronçant les sourcils, une idée jaillissant soudainement, comme une étoile filante dans son esprit*) :

Mais alors, comment assembler ces fragments dans ce grand chaos ? Chaque particule semble si petite, si fragile, que je me demande si elle peut vraiment se fondre dans un tout cohérent. Comment faire en sorte que ces miettes ne restent pas simplement dispersées dans un désordre absurde, mais qu'elles trouvent un sens, une harmonie ? Quelles sont les lois qui peuvent guider ce rassemblement ?

Le philosophe (*avec un sourire sage, comme si chaque question du Voyageur était une invitation à creuser plus profondément*) :

La pensée, mon ami, est un rhizome. C'est une toile invisible, faite de fils entrelacés, qui, en se

tissant, créent du sens à partir du chaos. Ce tableau mouvant que nous dessinons ensemble, en reliant ces éclats fragiles, nous permet de fixer l'horizon de notre œuf intérieur, de déterminer nos limites tout en nous ouvrant à l'infini des possibles. Les miettes, une fois reliées, ne sont pas perdues, mais créent une structure d'un nouveau genre, vivante et changeante, dans laquelle chaque fragment contribue à un tout plus vaste.

Le Voyageur (*souriant à la profondeur de la réponse, comme si un voile venait de se lever, dévoilant un monde caché*) :

Et si l'œuf se brise, Philosophe ? Qu'y a-t-il à l'extérieur de cet abri intime ? Ne pas briser ces parois, c'est risquer de se perdre dans une illusion, de demeurer enfermé dans un espace qui nous rassure, mais qui nous éloigne de l'immensité. Peut-être qu'il existe un ailleurs, un monde au-delà de cet œuf, et c'est en brisant cette coque que nous pourrions enfin découvrir ce qui se cache.

Le philosophe (*avec une douceur calme, comme une brise d'été apportant une révélation*) :

Briser l'œuf est un acte à la fois de désespoir et de quête audacieuse. Qui, en vérité, peut s'aventurer à explorer l'extérieur sans être d'abord façonné par ce qui est en lui ? Le monde nous semble parfois étroit quand on rêve d'infini, mais rester dans l'œuf, c'est accepter la liberté de penser, au-delà du mal et du bien. C'est vivre dans une improbable totalité où l'intérieur et l'extérieur ne font plus qu'un. Le véritable voyage commence ici, dans cet œuf. C'est l'art de composer avec ce que nous avons, et d'accepter que, dans cette acceptation même, réside l'infini.

Le Voyageur (*réfléchissant, un sourire tranquille sur les lèvres, regardant la lumière vaciller dans la pièce*) :

Alors, chaque miette n'est pas qu'un déchet, mais la matière d'un nouveau commencement. Peu importe que le festin du temps ait laissé derrière lui des fragments épars ; c'est en les

réunissant que nous pouvons écrire de nouvelles phrases, de nouveaux chapitres, tisser la toile de notre pensée, et donner un sens à ce chaos inéluctable.

Le philosophe (*d'une voix profonde et pleine de sagesse*) :

Oui, de ces repères fragmentés, de ces miettes éparses, naît la trame même de notre existence. Comme Hegel l'a suggéré dans le cycle de l'Idée, le bref instant de l'aventure humaine se condense en lieux banals, en moments simples, mais, une fois réarrangés par l'esprit, ils révèlent un ordre plus vaste. Nous devenons des alchimistes du temps, capables de convertir la dissipation en une symphonie d'existence. C'est ainsi que la pensée se réinvente, toujours, à travers ses éclats.

Le Voyageur (*pensif, comme si un voile se levait dans son esprit, prêt à embrasser un nouveau voyage intérieur*) :

Et qu'advierait-il si, par une brisure du temps, nous pénétrions l'intérieur de cet œuf, sans chercher à nous en échapper ? Car, après tout, il est vain de rêver d'un dehors. L'œuvre de Dieu, ou du destin, a peut-être noué l'infini à l'essence même de notre demeure, et tout ce que nous devons faire est d'accepter de le vivre.

Le philosophe (*avec un regard tranquille, presque bienveillant*) :

Exactement. Le temps, ce grand tisseur invisible, se conjugue dans une continuité sans fin. Chaque fragment, chaque miette, trouve sa place dans ce grand tableau. Accepter notre condition, c'est cesser de lutter contre l'inévitable et commencer à composer avec le chaos. C'est dans cette acceptation que la lumière peut naître, éclairant le chemin du voyageur qui choisit de se laisser guider par la musique de l'existence.

Le Voyageur (*les yeux brillants, prêt à poursuivre la quête, une lueur de compréhension se dessinant sur son visage*) :

Alors, laissons-nous porter par cette mélodie du temps, cette danse infinie où chaque

fragment nous rappelle combien il est précieux de vivre, malgré l'éphémère nature du tout. À chaque souffle, à chaque pas, nous sommes des voyageurs à travers un océan d'instant, où chaque miette que nous collectons devient une note de musique, une vibration qui, bien que fugace, résonne dans l'éternité. Nous oublions souvent que la beauté réside dans ces brèves étincelles, dans la simplicité de ces fragments. Peut-être qu'en fin de compte, ce n'est pas l'ensemble qui a le plus de sens, mais bien chaque petit éclat, chaque miette qui s'inscrit dans l'histoire d'une vie. Que nos cœurs, en quête de vérité, transforment le pain tranché en un festin de pensées, et que chaque miette, chaque instant, soit une mémoire vivante de notre existence, un témoin de notre passage dans ce monde.

Le philosophe (*d'un ton solennel et profond, comme un guide éclairé face à un chemin qui se dévoile peu à peu*) :

Poursuivons alors, mon ami, à rassembler ces miettes, à discerner dans la poussière les éclats d'une existence qui se veut éternelle. Le monde dans lequel nous évoluons est fait de bribes de moments, de détails qu'on laisse souvent filer, pensant qu'ils n'ont pas d'importance. Mais c'est dans l'art de les collecter, de les observer et de leur donner un sens que réside la véritable sagesse. Chaque fragment, chaque miette, peut sembler dérisoire, mais ensemble, ils composent un récit, une poésie de l'existence, un puzzle où chaque pièce compte. Il n'y a pas de petite chose dans ce monde. C'est dans l'union de ces fragments que naît la grande lumière de la connaissance, une lumière qui éclaire non seulement le monde extérieur, mais aussi l'intérieur de nous-mêmes. Dans ce grand poème de la vie, chaque miette, chaque instant est une ligne qui nous pousse à comprendre notre place dans cet infini.

Le Voyageur (*réfléchissant, presque en dialogue avec lui-même, une question suspendue dans l'air, comme une vérité qu'il cherche encore à saisir*) :

C'est étrange, n'est-ce pas ? Comment le temps, qui semble glisser si rapidement entre nos

doigts, se présente en réalité comme une succession d'instantanés, des fragments d'éternité.

Chaque moment que nous vivons est à la fois éphémère et infini. Nous ressentons l'urgence du temps, mais en même temps, chaque instant que nous expérimentons porte en lui un écho de l'infini. Comme si, dans ce défilement constant, nous étions appelés à saisir des perles précieuses avant qu'elles ne se dissolvent. Cette fugacité, cette fragilité du temps, n'est-elle pas, au fond, ce qui lui confère sa grandeur ? Chaque moment de notre vie semble si court, et pourtant il est rempli de sens, comme si chaque éclat d'éternité se cachait dans les plis de la réalité. Tout est à la fois si immense et si fragile... Peut-être que c'est cela, le grand paradoxe : que l'éphémère soit, en soi, une forme d'éternité.

Le philosophe (*souriant doucement, une sagesse profonde dans ses yeux, comme un silence apaisé qui comprend l'ampleur de la question du Voyageur*) :

Tu vois juste, mon ami. Le temps est ce grand mystère qui se dérobe à notre compréhension, et pourtant, il est la substance même de notre expérience. Chaque instant passé n'est jamais totalement perdu, il est un maillon d'une chaîne infinie, un battement d'aile dans le grand rythme du cosmos. L'éphémère est le théâtre de l'éternité, et dans sa fragilité réside sa beauté la plus pure. À travers les brèches du moment, nous entrevoyons l'infini. C'est cette tension, entre l'instant et l'éternité, qui nourrit l'essence de notre être. Mais n'oublie pas, cher voyageur, que chaque minute, chaque seconde, est une parcelle d'un tout qui dépasse notre entendement. C'est dans cette tension que réside l'essence même de la vie : un équilibre entre l'éphémère et l'infini, une danse entre ce qui se déploie et ce qui se retire. C'est là que réside notre humanité.

Le voyageur : (*d'une voix assourdie par le souvenir d'une chanson disparue*) :

La vie ne fait pas de cadeau, disaient-ils. Dans l'écho des rues désertes d'Orly un dimanche, avec ou sans Bécaud, j'ai senti, en marchant seul, l'amertume d'un monde qui s'efface dans le

silence. C'était comme si chaque pavé sous mes pas portait l'empreinte d'une histoire oubliée, un murmure qui se dissipait, effleurant à peine l'air avant de s'éteindre. Là, dans ces lieux abandonnés, où même les oiseaux semblent avoir déserté, j'ai perçu la solitude non pas comme un vide, mais comme une présence—lourde, impitoyable, mais pourtant sincère. Je me souviens de cette image : lui, se perdant dans les escaliers, presque irréel, comme une brume en fuite, tandis qu'elle, debout, figée, restait là, cœur en croix, bouche ouverte, figée dans la terrible certitude de son propre dénouement, sachant déjà qu'il ne reviendrait jamais.

Le philosophe : *(réfléchissant, les yeux perdus dans le lointain du crépuscule, où le ciel semble se fondre dans l'horizon) :*

Il est étrange, n'est-ce pas, cette idée que la solitude, parfois, voudrait nous réconforter, comme une amante silencieuse qui, loin du tumulte du monde, nous permettrait de retrouver une paix intérieure, une forme de libération? Certains disent qu'elle nous délivre, qu'en l'absence de l'autre, l'âme se dégage des chaînes du monde et trouve enfin la liberté. Mais combien de fois ai-je entendu ce cri désespéré : « Car cela n'existe pas ! » Un cri sans écho, rejeté par ceux qui, dans leur hâte de vivre, pensent qu'un simple éclair de lumière suffit à dissiper les ténèbres du doute. Une illusion d'optique, à peine effleurée, que l'on croit pouvoir éteindre avec la flamme vacillante d'une bougie, mais qui renaît toujours, inaltérable.

Le voyageur : *(avec une pointe de mélancolie dans la voix, comme un écho lointain) :*

Et pourtant, dans mes errances nocturnes, dans la douce morsure de la nuit, je vois la solitude—fidèle, implacable, comme un vieux compagnon qui ne sait plus se détourner—se rire de mes tentatives futiles de consolation. Elle me tourmente, me pousse toujours plus loin, m'enserme dans ses bras glacés, comme si elle voulait m'apprendre que l'on ne peut fuir l'ombre qu'en l'acceptant pleinement. La solitude se présente ainsi : une figure sans nom, brisée, abandonnée dans les abîmes de l'oubli. Sa lumière, jadis éclatante, s'est éteinte,

laissant place à une obscurité douce, douloureuse, une âme consumée par les cendres de ses propres larmes. Elle ne s'aperçoit même pas que, parfois, ce reflet, ce silence profond qui l'entoure, n'est qu'un écho, un miroir où elle se contemple sans fin, sans jamais saisir que c'est elle-même qu'elle cherche.

Le philosophe : *(tapotant doucement ses doigts sur la table en bois, ses gestes mesurés comme un balancier cherchant son équilibre) :*

Oui... ses yeux s'ouvrent, mais ce ne sont que des yeux fatigués, cherchant une amitié qui ne peut venir que de l'intérieur. Ils ne voient pas, ou refusent de voir, que ce qu'ils cherchent, c'est leur propre détresse, ce miroir brisé qu'ils portent en eux. C'est comme si, dans cette quête, une rivière de débris du passé s'écoulait lentement, charrient avec elle les vestiges d'anciennes batailles, de rêves éteints, d'espoirs déçus. Et pourtant, ces débris, comme des pierres jetées dans un fleuve, façonnent le fond même de notre âme, donnant forme à cette solitude qui, à la fois, est la prison de notre conscience et le tremplin vers une possible libération. Chaque pas, chaque souffle dans cette mer d'oubli devient une lutte, un combat contre le temps qui emporte tout, même les plus belles images.

Le voyageur : *(avec une infime lueur de défi dans le regard, comme s'il s'adressait à lui-même autant qu'au philosophe) :*

Il emporte sa dernière amitié, mon compagnon, comme une promesse glacée, une illusion douce de réconfort qu'il ne peut ni rendre ni retrouver. Au pied d'un arbre vide, sans feuilles pour le couvrir, il se jure de veiller sur ce qu'il a perdu, mais la nuit le prend, et il s'endort, épuisé, sur la mousse humide, écrasé par un fardeau invisible, que seuls les âmes solitaires connaissent. Pourtant, au matin, le soleil de midi, indifférent à ses tourments, réveille l'esprit fatigué, saluant du bois mort ce compagnon prisonnier du temps, comme un témoin de sa

propre déchéance. Et le cycle recommence, implacable, comme une danse éternelle entre la lumière et l'ombre.

Le philosophe : *(souriant tristement, un éclat de sagesse se glissant entre ses mots) :*

Et pourtant, reprenant sa route, entouré de l'aigle et du serpent, il finit par comprendre que la communauté se forge parfois dans les symboles mêmes de la nature : l'envol majestueux de l'aigle, la ruse fatale du serpent. Ce vieillard, misanthrope et solitaire, préférant la compagnie des bêtes aux fausses civilités humaines, nous enseigne que la solitude n'est pas toujours un fardeau à fuir, mais une forge dans laquelle se trempe la vérité, une étape nécessaire pour que l'esprit, enfin libéré de l'agitation du monde, puisse se redécouvrir dans sa force pure et indomptée.

Le voyageur : *(se penchant légèrement, comme pour confier un secret douloureux qu'il n'a jamais partagé) :*

Et pourtant, cette lutte intérieure ne cesse jamais de m'agiter : l'envie de partir se mêle à celle de rester. C'est une dualité cruelle, une tornade qui m'emporte : m'en aller, fuir l'accablement, ou m'abandonner à la Vache Bariolée de mon destin incertain, là où chaque mouvement semble être un pari sur la folie de l'existence. Je me suis parfois épris de ce jeune homme fatigué, un être fragile et rêveur, jaloux de l'arbre immense dont les racines plongent dans la terre avec une sagesse qu'il ne peut atteindre. Dans ce frôlement de vies croisées, je perçois la quête ultime : cette volonté de dépasser le divin, de transcender les dieux eux-mêmes, de les surpasser pour se hisser, ne serait-ce qu'un instant, au rang du sacré. Mais même les dieux, après tout, tombent, emportés par la force d'une corde qui nous lie et nous délie, nous rendant à notre propre humanité.

Le philosophe : *(d'un ton grave, comme un prélude à la révélation) :*

La corde humaine, fragile, mince, et pourtant ô combien déterminante, est ce lien invisible et

indestructible qui unit nos solitudes, les fait vibrer ensemble dans une même cadence silencieuse, même lorsque l'Enchanteur de ce monde se joue de nos illusions. Les agneaux de la compassion, hélas, se font massacrer par la folie d'un monde qui déroute tout, qui ne sait plus distinguer la lumière de l'obscurité. Les guerres se pavent de nos morts, et dans le fracas des canons, notre peine s'efface, ne laissant derrière elle qu'un écho discret, un murmure de plus dans le vent. Mais alors, je te le demande, mon fils, qui cherches-tu en ces lieux désertés ? Quelle part de toi as-tu perdue, que tu espères encore retrouver ?

Le voyageur : *(les yeux baissés, le regard interrogatif tourné vers un ciel saturé de néons, comme s'il cherchait des réponses dans l'artifice du monde) :*

« J'ai marché sous le scintillement de fausses lumières, ces éclats artificiels qui capturent l'œil par leur éclat trompeur, mais qui, en vérité, ne font qu'obscurcir le chemin. Ces lueurs vacillantes, semblables à des mirages, me semblaient d'abord offrir une promesse de clarté. Mais à mesure que je m'en approchais, j'ai vu qu'elles ne faisaient qu'envelopper l'horizon d'un voile blafard. Elles ne sont que des ombres projetées, qui captent le regard, mais qui, dans leur éclat pâle, mènent l'âme dans un tourbillon de confusion. Leurs éclats, au lieu de dissiper l'obscurité, l'approfondissent. Ces lumières, vibrantes de fausseté, ne réchauffent pas ; elles sont des chimères, des flambeaux d'un monde qui se nourrit d'illusion. »

Le philosophe : *(voix grave, empreinte d'une sagesse mélancolique, observant le jeu des lumières sur les façades de la ville, où chaque reflet semble se perdre dans l'immensité de la nuit) :*

« Ces lumières, mon ami, sont le miroir d'un monde qui se perd dans l'illusion du paraître. Elles scintillent comme des phares, nous promettant un éclat salvateur, mais leurs reflets ne sont que des mirages, des mensonges qui effleurent à peine la surface de notre âme. Ce monde, obsédé par son éclat, dépouille chaque fragment d'authenticité pour nous laisser

seuls avec l'écho de nos propres peurs et de nos désirs inassouvis. Ces feux factices, dans leur danse sans fin, ne cessent de nous aveugler, nous empêchant de voir la véritable lumière, celle qui ne se nourrit pas de l'apparence, mais de la profondeur de l'être. Et dans ce ballet de beams inconstants, la solitude se glisse, plus implacable qu'un crépuscule sans étoile, un silence qui pèse lourdement sur le cœur. »

Le voyageur : *(le souffle court, comme si chaque mot faisait vibrer la tension qui le ronge, le cœur battant contre cette enveloppe de lumière trompeuse) :*

« J'ai cru, un temps, que ces lumières pouvaient guider mes pas dans l'obscurité, qu'elles allaient briser le silence de ma solitude. Mais elles ne font qu'aveugler, ne laissant dans leur sillage que des ombres incertaines, des traces d'un espoir fabriqué, d'un rêve suspendu dans le vide. Ce fard de lumière détournée m'amène à m'interroger : comment puis-je trouver l'authenticité dans un monde où tout ce qui scintille n'est qu'un leurre ? Comment démêler l'illusion de la réalité quand ces éclats artificiels nous entraînent dans un abîme d'isolement exacerbé, où la clarté se fait absence, et où la vérité se dissout dans le clignotement des faux espoirs ? »

Le philosophe : *(s'approchant, la voix basse et insistante, comme pour partager un secret dévoilé par la nuit elle-même, une vérité suspendue entre les étoiles) :*

« La véritable clarté ne jaillit pas d'un projecteur flamboyant, mon cher ami. Elle émane de l'intime flamme de l'être, cachée au cœur du silence. Les apparences, aussi brillantes qu'elles puissent être, sont des illusions qui nous attirent dans un tourbillon d'agitation. Mais ce n'est que dans le calme, dans la profonde obscurité du vrai soi, que la lumière réelle peut se révéler. La lumière des fausses lueurs ne réchauffe pas, elle n'illumine qu'un instant avant de disparaître, tandis que la lumière qui émane de l'intérieur éclaire sans jamais s'éteindre. Car c'est dans l'obscurité des faux éclats que se cache la solitude véritable—celle qui, loin d'être

une malédiction, est une rencontre avec l'essence de notre être. Cette solitude ne peut être apaisée par le scintillement d'un monde désincarné, mais seulement par la compréhension de notre propre vide intérieur. »

Le voyageur : *(les mains tremblantes, trahissant une lutte intérieure, la vérité s'insinuant dans sa conscience comme une pluie fine qui tombe doucement sur sa peau) :*

« Et si la solitude, alors, n'était pas l'absence, mais plutôt la présence d'un silence, d'un espace où aucune lumière factice ne vient troubler la vérité ? Peut-être que ces éclats trompeurs, ces feux fuyants, nous forcent à regarder en nous-mêmes, à regarder au-delà de l'éclat du monde extérieur. Ils nous obligent à plonger dans les profondeurs de l'âme, à discerner ce qui est caché derrière la brume des illusions. Peut-être, dans cette ombre d'un monde qui a oublié la douceur d'un foyer lumineux, sincère et intime, se trouve la véritable clarté. »

Le philosophe : *(avec une intensité presque mystique, comme si chaque mot était une prière, une invocation) :*

« Exactement. En cessant de courir après ces feux éphémères, ces reflets distordus, nous pouvons accepter la solitude comme une compagne fidèle, non comme une condamnation. La solitude véritable est un creuset où se fond l'essence de nos expériences. Elle nous offre, en nous retirant du tumulte du monde, la possibilité de découvrir une lumière intérieure, une lueur qui ne se nourrit pas du regard des autres, mais du silence et de la méditation. C'est dans l'absence des mirages extérieurs que l'on parvient à percevoir l'éclat authentique du cœur humain. Un éclat qui, comme une flamme ancestrale, chante sa propre éternité, loin des artifices temporels. »

Le voyageur : *(après un long moment de silence, le regard se raffermissant, comme un homme qui a franchi un seuil invisible) :*

« Ainsi, il me faut apprendre à distinguer l'illusion de la réalité, à cultiver cette lumière qui

n'est pas imposée par un décor artificiel, mais qui jaillit du creuset de mon âme. Car c'est dans ce recul, dans cette solitude volontaire, que se trouve la promesse d'un renouveau, une clarté authentique qui, sans jamais éblouir, offre un miroir à la beauté de l'être. Chaque instant passé dans le silence, loin des artifices, devient un chemin vers cette lumière pure, sans ombre, une lumière qui éclaire à la fois l'extérieur et l'intérieur. »

Le philosophe : *(sourire discret, en signe d'approbation, comme s'il avait reconnu un moment de sagesse nouvelle chez son interlocuteur) :*

« Oui, mon cher ami. Dans le calme de la véritable solitude, dépourvue des scintillements trompeurs, nous entrons en contact avec l'essence même de notre existence. C'est là que se révèle un temps paradoxal, un instant suspendu, où l'homme, libéré des fausses lumières, peut enfin embrasser l'éternité contenue dans un simple regard sincère. La solitude se mue alors en la plus pure des lumières, celle qui éclaire nos chemins intérieurs et révèle la beauté cachée en nous. C'est dans cette lumière-là que se trouve la véritable humanité, celle qui ne se laisse pas aveugler par le brillant, mais qui perçoit la clarté de l'âme, celle qui est toujours présente, même dans l'ombre. »

Le voyageur : *(regardant le ciel dénudé et les ombres mouvantes, son regard se perdant dans l'immensité de la nuit) :*

« Dans le sillage du crépuscule, la nuit se déploie telle une étreinte silencieuse, enveloppant le monde dans une obscurité douce et apaisante. Sous cette immensité obscure, je perçois un éclat timide, une lumière qui se cache, comme un murmure dans le vent. Elle ne ressemble en rien aux feux éclatants du jour, si bruyants et intrusifs. C'est une lumière fragile, comme une chandelle vacillante, née de l'obscurité elle-même. Ce rayonnement, si discret et pourtant sincère, me parle d'une vérité nue : c'est dans l'ombre que réside la seule lumière qui ne ment pas, celle qui ne cherche pas à briller mais à être, simplement. »

Le philosophe : *(la voix douce, presque un murmure, s'accordant au rythme des ténèbres qui s'étendent autour d'eux) :*

« Tu évoques là l'esprit de Trakl, où la nuit, loin d'être l'antithèse de la clarté, devient le creuset d'un éclairage intime. Ces lueurs, faibles et éphémères, naissent de la décomposition du jour, quand le ciel se déleste de ses apparences. Leur éclat n'est pas une ostentation, mais le reflet d'une solitude sincère, d'un univers intérieur qui se révèle quand les artifices du monde se taisent. C'est par la pénombre, par l'obscurité, que s'inscrit le secret de notre être. Dans cet espace entre ombre et lumière, entre silence et souffle, naît la véritable clarté. »

Le voyageur : *(les yeux mi-clos, laissant vibrer en lui la douleur et l'espoir, son regard traversant l'obscurité comme une quête silencieuse) :*

« Pourtant, combien de fois ai-je cherché refuge dans ces lumières factices, ces éclats criants, pour échapper au vide ? Je me suis laissé éblouir par des astres artificiels, par ces étoiles fabriquées, qui, tout en criant leur éclat, n'ont su que dissimuler la vérité de l'instant. Leur lumière était une illusion, un cache-misère. La lumière authentique – cette lueur obscure et chuchotée – se fraie son chemin entre les ombres, se glisse doucement dans les interstices du monde. Elle nous rappelle que, même dans l'abîme de la nuit, se cache un infime fragment d'éternité, un souffle d'infini qui ne se laisse jamais éteindre. »

Le philosophe : *(approchant doucement sa main, comme pour inviter à une communion avec le silence qui les enveloppe) :*

« Ce qui est fascinant, c'est la nature paradoxale de ce brasier intérieur. Dans la noirceur, ce fragile éclat se révèle avec une sincérité désarmante. Contrairement aux feux artificiels qui aveuglent et égarent, cette lumière née de la nuit incarne la pudeur et la vérité. Elle ne brille pas pour éblouir, mais pour guider, comme un secret murmuré par l'obscurité elle-même. Elle

révèle chaque contour de notre solitude autrement voilée, nous offrant une clarté douce et pure, libérée de toute prétention. »

Le voyageur : *(avec une tendresse empreinte d'une douleur ancienne, comme si les mots venaient d'un lieu profond, intime) :*

« J'accepte désormais que la solitude n'est pas l'absence de lumière, mais bien la présence d'une clarté qui se distingue par sa modestie et son authenticité. Dans le silence de la nuit, les étoiles elles-mêmes semblent s'effacer, comme si elles s'inclinaient devant cette ombre portée par la vraie lumière, celle qui, sans éclat tapageur, perce le voile du quotidien. Elle offre à nos âmes un refuge discret, une intimité qui n'a pas besoin de briller pour être vraie. »

Le philosophe : *(d'une voix vibrante d'une conviction tranquille, chaque mot résonnant dans la nuit qui les entoure) :*

« Nous apprenons ainsi que l'obscurité, en tant que gardienne de l'instant, offre une lumière qui ne peut être volée par le tumulte du monde. C'est dans ce crépuscule, dans cet entre-deux, que se révèle la beauté d'une lumière authentique. Elle n'est pas de celles qui nous frappent de plein fouet, mais de celles qui se glissent doucement sous notre peau, nous apaisant dans un calme serein. Elle est le reflet d'une humanité épurée, libérée des faux éclats du monde, consacrée à son essence la plus intime. Dans cette nuit, chaque battement devient une prière, chaque silence une réponse. Et notre solitude se mue en un chemin vers une illumination intérieure, celle qui ne cherche pas à se faire connaître, mais à se laisser être, dans l'invisible. »

Le philosophe : *(d'une voix feutrée, contemplant la nuit qui s'étend avec une douceur infinie) :*

« La nuit, dans son obscurité apaisante, est bien plus qu'un simple voile qui recouvre le monde. Elle est l'expression du simple, celui qui dit le même, un même univers, collectif et partagé. Ce même, qui semble se répéter à l'infini, est la trame sur laquelle se posent nos

souvenirs et nos rêveries. Pourtant, en dépit de cette unité apparente, nul ne peut nier que chaque étoile, chaque ombre, porte en elle une singularité propre. La nuit intègre ainsi à la fois l'universalité du temps et la richesse de l'individuel. »

Le voyageur : *(réfléchissant profondément, les yeux fixés sur l'horizon nocturne qui scintille faiblement) :*

« C'est comme si, dans cette obscurité, se déployait un langage silencieux et intime, porté par la simplicité d'un même partagé—un même auquel nous appartenons tous—sans qu'il ne dissolve nos individualités. Chaque particule d'obscurité, chaque éclat ténu, est à la fois universel et singulier. L'union se trouve dans la continuité de la nuit, mais jamais elle ne s'impose de manière uniforme, laissant toujours la place à nos propres singularités, à nos propres éclats qui, tels des murmures, se détachent pour vouloir dire autre chose. »

Le philosophe : *(en hochant lentement la tête, approuvant d'un geste presque imperceptible) :*

« Exactement. La nuit est ce miroir où se reflète l'un et l'autre, le collectif et l'individuel. Elle est copropriétaire du même : un espace où le simple se répète avec une constance qui rassure, et où, en même temps, chaque instant insiste sur le fait qu'il est unique. Dans cet équilibre, la lumière fragile qui en émane – si faible, si authentique – éclaire non pas l'uniformité, mais la multiplicité de nos êtres, révélant quelle richesse naît lorsque le tout se conjugue à la singularité. »

Le voyageur : *(le regard vibrant d'une nouvelle compréhension, comme une révélation l'effleurant doucement) :*

« Ainsi, en acceptant la nuit telle qu'elle est—ce mélange subtil d'unité et de différence—nous apprenons à écouter le chant des ombres et des lueurs discrètes. Nous découvrons que l'obscurité véritable ne nie pas l'éclat de nos individualités, mais les accueille comme autant de touches singulières sur la toile d'un même univers, partagé et pourtant infiniment varié. »

Le philosophe : *(avec une sérénité empreinte de conviction, sa voix tranquille comme une caresse nocturne) :*

« Oui, la nuit nous enseigne que le simple, le même, peut être le creuset d'une richesse insoupçonnée. Car c'est à travers ce dialogue constant entre l'universalité de l'obscurité et la splendeur de nos propres singularités que se dessine la beauté de l'existence. En nous plongeant dans ce jeu de lumières et d'ombres, nous apprenons à reconnaître que la véritable clarté ne réside pas dans l'éclat superficiel, mais dans cette nuit partagée, où chaque instant, chaque lueur, affirme sa propre vérité sans jamais disparaître dans l'ensemble. »

Dans cette suite, la discussion sur l'unité et la singularité se poursuit, s'enrichissant de cette idée que la nuit, loin d'être un espace de dissolution de l'individu, devient un creuset où chaque éclat trouve sa place dans un tout. Le voyageur et le philosophe explorent comment l'obscurité, loin de nier la lumière, lui donne une profondeur nouvelle, et comment l'harmonie peut naître d'un équilibre subtil entre l'unité et la différence. Cela semble-t-il correspondre à ce que tu imaginais ?

Le voyageur : *(avec une voix empreinte de mélancolie et d'émerveillement) :*

« Tu sais, souvent, les hommes imaginent qu'ils dansent dans la lumière, qu'ils célèbrent la clarté d'une existence éclatante. Mais en vérité, ils se retrouvent au bord d'un abîme insondable. Leurs pas, légers d'apparence, les mènent au bord de ce gouffre ; et soudain, le sol se dérobe sous leurs pieds, comme si l'équilibre même de la vie se fissurait. C'est alors qu'ils sombrent dans ce vide — un abîme dont la lumière diurne ne pénètre jamais le fond. »

Le philosophe : *(les yeux perdus dans la contemplation de l'immensité nocturne, ses pensées flottant au-delà de l'horizon) :*

« Et pourtant, c'est dans cet abîme, dans le creux de la nuit, que naît une lueur presque imperceptible. Une lumière fragile, qui ne cherche pas à éblouir comme des feux artificiels,

mais qui, de sa timidité, offre une voie de retour. Elle naît au cœur même de l'obscurité, là où tout semble englouti, et c'est elle qui permet à l'homme, bien que vacillant, de remonter péniblement les pentes ardues du gouffre. Dans ce balancement entre chute et ascension, se révèle la véritable clarté, loin des apparences qui trompent. »

Le voyageur : *(légèrement ému, la voix tremblante comme les battements d'un cœur fragile) :*

« C'est une salvation inattendue que de voir cette lumière obscure — une étoile timide dans un ciel de désespoir — éclairer le chemin. Elle nous rappelle que, malgré la précarité de notre danse sur le bord du précipice, chaque instant de chute recèle la promesse d'une ascension. Car ces pentes, bien que ardues et imprégnées de nos peurs, sont aussi jalonnées de ce petit éclat, le seul véritable, qui nous guide hors des ténèbres. »

Le philosophe : *(d'une voix ferme et apaisée, mais pleine de profondeur) :*

« Oui, cette lueur n'est pas un artificiel masquerade : elle exprime le simple qui dit le même, le même partagé de l'existence, dans lequel se côtoient la douleur de l'abîme et l'espoir de nos singularités. Dans l'obscurité, en dépit des illusions lumineuses, cet éclat nous offre la possibilité de transformer la chute en un chemin de renaissance. Car c'est précisément en reconnaissant la fragilité de notre danse au bord du vide que nous prenons conscience de la force discrète qui sommeille en nous. »

Le voyageur : *(avec un soupir doux et résigné, mêlé à l'espérance) :*

« Alors, peut-être devons-nous apprendre à accepter cette dualité : danser sur le fil ténu entre la lumière éphémère et l'abîme insondable, sachant que, dans chaque chute, il y a la promesse d'une fragile remontée. Le véritable éclairage ne réside pas dans l'éclat forcé du jour, mais dans cette lumière obscure, humble et sincère, qui, même vacillante, ne nous abandonne jamais totalement. »

Le philosophe : *(en concluant, sa voix vibrante d'une profonde conviction, telle une flamme prête à brûler au-delà de l'obscurité) :*

« Ainsi, notre existence se mue en un perpétuel ballet où la solitude et l'abîme se parent d'une lumière authentique. Une lumière qui, malgré sa faiblesse apparente, est le flambeau de notre capacité à nous relever, à transformer chaque chute en une esquisse d'espérance, et à célébrer le fait même que du sombre germe toujours la possibilité d'un renouveau. »

LES CHARBONNEUSES

C'était une époque où la terre semblait respirer son dernier souffle, où les champs, jadis verdoyants, avaient été transformés en étendues stériles sous le poids des maux invisibles. L'air était lourd, chargé de la menace sourde des charbonneuses, ces petites mouches infernales dont la piqûre, plus pernicieuse encore que le venin d'un serpent, pouvait condamner à mort aussi bien le bétail que ceux qui les entouraient. Leur présence était comme une malédiction, une malveillance sans nom qui glissait à travers les failles invisibles du quotidien, frappant sans prévenir et laissant dans son sillage l'ombre du néant. Elles se nourrissaient du sang, insatiables, comme des spectres venus hanter des âmes égarées. Et c'étaient ces créatures insidieuses qui dépouillaient les bergers de leurs troupeaux, comme si chaque piqûre était une morsure fatale du destin, chaque animal un témoin silencieux de la lutte perdue contre un mal invisible.

Dans les étables, là où le foin frais faisait illusion de chaleur et d'humanité, le crottin devenait le berceau d'un poison silencieux. Le fumier, trempé de larmes invisibles, nourrissait un charbon meurtrier qui s'infiltrait dans les veines des bêtes et attendait patiemment son heure, celle qui signerait la fin d'une vie innocente. La maladie s'y répandait comme une rumeur qui se transforme en certitude. Le charbon noir, ce poison de l'âme, n'avait ni forme ni visage, mais il était là, latent, prêt à détruire tout ce qu'il touchait. L'anthrax, nom sinistre et impitoyable, attendait dans l'ombre son moment d'agir, marquant les corps fragiles d'une empreinte invisible. Le destin de ces pauvres créatures, dans leur innocence, était scellé dès leur naissance, leurs veines devenant la terre nourricière de la mort.

Dans les étables, la tristesse s'accrochait aux poutres de bois, aux murs décrépis où la chaux, recouverte de suie et de cendres, semblait elle-même abîmée par le passage du temps. C'était là que la mort déposait son pinceau, enduisant chaque recoin de noir, chaque souffle de la vie

d'un voile funèbre. Le cheval de trait, loyal compagnon des jours passés, exhalait son dernier souffle avec la ferveur d'un amant qui dépose ses dernières paroles d'amour, mais, hélas, c'était là un adieu brutal, un dernier acte de fidélité qui ne trouvait ni récompense, ni compréhension. La douleur de l'absence, aussi criante que la cloche d'un cimetière, se déposait comme un fardeau. Le corps de l'animal ne se relevait plus, et sur son visage, marqué de la fatigue des années de labeur, on devinait l'abandon d'un amour qui n'allait plus trouver d'écho. La fin du monde était venue sur les ailes d'un petit insecte, invisible mais fatale, qui avait pris la vie là où on ne l'attendait pas.

Mais qu'était-ce que la mort sinon l'ultime insulte à ceux qui désiraient vivre ? Comment supporter l'injustifiable, comment accepter l'impensable ? La terre se teintait de désespoir. Chaque larme versée était un tribut aux illusions perdues. Le printemps ne reviendrait plus pour ces champs, et l'hiver, quant à lui, semblait s'être éternisé, tout comme la neige qui venait se déposer en linceul sur les restes des souvenirs. Dans ce silence, l'âme était nue, confrontée à une absence qu'aucune prière, aucune croyance, ne pourrait combler. La nature, aveugle et indifférente à la souffrance humaine, s'était figée, tout comme les hommes qui l'habitaient, condamnés à errer sans but dans l'ombre des chênes dépouillés.

Le temps, pour l'écureuil, était comme une respiration secrète, un rythme lent et silencieux qui lui permettait de se perdre dans l'oubli, de s'échapper dans les bras doux de l'automne. Il s'endormait sans regret, comme si l'espoir lui-même s'était retiré de son esprit pour n'être plus qu'un souvenir fugace, une brise effleurant à peine le sol. Le petit être se laissait bercer par le cycle éternel de la nature, sûr que le soleil reviendrait, réchauffant à nouveau la terre et portant avec lui l'espoir des bourgeons. Mais lorsque l'astre décline, tout semble se figer. La terre devient dépeuplée, aussi silencieuse que le monde qui s'éteint à la fin d'un jour. L'hiver, avec son manteau glacé, dérobe peu à peu la vie, et dans ce froid, les charbonneuses se retirent,

laissant derrière elles la promesse d'un retour inévitable. Elles se cachent dans les ombres de l'humus, attendant leur heure, pour corrompre les promesses du printemps, comme un poison qui suinte sous la terre, inaltéré et persistant.

Mais le tragique, lui, revient toujours. Il trouve son chemin jusque dans les veines de l'homme désabusé, qui, après avoir cru à un salut quelconque, se réveille pour ne découvrir que la réalité de ses illusions perdues. Il se rêve encore promis à une destinée grande, à un avenir lumineux, mais au fond de ses yeux, il voit se dessiner une sombre prémonition. Au pied de son lit, il ne trouve que le passé, le seul héritage qui lui reste, comme une poussière qui se dépose sur tout ce qu'il a cru.

Le soleil, au matin, répand sa lumière mais ne guide en rien. Sa première clarté est comme une promesse vide, qui ne parvient pas à dissiper les ténèbres des ornières et des fossés. Tout autour de lui, le monde est incertain, truffé de pièges invisibles qui guettent à chaque pas. Et c'est ainsi qu'il trébuche, que ses souliers se déchirent dans la lutte contre un destin incertain. Il tombe, parfois, comme un naufragé dans un abîme qu'il ne peut même nommer.

Et puis, il y a cette vérité douloureuse : l'enfer n'est pas ce lieu lointain qu'on nous a décrit dans les vieux contes. Il n'est ni dans le ciel ni sous la terre, comme l'avaient si longtemps enseigné les hommes. L'enfer se cache dans le quotidien, dans les âmes inconsolées, dans les vies marquées par des souffrances profondes et des plaies invisibles, là où le silence est le plus lourd, et où l'ombre des choses perdues pèse de tout son poids.

Le crépuscule tombe, lourd et inéluctable, et je sens en moi une envie irrésistible de m'abandonner à l'oubli. Je voudrais me coucher, me dissoudre dans le rêve, où je pourrais exister sans vraiment être, où le poids de ma conscience pourrait se dissiper comme une brume s'éteignant sous les premiers rayons du matin. Je voudrais déposer mon être, l'abandonner comme une vieille valise au bas de l'escalier, et m'envoler jusqu'au ciel, loin de ce monde, loin

de la douleur qui m'enserre. Je voudrais ne plus me retourner, ne plus entendre les échos de ma propre existence, ni le tumulte de la vie qui me condamne à être.

Mais l'invisible m'attrape. Dans les yeux d'un enfant, je vois la peur. Cette peur est celle du monde, mais elle est aussi la mienne. Elle me saisit, me serre la gorge, m'empêche de penser. Ces yeux qui me regardent, emplis de terreur, sont le miroir de mon propre être. Ils me révèlent ce que je voudrais fuir : la fragilité de ma condition, la précarité de tout ce qui vit. Ces yeux d'enfant m'indignent et me révoltent, parce qu'ils sont l'écho de ma propre peur, de ma propre incapacité à m'échapper.

Alors, il me faut accepter ce qui est : Amor Fati, aimer sa destinée, même dans sa cruauté. Mais que vaut une existence quand l'être est fragmenté, quand le divin s'est éteint, laissant derrière lui des vestiges sans âme ? Les statues, sans parole, sont les témoins silencieux de ce vide. Qu'ont bien pu hériter de ce monde les divinités déchues, sinon une terre stérile, nourrie de sang et de désespoir ?

Je me perds dans les souvenirs de l'antiquité, de ces récits qui, à force d'être racontés, sont devenus des ombres. Je pense à Electre et à son histoire volée, à Iphigénie, sacrifiée au nom de la guerre, à Oreste, cet homme maudit, qui dut tuer sa mère pour se libérer de la vengeance divine. Mais qu'ont-ils fait pour mériter cela ? Quelle malédiction ont-ils portée, eux, les enfants du destin, contraints à revivre sans fin les fautes de leurs ancêtres ?

Les tragédies s'enchaînent, inévitables, comme des chaînes dont nous ne pouvons nous défaire. Combien d'hommes sont les enfants d'une lignée de damnés ? Agamemnon, noble roi, n'était que le fils d'Atrée, lui-même fils de Pélopes, dont le père, dans un acte de cannibalisme céleste, le livra aux dieux. Toute cette histoire d'horreur, d'assassins et de victimes, se répète, se tisse dans le fil de notre destin, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour l'espoir. L'homme est pris dans l'engrenage d'un temps figé, une boucle sans fin où la rédemption semble inaccessible.

Il existe, dans les recoins sombres de l'humanité, d'autres Tantales, invisibles et cachés, pareils aux charbonneuses, impitoyables dans leur faim insatiable. Ils ne montrent aucune pitié, et dans leurs yeux, je vois une résonance étrange, une lueur de souffrance partagée. Dans l'enfant qui pleure la perte de sa parenté, je reconnais les mêmes larmes que j'ai moi-même versées un matin, perdu dans un abîme de désespoir. Il y a des douleurs qui ne s'éteignent jamais, des souffrances figées dans l'âme, comme des cicatrices indélébiles.

Si mourir à la vie est un acte de déshéritage, alors il existe des morts plus nombreuses encore, que nous choisissons d'ignorer, des morts discrètes, silencieuses, comme celle de ce villageois que l'on n'a que trop peu croisé, ou celle de ces liens invisibles qui, au fil du temps, ont été brisés par les violences de notre Histoire. Ces pertes semblent insignifiantes à nos yeux, noyées dans le flux de l'existence, mais elles sont là, présentes, et leur absence pèse sur le tissu fragile du monde.

Le monde, pourtant, est un réseau, tissé par le vivant, une toile dans laquelle l'Esprit se mouvait autrefois librement, guidé par la lumière de la pensée. Mais aujourd'hui, le navire du temps a pris son cap incertain, emportant nos pensées vers des horizons lointains. Nous errons, sans direction claire, comme ces vaisseaux perdus dans un océan de doute, cherchant en vain à atteindre un port qui nous échapperait à jamais. Il ne reste que des fragments d'idées, un puzzle incomplet qui ne trouve jamais sa place.

Le temps, intransigeant, a déchiré la toile de nos mémoires, effaçant les traces du passé lointain. Il n'y a plus de place pour la mémoire, plus d'espace pour ce que nous avons perdu. La cynique tarentule de la Raison a tout recouvert de son voile froid et calculateur, étouffant l'Esprit sous un manteau de logique, nous privant des intuitions qui autrefois guidaient nos pas.

Ce linceul de rationalité, tissé de calculs et d'analyses, a effacé l'essence même de ce qui fait l'homme et la nature. L'homme et la nature, jadis unis dans une amitié sacrée, sont désormais

séparés, emprisonnés dans des concepts qui ne leur permettent plus de se reconnaître l'un l'autre. La Raison, qui calcule tout, qui veut dominer tout, a effacé leurs identités respectives, transformant l'essence du monde en un ensemble de données sans âme. L'intuition, ce souffle vital, a été étouffée sous le poids du raisonnable, et l'humanité, dans sa quête insensée de contrôle, a perdu le sens de sa propre vérité.

Quand Dieu nous dit « Je suis », il n'affirme en vérité que son existence. Mais qu'en est-il de cette existence, si elle n'est comblée de vie ? Que m'importe une telle divinité, figée dans son être, quand elle ne connaît ni la chair de la terre ni la chaleur du vivant ? J'y préfère Pan, le dieu des bois et des forêts, une présence vive et immédiate, incarnée dans la nature elle-même, une divinité qui a fait de la sylve son foyer et de la terre sa demeure. Un dieu qui se mêle aux racines, aux ronces et aux brises légères, bien plus qu'un autre qui, du haut de son nuage, nous ignore, indifférent à la réalité du sol que nous foulons.

Un dieu dans les cieux ne saurait comprendre la poussière de la terre qu'il n'a jamais touchée. Il se fait semblable à une charbonneuse, perfide, qui pique et endort, privant le monde de ses rêves. De quoi peut rêver celui qui n'a jamais vécu l'étreinte du sol ou la morsure du vent ? Qu'a-t-il à nous offrir, sinon une existence figée, sans chair ni souffle ?

LA RENCONTRE

Je me souviens du jour où le « chemin de campagne » m'avait conduit au cœur d'une forêt, une forêt qui semblait animée de mille vies secrètes et enchantées. C'était là que je traînais mes soupirs et mon incrédulité, perdu dans le tourment de la vie, écorché par les épines du monde

qui m'avaient laissé leur marque. La forêt semblait en être le reflet, mais, en elle, je cherchais quelque chose que je ne pouvais nommer, une échappée, un souffle d'espoir.

C'est là, au pied d'un chêne imposant, qu'il est apparu : un écureuil étrange, perché parmi les branches, ses yeux fixés sur moi avec une curiosité insoutenable. Sa fourrure rousse et la panachure de sa queue frappèrent immédiatement mon regard, suspendu à cette vision comme on est suspendu à un rêve. Je n'avais plus d'yeux que pour lui, fasciné par sa simplicité, sa majesté. Et lui, sans doute en avait-il conscience, il s'approcha à ma portée, tout en discrétion. À l'aise dans son territoire, au pied de l'arbre, il se mit à parler, d'une voix claire, comme une vieille sagesse qui s'éveille dans le vent. Je l'écoutais, absorbé, tandis qu'il me racontait son vécu, son expérience du monde – un monde bien plus vaste et mystérieux que le mien, un monde où la douleur et la beauté s'entrelacent sans fin.

L'écureuil

Tu fuis la morsure des charbonneuses, ces créatures infestées des tourments de l'Esprit qui voudraient te mener loin, t'égarer dans leurs pièges invisibles. Si l'absence est tragique, il en est de même de la perte de soi, de ce moment où l'on s'égare et sombre, sans que personne ne puisse sonder la profondeur de ce gouffre intérieur.

Il est un chemin parsemé d'épines, un sentier douloureux qui mène à l'orée de l'existence. Tu sais de quoi il est fait, toi qui l'as déjà arpenté, ce chemin tortueux et acéré, où chaque pas se fait au prix d'une souffrance. Moi, l'écureuil bondissant, je parviens à esquiver les écueils que la vie dépose devant chacun de nous, ces pièges invisibles qui se dressent sous les pas de l'âme.

Une existence tragique t'a conduit jusque-là, un fardeau lourd qui t'a façonné, mais qu'y a-t-il à chercher au-delà de la vie elle-même ? Si ce n'est la vie, que peut-on encore espérer trouver ?

Pour ceux qui errent sur ce monde, il est vain d'espérer découvrir une vérité cachée derrière les apparences des choses. Le fond des choses, la profondeur de l'être, n'est pas à portée de main.

Le vrai, tu vois, est un concept que les hommes ont créé, une invention de l'esprit pour imposer à la réalité le poids de leurs pensées. Et ce qu'ils appellent vrai n'est souvent que l'image de ce qu'ils désirent voir, une construction de l'esprit qui n'accorde pas le monde à sa véritable essence. Pourtant, l'esprit, malgré sa volonté, ne peut rien figurer, car la vie elle-même est mouvement, elle est en perpétuelle transformation, et rien de ce qui est figé ne peut en rendre compte. Comme Moïse face au mystère de celui qui l'a façonné, on se demande : par le voile d'Aphrodite, est-ce le corps même de la vérité qui nous échappe ?

L'homme tragique

Son corps, livré à nos regards, est comme enveloppé d'un voile invisible. Ce que nous voyons n'est qu'un fragment du monde, une statue taillée dans la pierre, un simple caillou travaillé, semblant imiter la forme humaine sans jamais pouvoir la saisir dans sa totalité. Ce que l'artiste nous révèle n'est pas une simple reproduction, un rapport direct à la nudité brute du paysage. Ce qu'il nous montre, c'est la représentation, la vision subjective d'une réalité qui, au fond, nous échappe.

Souviens-toi de Baubô, cette figure ancienne, lorsque, dans un geste empreint de souffrance et de dérision, elle s'est retournée pour faire face à Déméter, déesse de la terre en deuil. Un sourire, sans doute plus tragique que drôle, s'est dessiné sur le visage de Déméter, qui portait en elle la douleur de la perte. Mais quel jugement a porté la morale ? Elle a voulu voir dans ce geste une vulgarité, un manque de décence, là où il n'y avait qu'un acte symbolique, une révélation de la vérité nue de l'existence. Ce ventre, exposé et moqué, n'était rien d'autre que l'emblème de la fécondité, la promesse de la terre qui donne, de la nature qui crée et détruit. Cependant, rien à voir, rien à caresser dans cette vision de l'existence. Ce ventre, ce signe de vie, n'est qu'un indice : une allusion à la terre et à la déesse Perséphone, prise au piège des

enfers, pleurant parmi les morts, un lieu où aucune germination n'est possible. Ce geste, cette image, nous parle de ce qui est perdu, de la beauté que le monde refuse de faire surgir.

Tragique est l'humanité, sa séparation d'avec le monde originel. Le temps, ce maître insidieux, nous égare dans ses affres. Le temps nous disperse, nous déchire, et nous finissons par vivre dans des fragments éparpillés, loin de la plénitude. Il n'y a pas de Rédemption pour ceux qui sont disloqués, égarés dans une existence où l'espoir de reconstruction est aussi fragile qu'une étoile filante. L'homme, tout au long de sa quête, reste multiple, fragmenté, dispersé par l'inexorable marche du temps. L'image qui pourrait lui apporter de l'inspiration, de la vérité, s'éloigne de plus en plus, et, délaissant les dieux, il se renie lui-même. C'est ainsi qu'il est condamné à errer dans un monde où il vit sans vraiment exister, une vie manquée, toujours en quête d'un sens qu'il n'atteint jamais.

L'écureuil

La Science a fait de l'homme un joueur dans un jeu où la victoire lui échappe inéluctablement. La mort, dit-on, n'est qu'une étape, une fin qu'il est supposé accepter, mais elle n'est qu'une illusion dans un jeu où les dés sont pipés. Elle ne fait pas de bruit lorsqu'elle survient, car elle est déjà présente en chaque instant de l'existence. Pourtant, il semble que tu aies si peu vécu, toi qui as tant existé dans les labyrinthes de l'esprit et des préoccupations humaines, t'épuisant dans une quête sans fin, aveugle à l'évidence de ta propre finitude.

La mort n'est qu'un détail dans la grande mesure de la vie. Si tu veux en être sûr, regarde autour de toi, contemple le monde et vois si des tombes en sont creusées. La forêt, elle, est la vie elle-même, vibrante et toujours en expansion. La mort, elle, ne frappe que l'homme qui choisit de s'y installer, l'homme qui, dans sa quête d'immortalité, oublie l'essence même du vivant et de l'éphémère. Car, tout autour, la nature ne se soucie pas de la mort. Elle ne la conçoit pas, elle n'y accorde pas plus de place que ne le font les saisons dans leur inlassable retour.

L'homme, comme une charbonneuse, est celui qui cherche à détruire, à tout consumer. Il est celui qui veut dévorer la vie et tout ce qu'elle porte en elle, fuyant ainsi sa propre vérité, aveugle à la beauté d'un monde qui se régénère sans cesse. C'est pour cela que son chemin est semé d'épines, ces épines qu'il a lui-même plantées, et qui deviennent les symboles de son destin tragique. La vie, pourtant, n'est pas détruite par la volonté de l'homme. Elle est comme un Phénix qui renaît éternellement. Si l'homme enterre ses morts, c'est qu'il veut les garder, les conserver dans un espace où ils ne s'éteindront jamais.

Les caveaux, ces lieux où il dépose ses souvenirs, ne sont pas des demeures pour les oubliés, comme on pourrait le croire. Ils sont habités par les images du passé, par des traces d'âmes qui refusent de s'éteindre. Pourquoi fleurit-on ces tombes, si ce n'est pour honorer la mémoire de ceux qui ont disparu, pour donner à leur absence une forme de pérennité ? Peut-être pensons-nous que cette offrande aux dieux permettra de les apaiser, de trouver dans ce geste un prix à payer pour la rédemption de ceux qui ne sont plus.

On dit que les absents habitent nos pensées, que leurs esprits flottent autour de nous. Il serait impie de douter de cette idée, de croire que l'on peut oublier ceux qui ont quitté ce monde. Pourtant, malgré cette conviction, leurs tombes semblent toujours nous appeler, et nous, humains, nous y retournons, sans jamais comprendre ce qu'elles cachent, ce que cette pierre veut nous dire. Pourquoi cet appel, pourquoi ce besoin de revenir sans cesse à ceux qui sont partis ? Peut-être que, dans cette pierre, se cache un secret que l'on n'a jamais su comprendre.

L'homme tragique

Le tragique de notre condition réside dans le fait que, tout en désirant rester, nous sommes condamnés à mourir. Il nous faut souffrir les maux du corps et de l'âme lorsque nous aspirons à la santé, accepter la douleur et la joie comme deux faces d'une même existence. Il nous

appartient d'aimer la vie pour ce qu'elle peut offrir, qu'il s'agisse de bonheur ou de peine, de l'hiver rigoureux comme de l'été radieux.

Mais ce qui nous tourmente, c'est cette rationalité qui nous pousse à tout vouloir ordonner, à figer le monde dans une structure figée, comme une tarentule qui tisse sa toile, cherchant à capturer l'éphémère dans des concepts figés. C'est cette raison implacable qui nous prive de la liberté de sentir le monde sans l'interpréter, de vivre sans comprendre. Dans la philosophie de Platon, où les idées flottent comme des ombres, on trouve la quête de la pureté, mais aussi l'éloignement du vivant, de tout ce qui nous touche véritablement.

Il y a tant de choses dans ce monde que l'esprit humain ne saurait saisir ni comprendre. Tant de vérités se dérobent à l'analyse rationnelle, tant de secrets échappent à notre volonté de conceptualiser. Les non-dits sont les rébellions de la réalité contre nos tentatives de l'enfermer dans des mots. Ces mots, que l'on nous assène, sont souvent des mensonges enrobés dans des métaphores, des images qui ne saisissent jamais totalement ce qu'elles prétendent exprimer.

Ce que nous croyons savoir, ce que nous croyons vrai, n'est qu'une illusion. Les concepts que nous avons créés, les paradigmes qui nous régissent, sont les reflets d'une époque révolue, d'une pensée qui, comme un fleuve, s'écoule et finit par se dissiper. Tout ce que nous tenons pour éternel n'est qu'un passage, une vision passagère. Et, plus que tout, les dieux que nous avons fabriqués à notre image, ces entités qui furent jadis la colonne vertébrale de notre existence, sont eux-mêmes infidèles à leur propre nature. Ils nous ont abandonnés, devenus étrangers à notre monde. Leur fidélité à nos chemins tracés s'est brisée, et souvent ils vont à l'encontre de nos désirs, déstabilisant ainsi nos certitudes et nous forçant à remplacer ce qui nous semblait immuable.

L'écureuil

Le chêne, en vérité, peut se passer de nous, pauvres mangeurs de glands, car c'est de sa propre

fécondité qu'il se nourrit. Crois-tu que ma loge, dans l'arbre, abrite un garde-manger rempli de mes récoltes ? Non, ces glands que j'enterre, bien souvent, tombent dans l'oubli. Et pourtant, c'est ainsi que le chêne peut se multiplier. Chaque gland que je perds, que j'oublie sous la terre, devient une promesse de vie pour demain. Il compte sur mon oubli, cet oubli qui semble être un échec, mais qui, en réalité, tisse une subtile harmonie, une danse du hasard qui contredit notre croyance en la nécessité du contrôle.

Cette vérité m'échappe, mais je la vois se déployer autour de moi : la nature, avec son infinie patience, agit souvent à notre insu. Nous croyons que nous maîtrisons chaque geste, chaque pas, mais c'est l'oubli, le hasard même, qui donne forme à ce que nous appelons la vie. Si seulement l'humanité pouvait comprendre cela, au lieu de toujours chercher à ordonner, à contrôler, à se donner une illusion de certitude.

Le tragique de votre existence, ô hommes, réside dans votre incapacité à vous accorder, à vous comprendre. Vous vous déchirez entre vous, entre vos espoirs, vos désirs et vos croyances, sans parvenir à trouver cette unité simple qui fait la beauté du monde naturel. Vous, qui vous croyez au sommet de l'existence, ne réalisez pas que vous êtes, avant tout, redevables à la nature. Elle vous soutient, vous nourrit, mais vous l'oubliez, vous la détruisez même parfois pour poursuivre des chimères.

Et qu'en sera-t-il de l'homme, quand il s'effacera devant la technicité qu'il a lui-même créée ? Si son destin est désormais entre les mains des machines, peut-il encore être humain ? Peut-il reproduire la beauté, la complexité de la vie, en imitant simplement les sons d'une alouette, ou les rythmes de l'univers ? Peuvent-elles, ces créations de l'esprit, capter l'essence du vivant ? Non, car elles manquent de ce qu'il faut pour vivre véritablement : l'âme.

Les dieux que vous avez façonnés sont des images, des représentations cousues de mots sacrés. Vos textes, vos dogmes, sont des reliques que vous honorez comme des trésors, mais ce sont

des formes vides, des échos de ce qui fut. Vous vous nourrissez des restes, des fragments d'une foi disparue, et vous ne vous apercevez même pas que ces paroles ne vous nourrissent plus. Ce sont les os d'une piété qui a perdu son souffle, les restes d'un monde que vous avez déformé.

L'homme tragique

C'est vers les dieux que se tournent tous nos gestes de prière, dans l'espoir que, par leurs volontés, nos misères trouvent un écho. Car, dans notre fragilité, nous cherchons désespérément une pitié, une compassion qui puisse justifier nos faiblesses. Nous nous inventons des pardons, des rédemptions pour nos fautes, convaincus que seul un dieu peut effacer ce que nous nommons le péché. Mais en vérité, les dieux ne sont, pour nous, que des refuges, des boucliers face à nos propres limites. Ils ne sont qu'un prétexte pour fuir la dure réalité de nos manquements.

C'est ainsi qu'une charbonneuse, en nous mordant, en nous rongant jusqu'à l'âme, nous a falsifiés, nous a rendus malades de remords, emprisonnés dans des fautes que nous avons nous-mêmes créées. Nous cherchons alors des excuses à ces erreurs, croyant que reconnaître nos fautes nous permet de les effacer, de les gommer. Le moindre mal devient un bien si, du fond de notre cœur, nous acceptons la douleur du repentir. Mais c'est un leurre. Car, une fois que le remords nous a consumés, ce n'est pas la rédemption que nous trouvons, mais la répétition d'une fragilité qui nous échappe.

Les hommes sont pécheurs, un fait divinement inscrit dans leur nature. Ils portent en eux cette imperfection qui fait d'eux des êtres faillibles, des créatures condamnées à l'oubli. Et dans cet oubli, ils cherchent, à travers leurs dieux, à transcender leur mortalité. Ils espèrent que les dieux, ces figures bienveillantes et inaccessibles, leur accorderont la résurrection, l'éternité promise. Car sans cette promesse, tout serait vide, tout serait perdu.

Les dieux, dans leur infinie sagesse, sont contrepoids à la facticité humaine. Ils offrent une mesure inversée, un principe de relativité, qui nous montre à quel point notre existence est fragile, contingentée. Si l'Etre nous a jetés dans cette contingence, dans ce monde d'incertitude et de souffrance, alors les dieux, les divinités, sont la Libre Etendue promise. Un espace où nous pourrions enfin habiter, loin du poids écrasant de la vérité implacable.

Nous, êtres mortels et fragiles, sommes les derniers invités de la nature, ces créatures qui, bien que nées de la terre, en sont aussi rejetées. Et pourtant, ce bois, cet espace sacré dans lequel nous avons été accueillis, nous le gâchons, nous le détruisons. Nous renversons sans cesse le fond même de l'harmonie que la nature tisse autour de nous, incapables de l'apprécier dans sa beauté brute. Nous sommes, dans notre inconscience, les saccageurs de ce que nous avons d'abord hérité.

L'écureuil

Au dehors, là où les usines vomissent leur épaisse fumée, une nuée noire se forme, lourde et menaçante, qu'un ciel en pleurs avale, emportant tout sur son passage. La forêt, jadis sanctuaire, est désormais l'épave d'un torrent de destruction. La nature, écrasée sous ce flot d'indifférence, est engloutie dans ce cycle sans fin, tout comme l'eau recouvre les traces de tout ce qui fut.

Le temps s'est échappé des mains des hommes. Il est devenu fou, emporté par l'impatience des Célestes. Maudits soient ces dieux qui gouvernent les saisons et leur course effrénée ! Les arbres, les feuillus qui nous donnaient refuge et ombre, sont arrachés à leur existence, sans pitié. Les oiseaux, exilés de ces lieux où ils avaient leurs nids, n'ont plus de place que dans les débris de l'humanité, cherchant leur subsistance parmi les restes de notre satiété insatiable.

Quand l'oiseau, las de son errance, revient enfin chez lui, il ne trouve plus qu'une terre désolée, stérile et brisée, où se dressent les ruines de son ancien chez-soi. La maison du passé,

aujourd'hui engloutie par le béton et le métal, n'est plus qu'un souvenir qu'il cherche en vain à retrouver. Ce qui fut, n'est plus. Et l'oiseau, tout comme l'homme, s'épanouit dans la douleur de l'absence, désespéré d'une nature qu'il a perdue.

C'est pourquoi, moi l'écureuil, je sème mes glands avec tant de soin. Car dans la nature, la patience est une vertu essentielle. La nature, elle, reste fidèle à sa félicité, sachant qu'au fil des années, ce qu'on enterre renaît. Mais pour l'homme, ce cycle de vie et de mort semble un mystère qu'il refuse de comprendre. De même, l'oiseau qui revient ne trouve plus de place pour sa demeure. Et dans ce vacarme insensé des scies, des troncs tombés et des forêts décimées, ce qu'il cherche est devenu un cri silencieux, noyé dans le tumulte.

La cruauté des hommes, c'est cette cécité qui les rend insensibles à tout ce qui les entoure. Ils ne voient plus les choses pour ce qu'elles sont, mais uniquement pour l'usage qu'ils peuvent en faire, pour leur propre bénéfice. Ils détournent tout de sa nature, de son essence même, et ignorent qu'en se privant de l'essentiel, ils perdent peu à peu tout ce qui les rattache au monde. Mais il n'est d'autre Raison, d'autre vérité que celle qui consiste à s'accorder à la nature, à en comprendre le souffle et à respecter son équilibre. Et c'est dans cette cécité que les hommes font naître leur propre destruction.

L'homme tragique

La technique, ce feu tout-puissant que l'homme allume, n'a pas apporté la lumière promise. Au contraire, elle a jeté sur le monde une lueur falsifiée, comme un soleil couchant où la clarté devient ombre, un éclat trompeur qui aveugle tout et tous. Et nous, dans notre soif de maîtrise, avons pris ce faisceau aveuglant pour la lumière de notre salut, pour la vérité. Mais ce n'est là qu'un mirage qui nous égarerait encore davantage si nous lui prêtions trop d'attention. Car la lumière qui brille dans cette ère de technique ne fait que projeter des ombres plus longues, des ombres dans lesquelles l'humanité elle-même s'efface.

La rationalité n'est pas un éclairage qui révèle, mais un prisme qui tord et déforme. Ce que nous avons appelé progrès n'est qu'un voile qui masque le monde véritable, le monde qui se dérobe à nous comme un spectre fuyant. Nous croyons saisir l'essence des choses, mais tout ce que nous avons fait, c'est enfermer le monde dans des cages d'acier et de verre, comme on enferme un oiseau dans une cage sans savoir qu'il y a aussi une beauté dans le vol, dans l'invisible.

Nous ne sommes plus au monde, écureuil. Nous sommes là, mais absents, figés dans cette prison de l'illusion d'un monde éclairé. Nous vivons dans une réalité dont nous avons perdu les clés, et tout ce qui nous entoure, dans sa perfection rationnelle, n'est qu'un simulacre d'existence. Nous sommes comme ces statues que l'homme a créées, pleines de formes et de gestes, mais sans vie, sans âme.

La vraie vie, celle qui brûlait dans les forêts d'autrefois, dans les silences des anciens, est absente. Nous l'avons chassée, écartée sous des couches de chiffres et de formules. Nous sommes comme ces murs de pierres que l'homme bâtit pour se protéger de la nature, mais ces murs ne sont que des prisons qui nous rendent aveugles à la beauté du monde. Et la nature, elle, est là, toujours présente, mais nous avons perdu la capacité de la voir. Nous vivons dans un monde faussé, dénaturé, où tout ce que nous percevons n'est que le reflet déformé d'une vérité que nous avons oubliée.

Alors oui, tu as raison, écureuil, de semer tes glands. Mais nous, que semons-nous ? Nous ne semons que la poussière, la cendre d'un rêve éteint, et nous croyons encore qu'il reste quelque chose à récolter. Mais il n'y a plus rien, et les oiseaux ne viennent plus chanter, car le ciel est devenu une cage sans issue.

L'écureuil

La véritable lumière, homme, est plus obscure encore que celle que tu crois maîtriser. Elle ne brille pas là où l'on éclaire les ombres du monde avec des feux d'artifice et des rayons artificiels.

Elle jaillit, comme un souffle étouffé, du cœur même de l'obscurité. Il est vain d'imaginer pouvoir dissiper cette obscurité sans plonger d'abord dans ses entrailles, sans en accepter l'absence de clarté, sans en vivre le silence. C'est dans ce noir profond que réside la lumière véritable, si faible, si fragile qu'elle semble se perdre à chaque instant.

Mais cette lumière, faible et tremblante, est ce qui peut faire vaciller le géant que tu crois invincible, cet être de raison qui pense que tout peut être mesuré, pesé, et contrôlé. Comme David frappant Goliath, cette lumière fragile défie les illusions de puissance et de contrôle. Car même le plus grand des géants vacille sous l'éclat d'une vérité que la rationalité, dans sa toute-puissance, ne saurait jamais atteindre.

Tu veux savoir ce que sont les ténèbres ? Va jusqu'au fond du gouffre, là où même la lumière ne parvient pas à pénétrer. C'est dans cette profondeur, dans cette absence totale de clarté, que naît la lumière véritable. Mais elle ne se donne pas à celui qui cherche à la posséder, à la contrôler. Elle s'offre à celui qui accepte de se perdre dans l'obscurité, de l'embrasser, pour finalement renaître. Car c'est en cette obscurité qu'on trouve la source de toute clarté, et c'est là que commence la remontée, douloureuse et lente, vers la lumière qui n'est pas celle que l'on croit mais celle qui fait vaciller tout ce que l'on pensait savoir.

La lumière vraie n'est pas un éclairage direct, un faisceau droit qui s'abat sur nous. Elle est une lueur, une brume fragile que l'on découvre au plus profond de l'abîme. C'est en marchant dans l'obscurité que l'on découvre, non la vérité factice, mais la vérité nue, celle qui ne peut être maîtrisée. La lumière est toujours là, mais elle est plus obscure que tout ce que tu as appris à nommer. Elle est ce qui échappe, ce qui résiste, ce qui est au-delà de la technique, de la raison, de tout ce que l'homme croit pouvoir comprendre.